

ÉPHÈSE

ou

JÉRUSALEM

GABRIÉLOVICH

ÉPHÈSE

OU

JÉRUSALEM

TOMBEAU DE LA SAINTE VIERGE

✂

LIBRAIRIE RELIGIEUSE H. OUDIN

PARIS

10, RUE DE MÉZIÈRES, 10

POITIERS

4, RUE DE L'ÉPERON, 4

1897

A VOUS
PIEUSE ET VÉNÉRÉE SŒUR DE GRANCEY,
L'HOMMAGE
DE CE MODESTE OPUSCULE !
IL TRAITE D'UN SUJET
BIEN CHER A VOTRE CŒUR,
QU'IL SOIT VÔTRE,
CE PETIT LIVRE,
AUTANT QUE MIEN !

PRÉFACE

On parle beaucoup, depuis quelque temps, d'une découverte curieuse, faite en ces dernières années, sur le mont Bulbul-Dagh, près d'Ephèse, et qui tendrait à placer définitivement en cette ville la *mort et le tombeau de la sainte Vierge*.

A la suite de cette découverte, divers écrits ont été publiés : en Asie Mineure, en Allemagne, en France, en Terre Sainte ; les uns pour *Ephèse*, les autres pour *Jérusalem*. Nous avons voulu, nous aussi, étudier cette si intéressante question. Avant de commencer, nous étions pour Jérusalem ; en terminant, nous sommes plutôt pour Ephèse. On trouvera, dans les pages qui suivent, le résultat de nos recherches.

Certes, nous n'avons pas la prétention de clore un débat qui dure depuis des siècles, et que les plus doctes n'ont pu trancher ; mais peut-être apporterons-nous dans la discussion quelques éléments nouveaux, qui aideront à jeter un peu plus de jour sur la question.

Nous avons eu maintes fois occasion, pendant

ce travail, de constater combien il est facile de se tromper, et de tromper ensuite ceux qui vous lisent ou vous copient. Que de textes tronqués ou incomplets n'avons-nous pas relevés ! Que de citations portant à faux ! Que de passages mal compris ou mal rendus, et disant parfois tout le contraire de ce que l'on en voulait tirer ! Que d'assertions surtout hasardées, souvent plus que hasardées !

Darras, Rohrbacher, nos meilleurs écrivains, n'échappent point à ces défauts.

Ainsi : Rohrbacher, dans la question qui nous occupe, défigure absolument la pensée de saint Epiphane. Chose plus forte ! de la même phrase, il prend ce qui va à son sens, et il laisse le reste, qui le condamne.

Tel autre auteur, écrivain de marque, affirme rondement, dans un ouvrage estimé en France, que tous les Pères sont unanimes pour Jérusalem ; alors que *pas un seul*, notez-le bien, n'en dit mot, avant les vi^e et vii^e siècles.

Un troisième prétend que Benoît XIV n'ose se prononcer, lorsque, dans son *Traité des saints Mystères*, à l'article *Vendredi Saint*, il dit, en propres termes, d'Ephèse : *C'est là que cette Bienheureuse Mère s'envola de ce monde au ciel.*

Un quatrième cite tels et tels Pères, avec grand fracas. Mais il oublie de faire remarquer que ces Pères sont postérieurs, de sept et huit siècles, aux

faits qu'ils rapportent ; qu'ils ne les ont point vus par eux-mêmes, et, de plus, qu'ils ne les rapportent que sur la foi d'apocryphes.

Un cinquième cite un historien, copie ses dates, et, sans y prendre garde, met un chiffre pour un autre.

Un sixième fait mieux que cela : il supprime naïvement le commencement et la fin d'un passage, ne donne que le milieu, et ne s'aperçoit pas que ce milieu, isolé du reste, a un sens tout différent de l'article entier.

Que dirons-nous des mêmes textes, des mêmes mots traduits tout différemment par ceux-ci et par ceux-là ? Où l'un dit, par exemple : *λόγος*, *raison* ; un autre dit : *λόγος*, *tradition*.

Nous ne sommes point étonné de ces errata de l'humaine faiblesse ; nous les comprenons si bien que nous avons grand'peur de n'y point échapper nous-même. Pour les éviter de notre mieux, nous sommes allé aux sources mêmes, chaque fois que nous l'avons pu ; et pour le reste, nous ne nous en sommes rapporté qu'à des auteurs vraiment dignes de foi. Avons-nous, en dépit de ces précautions, réussi à éviter toute inexactitude ? Il y aurait de notre part grande présomption à nous en flatter. C'est pourquoi, nous prions tous ceux qui liront cet opuscule, amis ou adversaires, peu importe, de vouloir bien relever et rectifier tout

ce, qu'ils remarqueront de *minus rectum*, soit dans nos raisonnements, soit dans nos citations. Le Vrai seul a droit de vivre... *Veritas Domini manet in æternum...*

Et maintenant : *In nomine Domini... Amen!*

IMPRIMATUR.

Smyrnis, die 13 junii 1897.

† A. P. TIMONI, *archevêque de Smyrne.*

ÉPHÈSE OU JÉRUSALEM

TOMBEAU DE LA SAINTE VIERGE

CHAPITRE I

LE FAIT.

Deux villes seulement se disputent l'honneur d'avoir reçu le dernier soupir et de posséder le *Tombeau de la sainte Vierge* : JÉRUSALEM et ÉPHÈSE.

Chacune de ces villes a sa tradition ;
Chacune de ces traditions est ancienne ;
Chacune de ces traditions balance sa rivale.

ARTICLE PREMIER.

CHAQUE VILLE A SA TRADITION.

Tout le monde connaît la tradition de Jérusalem. A côté de cette tradition de Jérusalem, il en existe une autre, moins connue peut-être, mais cependant très répandue aussi et très respectable, en faveur d'Éphèse. On trouve partout cette seconde tradition : dans l'imagerie religieuse, dans la peinture, dans les ouvrages spéciaux des savants, dans nombre de pu-

blications plus modestes et destinées à l'usage commun des fidèles.

Elle est représentée aujourd'hui, dans le pays même, par les quatre mille Kirkindjotes qui continuent à posséder le territoire d'Ephèse, et qui sont tout ce qui reste des anciens Ephésiens.

Les adversaires d'Ephèse constatent, avec une sorte de surprise, l'existence de cette seconde tradition. « *Ily a des savants, écrit le docteur Nirschl, en 1896, qui sont plutôt pour Ephèse, et qui prétendent que Marie aurait suivi saint Jean à Ephèse, qu'elle y serait morte et enterrée.* Cette diversité d'opinions, dans une question si importante, est certainement surprenante au plus haut point; mais le fait est là, on ne peut le nier. »

ARTICLE DEUXIÈME.

CHACUNE DE CES TRADITIONS EST ANCIENNE.

La tradition de Jérusalem compte de longs siècles d'existence. La tradition d'Ephèse, si nous en croyons certains documents, en compte encore davantage.

Si ancienne, en effet, que soit la tradition de Jérusalem, il est possible de dire quand elle a commencé.

Il n'y en a pas de trace avant le v^e siècle, puisque saint Epiphane (310-403), un des plus savants Pères de l'Eglise grecque, « *l'Oracle de l'Orient* », et vieil habitué de Jérusalem, déclare hautement, dans un écrit doctrinal, destiné à la publicité : « *qu'il ne sait pas si la Vierge est morte ou pas morte, si elle a été ensevelie ou pas ensevelie, ou si elle n'a pas été enlevée vivante au désert comme la femme de l'Apocalypse.* »

La première fois qu'il est fait mention de la mort et du tombeau de la sainte Vierge à Jérusalem, c'est dans l'entretien de Juvénal avec l'empereur Marcien,

Epiphane

pendant le Concile de Chalcédoine en 451. Mais encore cet entretien est-il bien authentique? Il est plus que permis d'en douter. ^{Se dit prétendue d'un usage} V. un Daniel n. 28. 29

Il en va autrement de la tradition d'Ephèse. Dès le vi^e siècle, au rapport du P. Wegener, plusieurs écrivains font mention du séjour de la sainte Vierge à Ephèse. Mais la tradition d'Ephèse remonte bien au delà du vii^e siècle.

BAILLET parle, au 15 août, de la persuasion où était la ville d'Ephèse, dès le temps du Concile, de posséder le tombeau de Marie; il incline même à croire que la fête qu'on y faisait déjà en l'honneur de la sainte Vierge, quoique célébrée en juin, était la fête de l'Assomption.

LIPSIUS — dans ses *Actes des Apôtres apocryphes*, Brunswick, 1883, page 448 — admet comme certain que, dès les premiers siècles, il était de croyance à Ephèse que Marie avait suivi saint Jean dans cette ville.

Le savant Ernest CURTIUS enchérit encore sur les deux précédents; il va jusqu'à déclarer « *qu'on montrait à Ephèse, aux premiers siècles de notre ère, le tombeau de la Vierge Marie* »; et cela dans une dissertation sur Ephèse, lue devant la Société scientifique de Berlin, le 7 février 1874. *Westm. Westm. Westm.*

Les choses et les faits parlent dans le même sens. On peut citer, en première ligne, la fameuse phrase du Concile de 431 : *Ἐνθα... Là où... etc.* D'excellents esprits, entre autres : Dom Calmet, Tillemont, Baronius, Enger, pour ne mentionner que ceux-là, voient dans cette phrase un monument certain de la tradition d'Ephèse. On peut n'être pas de leur avis; mais il sera toujours très difficile de prouver qu'ils ont tort dans le cas présent, et qu'ils se trompent.

Il est permis de voir une deuxième trace de la même tradition dans cette grande église de Sainte-

(1) Avec lui plusieurs jusqu'à Elzévir sans dépendre
 l'ég. est l'ég. — l'ég. qui est son jour. Comme l'usage de
 qu'il a se comprennent avec les siens, n'est pas à se comb. de

Marie, où se réunit le Concile. La seule ! fait-on remarquer, qui fût alors dédiée à Marie dans tout l'Orient, et peut-être même dans le monde entier.

Il est permis encore d'en voir une troisième trace dans la dévotion toute particulière des Ephésiens pour la Mère de Dieu ; dévotion telle, dit Amédée Thierry, qu'ils avaient constitué Marie « *Patronne de leur cité* ».

D'aucuns en trouvent une quatrième trace dans le passage où saint Epiphane dit que *la sainte Ecriture ne parle pas du voyage de la sainte Vierge en Asie*. Pourquoi en parle-t-il lui-même ? C'est donc que d'autres en avaient parlé avant lui et l'affirmaient.

Faut-il enfin rappeler les Ruines récemment découvertes sur le mont *Bulbul-Dagh* ? S'il se confirme, comme le croient déjà plusieurs personnes compétentes, que l'édifice primitif remonte réellement au premier siècle, on aurait là une preuve sans réplique de la haute *antiquité de la tradition éphésienne*.

ARTICLE TROISIÈME.

LES DEUX TRADITIONS SE BALANÇENT.

Nous avons, sans aucun doute, étonné plus d'un de nos lecteurs, en montrant qu'il y a lieu de croire la tradition d'Ephèse plus ancienne que celle de Jérusalem. Nous étonnerons bien davantage, lorsque nous dirons que la tradition d'Ephèse, comme autorité, égale au moins celle de Jérusalem.

Si, laissant de côté tout combat d'arguments, nous allons simplement aux voix, sait-on ce que l'on trouve ?

Les suffrages exprimés se partagent, à peu de chose près, moitié pour Jérusalem, moitié pour

Ephèse. Si on compte, Ephèse égale Jérusalem ; si on pèse, Ephèse menace de l'emporter.

Mais que de gens qui se taisent, n'osant décider ! Combien se contentent de rapporter les deux opinions, sans se prononcer ni pour l'une, ni pour l'autre ! Est-ce qu'il n'y a pas là un indice ? indice grave, et qui est plutôt contre Jérusalem que contre Ephèse.

Quoi qu'il en soit, un fait domine toute la question. On a beaucoup disputé pour et contre Ephèse, pour et contre Jérusalem, depuis deux ou trois siècles. On dispute encore de nos jours. Or, jusqu'à présent, il a été impossible de terminer le procès. N'est-ce pas la meilleure preuve que la tradition d'Ephèse n'est point si méprisable que plusieurs sont tentés de le croire ? La meilleure preuve aussi que la tradition de Jérusalem est loin d'être aussi incontestable que ses plus chauds partisans voudraient nous le persuader ? Il y a dans ce fait, pour les partisans de Jérusalem comme pour ceux d'Ephèse, matière à de sérieuses réflexions.

CHAPITRE II

LE DROIT.

Dans l'impuissance où l'on est, faute d'argument historique absolument probant, d'établir d'une manière décisive, soit la thèse de Jérusalem, soit celle d'Ephèse, il n'y a qu'un parti à prendre : *recueillir* toutes les autorités qui sont en faveur de l'une ou de l'autre opinion, puis les *compter*, les *peser*, et *voir* de quel côté *incline la balance*.

C'est ce que nous allons tâcher de faire dans le présent chapitre, en deux articles séparés.

Dans le premier article, nous étudierons le *Droit de Jérusalem* ; dans le second, le *Droit d'Ephèse*.

I. JÉRUSALEM.

On cite en faveur de Jérusalem :

- 1° Saint Denys l'Aréopagite ;
- 2° Polycrate, évêque d'Ephèse ;
- 3° Saint Epiphane, évêque de Chypre ;
- 4° Le livre de Méliton, évêque de Sardes ;
- 5° L'histoire d'Euthymius ;
- 6° Le tombeau de Gethsémani ;
- 7° Juvénal, évêque de Jérusalem ;
- 8° Saint André, évêque de Crète ; *et J. M. de St. J. J. J.*
- 9° Saint Jean Damascène ;
- 10° Nicéphore Callixte ;

- 11° Le Bréviaire romain et le Ménologe grec ;
- 12° La tradition particulière de Jérusalem.

Reprenons, l'une après l'autre, chacune de ces autorités, et voyons ce qu'elles valent.

1° Saint Denys l'Aréopagite.

Saint Denys, né l'an 9, mort l'an 120 de N.-S., membre et même chef, dit-on, de l'Aréopage, fut en 52 converti et instruit par saint Paul. Contemporain des apôtres, ainsi que de tous les premiers disciples, avec lesquels il put vivre près de 60 ans, il a tout ce qu'il faut : science et caractère, pour être une autorité de premier ordre. Son témoignage est donc des plus précieux en tout ce qui regarde nos traditions primitives.

Or, on cite, comme étant de lui, tout un passage en faveur de Jérusalem. Mais, 1° le passage que l'on cite, est-il bien de saint Denys ? — 2° Ce passage prouve-t-il vraiment ce qu'on cherche à lui faire prouver ?

1° Nous n'apprendrons rien à personne, en disant que la critique de nos jours ne fait aucun fond sur les écrits attribués à saint Denys l'Aréopagite. Il est démontré que ces écrits, parus seulement au VI^e siècle (de 491 à 532), et jusque-là inconnus des meilleurs auteurs, sont ou *apocryphes*, ou, pour le moins, en grande partie *interpolés*.

2° Quant au passage qui nous intéresse, il paraît tout particulièrement interpolé. « Jeté là incidemment dans le *Livre des Noms Divins* », comme dit le docteur LECANU, il ne se lie ni à ce qui suit, ni à ce qui précède, et il a tout l'air d'avoir été intercalé, après coup, par une main étrangère.

3° La sainte Vierge, d'après le sentiment le plus commun, est morte en 48, à l'âge de 63 ans ; avant

même ce temps, si l'on s'en rapporte à *Nicéphore-Callixte*, *Evodius*, *Hippolyte*, et à d'autres Grecs, qui la font mourir à 59, 57, et même 54 ans.

Comment saint Denys, converti en 52 seulement, a-t-il pu assister à la mort de la sainte Vierge, arrivée en 48, quatre ans au moins avant sa conversion ?

Dira-t-on que la sainte Vierge est morte, non à (1) 63, mais à 72 ans ? — D'abord, c'est aller contre le sentiment le plus commun, en particulier contre le témoignage d'*Eusèbe*, le plus sûr des historiens ecclésiastiques ; ensuite c'est n'éviter une difficulté que pour tomber dans une autre. Les 72 ans de Marie nous mènent, d'après *Baronius*, au 15 août 57. Or, dès le 2 juin 57, saint Paul était prisonnier des Romains et interné à Césarée.

Acceptons, un moment, comme vrai et authentique, le récit prêté à saint Denys l'Aréopagite ; est-il tellement certain que ce récit prouve en faveur de Jérusalem ?

Le voici en entier, tel que nous le trouvons aux *Noms Divins*, livre I, ch. III. Nous le donnons traduit du grec aussi littéralement que possible. Saint Denys s'adresse à saint Timothée, présent comme lui à l'assemblée qu'il rappelle :

« Nous étant assemblés, comme tu sais, auprès
« de nos Pontifes remplis de l'Esprit de Dieu
« (θεολήπτοις), avec un grand nombre de nos saints
« frères, pour voir (ad visum — ἐπι τὴν θέαν) ce corps
« qui avait reçu Dieu (θεοδόχον). — Il y avait là Jac-
« ques, frère du Seigneur, et Pierre, coryphée et
« chef suprême des théologiens. — Après avoir vu
« (post contuitum — μετὰ τὴν θέαν), il plut aux Pon-
« tifes de louer tous, chacun selon sa capacité,
« la toute-puissante Bonté de la Vertu divine.
« Hiérothée, comme tu sais, après les apôtres,

(1) 63 ans avec l'Éc. Nouvelle. 72 si à l'Éc. Nouvelle on ajoute les années qui lui manquent et qui vont jusqu'à 8 au moins commencent à l'Éc. Nouvelle.

à l'Éc. Nouvelle St. Timothée qui assiste - V. p. 11
comme l'Éc. et qui n'est pas l'Éc. Nouvelle qui n'est pas l'Éc. Nouvelle

« surpassa tous les autres docteurs. » C'est tout !

Lorsqu'on a lu et relu, on se demande ce qu'il y a, dans ce fameux passage, en faveur de Jérusalem. Il n'y est question ni de funérailles, ni de la sainte Vierge, ni de Jérusalem.

Ces Pontifes, ces saints frères ne se réunissent pas pour rendre à une morte les derniers devoirs, mais uniquement pour voir..... ad contuendum ou ad visum, dit le latin — ἐπι τὴν θέαν... dit le grec ; et la même expression reviendra deux fois : après avoir vu..... post contuitum..... μετὰ τὴν θέαν...

Pour voir quoi ? — Le (corps) qui a reçu Dieu... θεοδόχον σώμα. Quel est ce corps qui a reçu Dieu ? Le corps de Marie ? Mais non ! le corps de Marie *concepit... a conçu*, et non pas *reçu* seulement Dieu. V. p. 18

Dans l'hypothèse des funérailles, comprend-on ces Pontifes et ces saints frères qui, au lieu de s'occuper des funérailles, s'amuse à faire, à qui mieux mieux, chacun son petit discours ? — Douze discours des apôtres, un de Hiérothée, plus ceux des autres frères présents !... C'est tellement trop de discours, que la chose nous paraît absolument invraisemblable ; d'autant plus, — c'est à noter ! — que ces discours sont opposés à toutes les traditions, qui nous parlent de psaumes, d'hymnes, de cantiques, mais jamais de discours.

Puis encore, quels discours ? Pour louer la toute-puissante Bonté de la Vertu divine ! On cherche ce qu'ont à faire ici la toute-puissance et la bonté infinie de la Vertu divine.

Et pas un mot, encore une fois, nous insistons là-dessus, ni de la mort, ni des funérailles, ni des vertus, ni même de la personne de Marie.

Non ! tout ce texte, pris dans l'acception que lui

donnent les partisans de Jérusalem, fourmille de non-sens, et il est inacceptable !

Changeons un mot seulement de la traduction latine et française, tout deviendra clair ; tout deviendra surtout raisonnable.

Il y a longtemps que des savants ont fait observer que le mot latin *corpus*, comme le mot français *corps*, rendent mal ici le grec *soma*. *Soma* signifie également *corps* et *tombeau*, selon cette figure de rhétorique qui prend le *contenant* pour le *contenu*, et réciproquement. C'est ainsi qu'on vous montre, à Alexandrie, le *soma d'Alexandre*, c'est-à-dire son *tombeau*, vrai ou prétendu.

Avec *soma-tombeau*, tout s'explique : cette réunion d'apôtres et de fidèles qui vont en pieux pèlerinage *visiter le tombeau de Notre-Seigneur*, — ce tombeau qui a *reçu Dieu*, — ces discours exaltant la *bonté infinie* et la *puissance infinie* de Dieu, en face de ce tombeau où Jésus-Christ, mort *par amour* pour nous, a été déposé, et d'où il est sorti *vainqueur* du péché et de la mort, au jour glorieux de sa Résurrection... Nous sommes d'autant plus fondés à croire que tel est bien ici le vrai sens du mot *soma*, que des auteurs recommandables, anciens et modernes, l'ont entendu comme nous. Ainsi *saint Maxime* de Constantinople (662) ; ainsi *Hilduin* de Saint-Denis, dans son *Areopagitica* (814) ; ainsi *Hincmar* de Reims (806-862) ; ainsi *Tillemont*, *Thomassin*, *Combefis*, etc. Ces auteurs prétendent même : les uns avoir lu, les autres qu'il faut lire : *σῆματος* au lieu de *σώματος*. *Σῆματος*, c'est tombeau même. Avec ce mot, il n'y a plus de doute possible, et il s'agit bien du tombeau de Notre-Seigneur.

Une dernière réflexion. Admis même l'hypothèse

dès funérailles, sur quoi les partisans de Jérusalem s'appuient-ils pour supposer que ces funérailles ont eu lieu à Jérusalem plutôt qu'à Ephèse ? Pas un mot, pas un seul mot, dans le passage cité, qui désigne cette ville-là, plutôt que cette ville-ci.

Est-ce parce que tous les apôtres se trouvent réunis près de la Vierge, au moment de sa mort ? — Mais il n'était pas plus difficile à Dieu de réunir les apôtres à Ephèse qu'à Jérusalem.

Est-ce parce que saint Jacques, évêque de Jérusalem, était présent à cette réunion ? — Mais saint Timothée, évêque d'Ephèse, y était aussi présent, d'après le texte précité. Il est même mentionné le *premier* dans le texte de saint Jean Damascène : « Il y avait là, dit saint Jean Damascène, avec les apôtres, le très-saint apôtre et premier évêque des Ephésiens, Timothée et Denys l'Aréopagite, comme il le raconte lui-même... etc. » * en les seulement.

CONCLUSION. — D'après tout ce qui précède, il est difficile d'appuyer la thèse de Jérusalem sur l'autorité de saint Denys l'Aréopagite. — Une objection de plus !

*Comment Timothée a-t-il pu arriver à la mort O. C. N. en 68
comme 2^o Polycrate, évêque d'Ephèse. *il y a, lorsqu'il va
en cette qualité en 68 ?**

Polycrate, évêque d'Ephèse, écrivant au pape saint Victor, vers l'an 195, au sujet de la Pâque, énumère, dans sa lettre, les principales *lumières* de son Eglise, et aussi des Eglises voisines, de l'Asie Mineure.

Voici tout au long cette lettre, afin que le lecteur voie et juge par lui-même :

« Nous célébrons ce jour inviolable, n'ajoutant rien, ne retranchant rien. Car de très grandes *Lumières* reposent en Asie, qui ressusciteront au jour de la venue du Seigneur, lorsque le Seigneur viendra du ciel plein de majesté et de gloire et qu'il res-

suscitera tous les saints, à savoir : *Philippe*, un des douze apôtres, qui s'est endormi à Hiérapolis, et ses deux filles qui ont vieilli dans la virginité, et une autre de ses filles, qui a vécu inspirée par le Saint-Esprit, et qui repose à Ephèse. Et encore *Jean*, qui a reposé sur la poitrine du Seigneur, qui a été prêtre, qui a porté la lame, qui a été martyr et docteur ; il s'est endormi à Ephèse. Et encore *Polycarpe* qui a été à Smyrne et évêque et martyr. Et *Thraséas*, évêque et martyr d'Euménie, qui s'est endormi à Smyrne. Que dire de *Sagaris*, évêque et martyr, qui s'est endormi à Laodicée ? Que dire encore du bienheureux *Papirius*, de *Méliton* l'Eunuque, qui a toujours vécu dans l'Esprit-Saint, et qui repose à Sardes, attendant le jour que viendra du ciel la visite du Juge, pour ressusciter des morts.

« Tous ceux-ci ont observé pour Pâques le 14^e jour de la lune, selon l'Évangile, sans rien changer, suivant constamment la règle de la foi. Et moi, Polycrate, le dernier de vous tous, j'observe la tradition de mes parents, dont quelques-uns même ont été mes maîtres ; car sept de mes parents ont été évêques, et moi je suis le huitième. Ils ont tous et toujours célébré la Pâque le jour que le peuple juif laisse le pain fermenté. Moi donc, mes frères, qui ai vécu au Seigneur 65 ans, qui ai communiqué avec les frères répandus dans tout l'univers, qui ai lu en entier la sainte Ecriture, je ne suis point troublé de ce que l'on fait pour nous faire peur ; car de beaucoup plus grands que moi ont dit : *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.* »

Les partisans de Jérusalem triomphent de cette lettre de Polycrate. Pourquoi ? Parce que Polycrate nomme saint Philippe et ses trois filles, saint Jean, Polycarpe, Thraséas, Sagaris, Papirius, Méliton, et qu'il ne dit mot de la sainte Vierge. « Parle-t-il

de St Paul ? de St Étienne ? Non ! les 90^e ans
font voir que la St Vierge n'a jamais été
à Ephèse et qui est morte avant l'organisation de l'épiscopat.

Ce triomphe des Jérusolymitains n'est pas fait pour déplaire aux partisans d'Ephèse. Loin de là ! ils l'enregistrent, au contraire, avec satisfaction, pour s'en faire une épée à deux tranchants et mieux frapper leurs adversaires.

1^o Vous attachez, leur disent-ils, au silence de Polycrate sur la sainte Vierge, une importance décisive *contre Ephèse*. Soit ! mais si le silence d'un homme vous semble si péremptoire contre Ephèse, que pensez-vous donc, pour Jérusalem, du silence, non pas d'un seul homme, mais de tous les Pères, de tous les écrivains, de tous les voyageurs, de tous les monuments ; et cela, non pas dans une seule circonstance particulière, comme c'est le cas pour Polycrate, mais pendant *un, deux, trois, quatre siècles*, davantage même ?

2^o Ne vous apercevez-vous pas, leur disent-ils encore, que le silence de Polycrate, que vous cherchez à exploiter contre nous, tourne également contre vous, ou du moins contre la plupart des vôtres ?

Immense en effet est le nombre des partisans de Jérusalem qui admettent que la sainte Vierge a séjourné, au moins quelque temps, à Ephèse.

On rétorque l'argument, et avec avantage, à ces partisans de Jérusalem. Expliquez-nous, à votre tour, le silence de Polycrate sur la sainte Vierge ! Car, remarquez-le, il ne parle pas plus de son séjour que de sa mort.

Dans notre thèse : que la sainte Vierge est venue à Ephèse de bonne heure, il y a moyen d'expliquer le silence de Polycrate. Dans la thèse opposée : qu'elle n'y est venue que très tard, nous ne voyons pas l'explication que les adversaires peuvent donner.

Que ressort-il de toute la lettre de Polycrate ? — Polycrate n'a qu'un seul but : non pas faire valoir

son Eglise en énumérant *ses gloires*, comme quelques-uns le prétendent ; mais simplement légitimer sa coutume de faire la Pâque au 14^e jour de la lune. Et, pour légitimer cette coutume, il fait appel à tous les grands apôtres, évêques, personnages qui, avant lui, ont célébré au susdit jour la Pâque annuelle.

Ceci posé, comment Polycrate aurait-il pu citer la sainte Vierge comme témoin de la coutume d'Ephèse, alors que Marie est morte 7 et 8 ans, si ce n'est plus, avant que l'Eglise d'Ephèse soit fondée ou organisée ?

Mais les adversaires, qui ne font venir la sainte Vierge à Ephèse qu'après 55, quelle raison ont-ils à nous donner, pour expliquer le silence de Polycrate ?

Ce n'est pas tout. La force de l'objection est toute entière dans le *silence* gardé par Polycrate. Mais Polycrate ne parle pas non plus de saint Paul ! il ne parle pas davantage de saint Timothée ! Est-ce que saint Paul n'est jamais venu à Ephèse ? Est-ce que saint Timothée n'a pas été le premier évêque d'Ephèse, n'y a pas vécu près de 50 ans, n'y est pas mort, n'y a pas son tombeau ?

Cette simple réflexion suffirait pour mettre à nu la faiblesse de l'argument tiré, contre Ephèse, du silence de Polycrate.

Un mot encore pour les quelques savants qui croient que Marie-Madeleine est morte à Ephèse, et pour les Grecs, qui l'affirment dans leur Ménologe. Polycrate ne dit mot de la grande convertie de Notre-Seigneur !... lui pourtant qui nous parle des trois fillés de saint Philippe.

3^o Saint Epiphane, évêque de Chypre.

Saint Epiphane (310-403), né en Palestine, moine d'abord, puis fondateur d'un monastère et abbé pen-

dant 35 ans, enfin évêque de Salamine en Chypre, pendant 36 ans, c'est-à-dire de 367 jusqu'à sa mort, est reconnu comme un des Pères grecs dont la parole a le plus d'autorité. Sa vie toute d'étude ; ses voyages en Egypte, en Babylonie, à Chypre, à Constantinople, à Rome ; sa naissance et son long séjour en Terre Sainte, font de lui, non seulement un de nos plus savants docteurs, mais aussi *un témoin* des plus au courant de la tradition locale et religieuse. « Il est, dit saint Jérôme, versé dans toutes les choses de la Terre Sainte. » On est donc tout heureux de le pouvoir citer en faveur de son opinion.

Or, les adversaires d'Ephèse prétendent qu'il est avec eux contre Ephèse. La raison ? C'est que saint Epiphane, au livre 78 de ses *Hérésies*, a cette phrase : « Quand Jean partit pour l'Asie, l'Écriture ne dit pas qu'il emmena avec lui la sainte Vierge ».

Nous avouons que le passage, séparé ainsi du contexte, peut sembler concluant contre Ephèse. Rohrbacher y a été trompé ; Darras y a été trompé ; Monseigneur Baunard y a été trompé, et d'autres aussi.

Mais, qu'au lieu d'une phrase isolée, on prenne en entier le texte, immédiatement le sens apparaît tout autre, ou du moins ne dit pas ce qu'on voudrait lui faire dire.

Saint Epiphane, au lieu précité, avance qu'on ne sait rien des derniers temps de la sainte Vierge ; et si quelqu'un, ajoute-t-il, croit que je parle en l'air, « qu'il veuille bien ouvrir la sainte Écriture et l'interroger. On n'y trouvera rien sur la mort de la sainte Vierge ; ni si elle est morte ou non, ni si elle a été ensevelie ou n'a pas été ensevelie. Et lorsque Jean partit pour l'Asie, nulle part l'Écriture ne donne à entendre qu'il l'emmena avec lui ; elle est absolument muette là-dessus. »

car elle n'est pas mentionnée dans l'Écriture.

Qu'affirme saint Epiphane ? Une seule chose en ce qui touche notre question, savoir : *que la sainte Ecriture ne parle pas du voyage de la sainte Vierge en Asie*. Mais la sainte Ecriture ne parle pas non plus de sa mort, de sa sépulture, de son tombeau. En concluez-vous que la sainte Vierge n'est pas morte, qu'elle n'a pas été ensevelie, qu'elle n'a point eu de tombeau ?

C'est tellement clair qu'il nous semble inutile d'insister davantage. Du reste, nous aurons plus tard occasion de revenir sur ce point ; et nous verrons que saint Epiphane, bien loin d'être contre Ephèse, est au contraire celui qui nous donne le plus terrible argument contre Jérusalem.

4° Saint Méliton, évêque de Sardes.

Saint Méliton florissait à Sardes dans la deuxième moitié du second siècle (vers 171). Il a beaucoup écrit, et il est mort en laissant la réputation d'un saint et savant évêque.

Dans un ouvrage qui porte son nom et qui est intitulé : *Du Trépas de la sainte Vierge Marie*, il est dit expressément que la sainte Vierge est morte à Jérusalem.

Bonne fortune pour les partisans de Jérusalem ! Malheureusement pour eux, ce livre, paru longtemps après saint Méliton, n'est point de saint Méliton. Ce n'est qu'un apocryphe, reconnu comme tel et condamné comme tel par le pape Gélase au Concile de Rome (492-496).

Nous l'avons encore ce livre, mais expurgé par le Vénéral Bède qui, tout en le rejetant, a voulu néanmoins en corriger les plus grossières erreurs.

On y parle d'une palme céleste apportée du Paradis et remise à Marie pour être portée devant son

cercueil. — On y parle d'une armée d'anges qui du haut des airs font entendre des chants pleins de suavité. — On y parle d'un prince des prêtres qui se jette furieux sur le cercueil, qui perd l'usage de ses mains, qui se convertit et recouvre la santé. — On y parle d'une foule de peuple qui, dans le même temps, est frappé de cécité, et qui retrouve ensuite la vue, grâce à la palme céleste. — On y parle de 15.000 personnes, qui assistent au convoi de Marie. — On y parle de plusieurs apparitions : d'anges, de Notre-Seigneur, et aussi des apôtres, qui sont venus et qui s'en retournent portés sur les nuées... etc., etc., etc. — Ce n'est qu'un tissu de choses plus étonnantes, disons le mot, souvent plus invraisemblables les unes que les autres.

Quand on a lu ce récit du faux Méliton, on ne s'étonne pas du jugement sévère qu'en porte Baronius. « J'admire, écrit le grand annaliste, comment Tritheim a pu compter, parmi les ouvrages de Méliton, un livre pareil, et que saint Jérôme n'a jamais connu ; un livre où il y a des choses non seulement indignes d'un si grand homme, mais opposées même à ce qui est rapporté aux *Actes des Apôtres*, comme Bède en fait la remarque... C'est à tel point, continue Baronius, qu'en dépit des corrections de Bède dans la dernière édition, ce livre est encore plein de choses tout à fait insensées... *adeo... ut multa habeat adhuc prorsus insulsa.* »

Ce jugement du docte et judicieux Cardinal montre assez le cas qu'il convient de faire du faux Méliton et de son témoignage.

5° Euthymius. (17^e siècle V. Tumb p 148)

Remplacé par les corrections
Euthymius raconte tout au long, avec grands détails, la mort et les funérailles de la sainte Vierge.

ÉPHÈSE. V. Tombeau d'Éph p 148, 149

« L'heure de mourir étant venue pour Marie, tous les apôtres, répandus par la terre entière, pour le salut des peuples, furent dans un instant transportés à-travers les airs à Jérusalem. »

« Là, une vision angélique leur apparut et les Puissances supérieures firent entendre une divine mélodie. C'est au milieu de cette gloire sainte et céleste que Marie rendit son âme à Dieu... Son corps qui avait reçu Dieu (θεοδόχου) fut emporté à Gethsémani, au chant des anges et des apôtres, et là déposé dans un tombeau. »

« Pendant trois jours, des chœurs angéliques ne cessèrent de se faire entendre près du tombeau. Au bout de trois jours, les chants ayant cessé, et Thomas, absent jusque-là, voulant adorer le corps qui avait reçu Dieu, les apôtres ouvrirent le sépulcre. Ils n'y trouvèrent plus le corps très glorieux de la Vierge, mais seulement des linceuls gisant à terre, et desquels s'exhalait un parfum exquis qui les embauma tous... »

« Ils refermèrent le tombeau, admirant ce mystère et remplis de cette pensée: que Celui qui avait trouvé bon de naître d'une Vierge, sans porter atteinte à sa virginité, avait aussi trouvé bon de garder le corps de cette vierge exempt de corruption après son trépas, et de le transporter honorablement avant la résurrection commune et universelle. »

« Il y avait là, avec les apôtres, le très saint apôtre ^{ant.} et premier évêque d'Ephèse, Timothée, et Denys l'Aréopagite, comme le grand Denys l'atteste lui-même, lorsque, écrivant au susdit apôtre Timothée, il dit ces paroles du Bienheureux Hiérothée qui était là présent: « Nous étant assemblés, comme tu sais, auprès de nos saints Pontifes inspirés de Dieu... », et le reste du texte de saint Denys.

(Comment Timothée pourait-il être en qualité d'évêque en 651, lorsqu'il était encore évêque de Byzance?)

A côté de ces premiers détails, on en trouve d'autres, qui doivent être également d'Euthymius, puisque saint Jean Damascène, qui rapporte les uns et les autres dans la même homélie, n'indique pas d'autre source.

Il est dit encore qu'on porta le corps de la Vierge à travers la ville — *per mediam urbem* — *διὰ μέσου τῆς ἄστεως*; — au milieu du cortège des anges, qui précédaient et qui suivaient le cercueil, le couvrant de leurs ailes, et de toute l'Eglise qui chantait des cantiques. Les apôtres portaient eux-mêmes le corps sur leurs épaules. Les Juifs furent témoins de ce spectacle.

Ici on rappelle le Juif, dont parle Méliton, qui, poussé de rage, se précipite sur le cercueil pour le jeter à terre; et l'on rapporte, à peu près dans les mêmes termes, la punition de ce Juif, son repentir, sa conversion, et sa guérison miraculeuse.

Tous ces récits sont fort intéressants; mais quelle autorité ont-ils?

1° Comment expliquer qu'Euthymius, auteur du ~~VI~~ ^V siècle et postérieur au pseudo-Aréopagite, puisqu'il le cite, sache mieux ce qui s'est passé au premier siècle à Jérusalem que saint Jérôme, que saint Epiphane, qui ont vécu de longues années dans la ville sainte, et qui sont de deux et trois siècles plus rapprochés des événements?

2° Qui comprendra jamais que le souvenir d'une pareille pompe: cette procession à travers la ville de Jérusalem, ce cortège des anges, le miracle opéré, à la face de tout un peuple, à l'occasion de ce prince des prêtres, cette assistance nombreuse de Juifs et de fidèles, ces chœurs angéliques qui, pendant trois jours entiers, ne cessent un seul moment (*ἀπαύστως*) de se faire entendre; puis l'ouverture du tombeau le

troisième jour, la disparition merveilleuse du corps de la sainte Vierge, ce parfum délicieux qui s'exhale des linceuls restés vides et qui embaume tous les assistants ; qui, dis-je, pourra comprendre que tout cela ait laissé si peu de souvenirs, ait pu être si complètement oublié que, trois siècles après, un savant de Jérusalem, saint Epiphane, en soit réduit à avouer : *qu'on ne sait rien* des derniers temps de la sainte Vierge, et qu'il ignore même *si elle est morte ou non, si elle a été ensevelie ou si elle n'a pas été ensevelie ?* — (Année 347)

3° Qui enfin aura une foi assez robuste pour admettre d'un seul coup tant de choses extraordinaires, sur la parole du seul Euthymius ? car, ceci est à noter, en dehors des apocryphes reconnus comme tels, personne que lui ne nous rapporte ces détails ; et c'est chez lui que vont les puiser tous ceux qui nous les rapportent après lui.

C'est donc assez de ce que nous raconte Euthymius pour le réfuter lui-même et lui ôter toute créance.

Voici qui est mieux ! On connaît saint Euthymius, abbé de la Laure de Saint-Sabbas en Palestine, mort en 473, après avoir fait beaucoup de bien, mais sans laisser d'écrits.

On connaît encore deux autres Euthymius, à Constantinople : l'un, patriarche en 901 ; l'autre, Euthymius Zigabénus, qui a écrit, vers 1118, une *Panoplie* contre tous les hérétiques.

Mais quel est l'Euthymius qui a composé, vers le ~~vi~~^{vii} siècle, l'*Historia Euthymiaca* que cite saint Jean Damascène, et qui nous raconte de si belles choses sur la mort de la sainte Vierge ? Personne, absolument personne ne le connaît. *Reconnu auj. postérieur à St. Jean. 17 siècle*

Ceux qui ont étudié à fond la prétendue Histoire d'Euthymius, comme Combefis et d'autres, n'y voient qu'une compilation, faite vers le vi^e siècle, des

apocryphes Jean le Théologien, Jean de Thessalonique, Méliton et Denys l'Aréopagite. Et ils doivent avoir raison ; car l'on retrouve dans Euthymius, non seulement la plupart des détails fournis par ces mêmes apocryphes, mais jusqu'à leurs propres expressions.

On ne voit guère le moyen, après tout cela, de défendre Euthymius. Mieux vaut l'abandonner que de se condamner, pour le soutenir, à avaler tant d'improbabilités, tant même d'impossibilités.

6° Le tombeau de Gethsémani.

Y a-t-il à Gethsémani un tombeau dit de la Vierge ? — Oui, il y a à Gethsémani un tombeau dit *tombeau de la Vierge*.

Ce tombeau est-il ancien ? — Oui, ce tombeau est ancien, très ancien.

Mais de ce qu'il existe à Gethsémani un tombeau dit de la sainte Vierge, et que ce tombeau est ancien, il ne s'ensuit d'aucune manière, ni logiquement, ni historiquement, que ce tombeau soit le vrai tombeau de Marie, celui où son corps virginal a été déposé après sa mort.

Tous ceux qui ont visité, et surtout qui ont étudié la Palestine, savent, comme nous, que le simple fait d'un tombeau, existant ici ou là, ne prouve rien ; à moins que ce tombeau ne soit accompagné de documents quelconques, qui en attestent l'authenticité.

Chacun peut voir dans la vallée de Josaphat, tout près de Gethsémani, un magnifique et très ancien tombeau, appelé encore aujourd'hui *tombeau d'Absalom*. Et cependant jamais Absalom n'a été déposé dans ce tombeau, puisque, d'après l'Écriture sainte, qui nous raconte sa mort, il fut enterré dans la forêt même où il périt : « *dans une grande fosse et sous*

un très grand monceau de pierres ». (II. Rois, XVIII, 17.)

Qu'est-ce donc que ce tombeau dit d'Absalom ? — Peut-être un cénotaphe, élevé par David à la mémoire du fils tant aimé, tant regretté ; à moins que ce ne soit le monument « qu'Absalom s'était érigé lui-même, de son vivant, dans la vallée du Roi, pour perpétuer son souvenir, et auquel il avait donné son nom ». (Ibid., v, 18.)

Autre exemple, pris à côté du prétendu tombeau de la sainte Vierge, et dans l'église même qui l'abrite.

Pour arriver au tombeau dit de la sainte Vierge, on descend un large escalier de 48 marches. Vers le milieu de cet escalier, on trouve plusieurs tombeaux ; à droite : sainte Anne, saint Joachim ; à gauche : saint Joseph, etc.

Tout le monde conviendra qu'un escalier n'est guère la place de tombeaux ; d'autant plus que ledit escalier est certainement postérieur à l'église primitive, et relativement récent. Au dire d'archéologues compétents, il ne remonte pas au delà du onzième ou douzième siècle. Mais alors ces tombeaux de sainte Anne, de saint Joachim, de saint Joseph, etc. ??? Apocryphes ! (De Vogüé.)

Le seul fait donc que l'on montre à Gethsémani un tombeau, et que ce tombeau est dit *tombeau de la Vierge*, ne suffit pas pour établir que c'est là réellement qu'a été déposé le corps de Marie après sa mort bienheureuse.

Il faut des documents positifs ; ou au moins, à défaut d'autres documents, une tradition authentique et incontestée. Or ces documents positifs font absolument défaut ; et cette tradition authentique, incontestée n'existe pas, comme nous le verrons très amplement à l'article *Tradition* et aussi ailleurs.

Mais alors comment expliquer que ce tombeau ancien soit dit *tombeau de la Vierge* ?

Il suffit, dit M. Le Hir, qu'on ait préparé d'avance pour Marie, comme Nicodème avait fait pour lui-même, un tombeau, sans que ce tombeau ait ensuite servi.

Or, c'est justement ce qui a eu lieu, à n'en pas douter, si nous considérons : 1° l'usage du temps ; — 2° le rang de Marie ; — 3° la nécessité de s'y prendre longtemps d'avance pour tailler dans le roc un sépulcre digne de la Mère de Dieu. Apocryphes et traditions constatent qu'il en a été ainsi ; car, nulle part on ne voit, ni dans les apocryphes, ni dans les traditions, qu'il y ait eu d'intervalle notable entre le moment où Marie est morte et celui où elle a été mise au tombeau.

Catherine Emmerich, dans la *Vie de la sainte Vierge*, raconte que Marie, un an et demi avant sa mort, alla d'Ephèse à Jérusalem, y tomba malade, si gravement malade, que les apôtres, pensant qu'elle allait mourir, chargèrent un sculpteur chrétien de lui préparer un tombeau dans une grotte, au pied du mont des Oliviers. Au moment que le tombeau s'achevait, Marie se trouva guérie et assez forte pour retourner à Ephèse, où elle mourut réellement 18 mois plus tard.

~~Mais~~ le respect très légitime que des hommes de haut renom professent pour l'illustre et sainte voyante de Dülmen, il est impossible de prendre ce qu'elle dit comme ~~un fait~~ historique. Est-ce vrai ? — N'est-ce pas vrai ? On ne peut affirmer ; mais d'autre part on ne peut nier non plus, histoire en main.

Supposons ~~un instant~~ que ce soit vrai. Comme cela expliquerait admirablement bien : et ce nom de Marie donné au tombeau de Jérusalem, et la confusion faite avec le temps entre le simple tombeau préparé pour la sainte Vierge à Gethsémani, et le

un très grand monceau de pierres ». (II. Rois, xviii, 17.)

Qu'est-ce donc que ce tombeau dit d'Absalom ? — Peut-être un cénotaphe, élevé par David à la mémoire du fils tant aimé, tant regretté ; à moins que ce ne soit le monument « qu'Absalom s'était érigé lui-même, de son vivant, dans la vallée du Roi, pour perpétuer son souvenir, et auquel il avait donné son nom ». (Ibid., v, 18.)

Autre exemple, pris à côté du prétendu tombeau de la sainte Vierge, et dans l'église même qui l'abrite.

Pour arriver au tombeau dit de la sainte Vierge, on descend un large escalier de 48 marches. Vers le milieu de cet escalier, on trouve plusieurs tombeaux ; à droite : sainte Anne, saint Joachim ; à gauche : saint Joseph, etc.

Tout le monde conviendra qu'un escalier n'est guère la place de tombeaux ; d'autant plus que ledit escalier est certainement postérieur à l'église primitive, et relativement récent. Au dire d'archéologues compétents, il ne remonte pas au delà du onzième ou douzième siècle. Mais alors ces tombeaux de sainte Anne, de saint Joachim, de saint Joseph, etc. ??? Apocryphes ! (De Vogüé.)

Le seul fait donc que l'on montre à Gethsémani un tombeau, et que ce tombeau est dit *tombeau de la Vierge*, ne suffit pas pour établir que c'est là réellement qu'a été déposé le corps de Marie après sa mort bienheureuse.

Il faut des documents positifs ; ou au moins, à défaut d'autres documents, une tradition authentique et incontestée. Or ces documents positifs font absolument défaut ; et cette tradition authentique, incontestée n'existe pas, comme nous le verrons très amplement à l'article *Tradition* et aussi ailleurs.

Mais alors comment expliquer que ce tombeau ancien soit dit *tombeau de la Vierge* ?

Il suffit, dit M. Le Hir, qu'on ait préparé d'avance pour Marie, comme Nicodème avait fait pour lui-même, un tombeau, sans que ce tombeau ait ensuite servi.

Or, c'est justement ce qui a eu lieu, à n'en pas douter, si nous considérons : 1° l'usage du temps ; — 2° le rang de Marie ; — 3° la nécessité de s'y prendre longtemps d'avance pour tailler dans le roc un sépulcre digne de la Mère de Dieu. Apocryphes et traditions constatent qu'il en a été ainsi ; car, nulle part on ne voit, ni dans les apocryphes, ni dans les traditions, qu'il y ait eu d'intervalle notable entre le moment où Marie est morte et celui où elle a été mise au tombeau.

Catherine Emmerich, dans la *Vie de la sainte Vierge*, raconte que Marie, un an et demi avant sa mort, alla d'Ephèse à Jérusalem, y tomba malade, si gravement malade, que les apôtres, pensant qu'elle allait mourir, chargèrent un sculpteur chrétien de lui préparer un tombeau dans une grotte, au pied du mont des Oliviers. Au moment que le tombeau s'achevait, Marie se trouva guérie et assez forte pour retourner à Ephèse, où elle mourut réellement 18 mois plus tard.

Malgré le respect très légitime que des hommes de haut renom professent pour l'illustre et sainte voyante de Dülmen, il est impossible de prendre ce qu'elle dit comme ~~un fait~~ historique. Est-ce vrai ? — N'est-ce pas vrai ? On ne peut affirmer ; mais d'autre part on ne peut nier non plus, histoire en main.

Supposons ~~un instant~~ que ce soit vrai. Comme cela expliquerait admirablement bien : et ce nom de Marie donné au tombeau de Jérusalem, et la confusion faite avec le temps entre le simple tombeau préparé pour la sainte Vierge à Gethsémani, et le

vrai tombeau où son corps reposa un instant à Ephèse, après sa mort ! Eh bien, nous avons une double raison de croire qu'il en fût réellement ainsi.

Notre première raison : c'est que l'on ne voit nulle part que ce tombeau ait été, dans un temps ou dans un autre, soit retrouvé, soit découvert.

Notre deuxième raison : c'est le silence gardé quand même sur ce tombeau par tous les voyageurs et par tous les gens du pays, depuis le premier siècle jusqu'à Juvénal, c'est-à-dire pendant 451 ans.

Où lit-on que le tombeau dit de Marie ait été jamais retrouvé ou découvert, soit par Juvénal, soit par tout autre ? Qui rapporte rien de semblable ?

Quelque trente ans auparavant, en 415, une vision fait découvrir le tombeau de saint Etienne, premier martyr. Grande joie et grande fête dans l'Eglise de Jérusalem ! Histoire et Liturgie en ont gardé le souvenir. Quelle joie n'eût-ce pas été ! et quelle fête ! pour la découverte du tombeau de la Mère de Dieu ! Mais non, rien de cela. Ni histoire, ni liturgie, ni monument, ni souvenir quelconque ne rappelle pareille découverte. Ce tombeau n'a donc jamais été découvert ; il était connu ; il a toujours été connu. Et c'est très probablement à cela que fait allusion Juvénal dans son récit à l'empereur Marcien — si toutefois ce récit est vrai — lorsqu'il parle d'une antique et très véridique tradition.

Que s'il a toujours été connu, ce tombeau, d'où vient que personne n'en parlait ? Nous n'en voyons qu'une seule raison. Personne n'en parlait, parce que toute la ville savait alors que ledit tombeau n'avait point servi à Marie, et qu'il n'avait d'autre mérite que celui d'avoir été préparé pour elle.

Mais que les siècles passent sur ce tombeau, les siècles qui obscurcissent tant de choses, et arrivera un jour où l'on se demandera : Qu'est-ce que ce

tombeau de Marie ? — A-t-il été simplement préparé pour elle, comme on dit parmi le peuple, ou bien lui a-t-il servi effectivement ?

Or, au ^v^e siècle, ce jour était depuis longtemps arrivé. Déjà au temps de saint Epiphane, que nous croirons plutôt que l'inconnu Euthymius, il planait, au moins à Jérusalem, une certaine obscurité sur le lieu de la mort de la sainte Vierge. Comme cette obscurité se prêtait admirablement bien à tous les projets ! comme il était facile de l'exploiter !

Vienne alors un homme tant soit peu ambitieux, surtout peu scrupuleux. Rien ne lui sera plus aisé que de se persuader à lui-même qu'il a devant lui le vrai tombeau de la Vierge ; et une fois persuadé lui-même, il n'hésitera pas à faire partager aux autres sa conviction.

Il s'est trouvé cet homme, non seulement un peu ambitieux, mais très ambitieux, de plus très audacieux, très habile, très remuant, et point du tout scrupuleux. On l'appelle Juvénal, évêque de Jérusalem.

7^e Juvénal, évêque de Jérusalem.

Nous voici à la pièce capitale : Juvénal ! C'est lui que tout le monde désigne, amis et ennemis, ceux-ci comme l'auteur même, ceux-là comme le premier témoin de la tradition de Jérusalem. Lisez Euthymius, sur lequel s'appuient les partisans de Jérusalem ! Lisez saint Jean Damascène dans sa troisième homélie sur la Dormition de la sainte Vierge ! Lisez Nicéphore ! Lisez Serry, et Baillet, et Tillemont, et Baronius, et Benoît XIV, et tant d'autres !

Il est unanimement reconnu comme celui qui a le premier publié, le premier répandu la tradition

de Jérusalem. Voyons donc ce qu'il était et le crédit qu'il mérite.

Il succéda, vers 429, à Prayle, sur le siège de Jérusalem, et il occupa ce siège jusqu'en 458, date de sa mort, travaillant continuellement à « étendre l'influence de son Eglise aux dépens des Eglises voisines ».

Nicéphore l'appelle « un homme grand et divin »... Mais nous verrons bientôt ce qu'il faut penser des jugements et de la critique de Nicéphore.

La plupart des auteurs s'accordent au contraire pour faire de lui un assez triste portrait.

Poujoulat le représente comme un lion dans la paix et un cerf dans la guerre. (*Hist. de Jérusalem*, II^e vol., p. 268.)

Saint Cyrille d'Alexandrie, pendant le Concile d'Ephèse (431), s'oppose de toutes ses forces à ses prétentions usurpatrices, et va jusqu'à le dénoncer au Pape.

Saint Léon, dans une lettre à l'évêque Maxime d'Antioche, l'accuse, à son tour, formellement d'avoir voulu s'élever à la domination de la province de Palestine, et d'avoir appuyé ce coup d'audace « de fausses lettres ».

Dix-huit ans plus tard, en 449, il prend ouvertement parti pour Dioscore, au brigandage d'Ephèse; et il est un des chefs de la faction qui persécute Flavien, ainsi que la doctrine catholique, pour réhabiliter Eutychès.

Rayé pour ce fait des Diptyques, il est de plus, au Concile de Chalcédoine, dès la première séance, déclaré par les Pères et par les magistrats « digne de déposition ». Il n'évita la sentence qui le condamnait, qu'en se rétractant, et en signant la formule de foi catholique.

Cela n'empêcha pas saint Léon de lui adresser,

trois ans plus tard, le 4 septembre 454, une lettre assez sévère. — Après lui avoir rappelé ses erreurs passées, causes de tous ses malheurs et aussi de son peu d'autorité contre les hérétiques, saint Léon ajoute : qu'en condamnant Flavien, il a été d'autant plus coupable qu'il avait sous les yeux la crèche où le Sauveur est né, le Calvaire où il est mort pour nous sur la croix, le tombeau où il fut déposé après son trépas....

Rorhbacher, au livre 41^e de son Histoire, ne le charge pas moins : « Les troubles de la Palestine ne furent pas moins graves que ceux de l'Egypte. La cause première en fut aux variations déplorables de Juvénal de Jérusalem, plus occupé de satisfaire son ambition que de soutenir la foi catholique.

« Au Concile d'Ephèse, il fut pour la vérité avec saint Cyrille ; mais il voulut profiter de cette occasion pour usurper sur le patriarche d'Antioche la juridiction de la Palestine... Au brigandage d'Ephèse, il fut un des auteurs de l'hérésie, un des complices de Dioscore, pour intimider et faire succomber ses collègues...

« Au Concile de Chalcédoine, reçu par grâce au nombre des Pères, ce qu'il fit de plus remarquable, ce fut d'extorquer au patriarche d'Antioche la juridiction des trois Palestines.

« Une pareille conduite n'était point faite pour lui concilier ni beaucoup d'estime, ni beaucoup d'autorité. »

Serry, cité par Benoît XIV, l'appelle carrément un faussaire, sans parler d'autres épithètes du même genre dont il n'hésite pas à le qualifier.

Tillemont le juge d'un mot : *On sait, dit-il, de quoi il était capable !*

Baillet dit dans le même sens : « De quoi n'était pas capable un homme accoutumé à trahir les inté-

rêts de la vérité pour satisfaire son ambition, comme on le voit par les plaintes qu'en faisait saint Cyrille d'Alexandrie ; et à forger de fausses pièces, comme le lui reprochait le pape saint Léon le Grand, pour tâcher de s'élever au-dessus de ses confrères ? »

Voilà l'homme et sa valeur. On peut, après cela, juger du degré de confiance qu'il convient de lui accorder, dans une affaire surtout où il est seul témoin, et où l'honneur de son siège est si grandement intéressé. — V. Tomb. — p 69

Voici maintenant le fait qui sert de base à la tradition de Jérusalem. Nous citons textuellement *7m Corp. etc.* d'après saint Jean Damascène : « Sainte Pulchérie bâtit à Constantinople plusieurs églises. L'une d'elles fut bâtie aux Blaquernes, dans les premières années de l'empereur Marcien, de divine mémoire. Ayant élevé en cet endroit, à la très glorieuse et très sainte Marie Mère de Dieu et toujours vierge, une église vénérable, et l'ayant ornée de toutes sortes de décors, ils cherchaient le très saint corps qui a reçu Dieu. (21121)

« Ils appelèrent alors Juvénal, archevêque de Jérusalem, et les pontifes de Palestine, présents en ce moment dans la ville impériale, à cause du Concile de Chalcédoine ; et ils leur parlèrent en ces termes : « Nous avons appris qu'il y a à Jérusalem une église majeure et insigne dédiée à Marie Mère de Dieu et toujours vierge, au lieu dit Gethsémani, et que là son corps, qui a porté la vie, repose dans un tombeau. » (21122)

« Juvénal répondit que, bien que la sainte Ecriture fût entièrement muette sur les derniers moments de la très sainte Vierge, cependant on savait, par une antique et très véridique tradition, qu'au temps de son trépas, les apôtres, répandus par le monde, pour le salut des peuples, avaient été dans un instant trans-

portés à travers les airs, et rassemblés à Jérusalem ; que là une vision angélique... » et le reste du récit (1721121) d'Euthymius, qu'il est inutile de répéter. — Tout est faux !

Il y a dans cet entretien de Juvénal plus d'une chose suspecte, très suspecte.

1° Marcien et Pulchérie réclament à Juvénal le corps de la sainte Vierge pour le déposer dans l'église qu'ils viennent d'élever aux Blaquernes. Marcien et Pulchérie ignorent donc encore en 451 le fait de l'Assomption ! Comment peuvent-ils ignorer une chose de cette importance, après tout le bruit fait, dit-on, à Jérusalem ! après le séjour de sainte Hélène en Terre Sainte et alors surtout que dernièrement encore, en 438, l'impératrice Eudoxie a passé plus d'un an à Jérusalem, s'occupant d'églises, de sanctuaires, de choses saintes ! Elle n'a donc rien vu, rien entendu là-dessus, cette impératrice Eudoxie, pour qu'à son retour, elle n'en ait pas au moins dit un mot soit à Marcien, soit à Pulchérie.

2° Comment Juvénal a-t-il pu, en 451, citer Denys l'Aréopagite, lorsqu'il est constant que les écrits attribués à saint Denys n'ont paru qu'après l'empereur Zénon, et n'ont été cités en public pour la première fois qu'en 532 ?... C'est une remarque de Lequien.

3° Juvénal parle d'une église majeure et insigne à Gethsémani. Comme on voit poindre le but et l'intrigue ! Cette église *primaria* !... cette église majeure et insigne !... de grandes épithètes ! pour lui donner plus d'importance et attirer mieux l'attention.

Mais comment Juvénal peut-il, à cette même date de 451, parler d'une église majeure et insigne dédiée à Marie sur son tombeau de Gethsémani, lorsque les pèlerins qui visitent Jérusalem, longtemps après cette date, comme Virgilius, comme Antonin, comme Arculfe, mentionnent à peine « l'église de Sainte-

Marie », et que pas un d'eux ne parle même du tombeau avant 600 et 690 ?

Les détails de ce récit nous paraissent donc plus ou moins controuvés ; et nous n'en voulons retenir qu'un seul : l'église Sainte-Marie, qui très vraisemblablement a dû être bâtie vers ce temps, d'après ce que nous savons par ailleurs.

Mais cet entretien même de Juvenal avec l'empereur Marcien et l'impératrice Pulchérie ? Mais cette tradition *ancienne et très véridique*, dont parle Juvenal, que faut-il en penser ?

Serry et d'autres n'hésitent pas à traiter tout cela de pure invention.

Baillet pense de même. Peut-être, dit-il, ne ferait-on pas grande injustice à ce Prélat (Juvenal) de le soupçonner d'avoir voulu user d'artifice et d'invention dans toute cette affaire, pour en retirer quelque avantage.

M. Le Camus partage ce sentiment : « Juvenal trompa-t-il l'empereur ? C'est possible ! »

Benoît XIV n'est pas éloigné de juger comme les précédents. Après avoir rapporté l'opinion de Serry qui accuse franchement Juvenal de supercherie, il ajoute : « *cela se pourrait* ; d'autant plus qu'étant évêque de Jérusalem, il est permis de croire qu'il était jaloux de la gloire de son Eglise ». (*Traité des saints Mystères*, vol. II, p. 317.)

Mais nous aurons occasion de revenir là-dessus ; terminons par deux simples réflexions.

Cette entrevue de Marcien et de Juvenal, qui nous la rapporte ? — Un seul historien ! deux cents ans après ! et encore cet historien unique est un apocryphe, ou du moins un inconnu : Euthymius.

Cette tradition « *ancienne et très véridique* », qui en est le témoin ? Juvenal seul ! Qui nous la rapporte ? Le même seul Euthymius !

9. Non ! 400 ans après, au IX^e siècle

Voilà vraiment de beaux témoins, de sûrs garants, des historiens sérieux et dignes de foi !

8^e, 9^e, 10^e Saint André de Crète, saint Jean Damascène, Nicéphore Callixte.

√ Saint André de Crète mort vers 720.

Saint Jean Damascène mort vers 760 ou 780. 749-755

Nicéphore Callixte mort encore plus tard, vers 1350.

Ils sont tous les trois pour Jérusalem. Mais à tous les trois on peut opposer *à priori* une double fin de non-recevoir.

1^o Ils sont les premiers qui disent que la sainte Vierge est morte et a été enterrée à Jérusalem.

Que penserait-on si, toutes les histoires de l'époque étant muettes là-dessus, un ou deux écrivains de nos jours se mettaient à nous raconter les exploits gigantesques d'un Napoléon quelconque du XI^e siècle, dont personne jusqu'ici n'aurait entendu parler ? Qui accepterait cette histoire nouvelle ? Or, tel est, à peu de chose près, le cas d'André de Crète, de saint Jean Damascène, de Nicéphore Callixte.

2^o « Ils sont trop nouveaux, dit Tillemont, pour faire foi dans une chose si ancienne. »

Venus des 700, des 1300 ans après les faits, ils n'ont point vu par eux-mêmes ce qu'ils nous racontent ; et forcément leur témoignage n'a et ne peut avoir qu'une valeur relative.

Mais, dira-t-on, si ni André de Crète, ni Jean Damascène, ni Nicéphore Callixte n'ont vu par eux-mêmes ce qu'ils nous rapportent des choses de Jérusalem, du moins peuvent-ils s'appuyer sur des écrivains antérieurs dignes de foi, et se présenter à nous comme les témoins autorisés de la tradition ancienne.

Oui, sans doute ! mais justement c'est là ce qu'on

leur conteste. Sur qui s'appuie saint André de Crète? Sur le faux Denys l'Aréopagite. — Sur qui s'appuie saint Jean Damascène? Sur l'inconnu Euthymius qui cite lui-même le faux Denys l'Aréopagite. — Sur qui s'appuie Nicéphore Callixte? Sur le même faux Denys l'Aréopagite et sur Juvénal. Ils ne sortent pas, on le voit, des auteurs apocryphes ou suspects. Et pour montrer qu'il en est bien ainsi, nous reprendrons chacun d'eux en particulier.

I. *André de Crète*. — André de Crète, dit le Père Combefis, se sert des apocryphes, mais avec plus de jugement et de réserve que tels autres.

Saint André de Crète, dit à son tour Tillemont, avoue qu'il a cherché tout ce qu'on avait dit avant lui sur ce sujet (*la mort de la sainte Vierge*), et qu'il n'a rien pu trouver que le passage du prétendu saint Denys, dont il tire ce qui y est et ce qui n'y est pas.

Le *Dictionnaire patrologique* de Migne parle dans le même sens : « Ses discours sont plus intéressants pour le style que pour le fond... Il puise souvent à des sources douteuses... Ses trois discours sur la mort de la sainte Vierge sont fondés sur ce qu'on lit dans des écrits faussement attribués à saint Denys l'Aréopagite... André les cite plusieurs fois, principalement les *Noms Divins*. »

Veut-on l'entendre lui-même? Voici un passage de son premier discours sur la Dormition de la sainte Vierge, où l'on trouve, en partie, la confirmation de ce qui vient d'être dit.

« Il ne manquera pas, dit-il, de se trouver des gens avides de savoir, qui se demanderont pourquoi aucun théologien, que nous sachions (θεολόγων, écrivain sacré), n'a écrit et n'a laissé d'écrit sur le trépas très pur et très vénérable de la Mère de Dieu... Nous disons que c'est parce que la mort de l'*Inspirée*, de

Dieu (θεολήπτου) est arrivée très tard; car on dit qu'elle n'a quitté ce monde que dans une extrême vieillesse. Peut-être aussi que les circonstances n'ont pas permis de raconter cette mort, etc., etc. »

On remarquera les expressions θεολόγων, θεολήπτου, empruntées littéralement à saint Denys l'Aréopagite.

Interp. II. *Saint Jean Damascène*.¹⁰ — Saint Jean Damascène, dans l'homélie III, où il raconte la mort merveilleuse de Marie et ses funérailles aussi extraordinaires que solennelles, indique lui-même la source où il a puisé. « Qu'il en soit ainsi, dit-il, liquet ex historia Euthymiaca; c'est évident d'après l'histoire d'Euthymius. » Et là-dessus, il cite tout le récit d'Euthymius, tel que nous l'avons rapporté en son lieu; et il le fait suivre du récit de saint Denys l'Aréopagite. Ce sont là ses deux autorités; il n'en donne point d'autres. *Prompluar ad act. pour le 11^e d'Épiphane.*

Faut-il ajouter qu'autant saint Jean Damascène est orthodoxe comme témoin de la doctrine catholique, autant il est peu sûr comme simple historien? Tillemont, entre autres, lui adresse ce reproche : « Pour saint Jean Damascène, le temps où il a vécu, et sa facilité extrême à recevoir toutes sortes d'histoires, font qu'il n'a pas grande autorité, au moins sous ce rapport ». (*Note sur la sainte Vierge*, p. 494.)

Bergier, tout en le défendant contre les critiques de certains protestants qui l'accusent d'avoir employé le mensonge pour défendre la vérité, reconnaît qu'il a été « quelquefois mal servi par sa mémoire et qu'il cite, de bonne foi, des faits apocryphes ». Feller opine dans le même sens : « Sa critique n'était pas assez forte ni assez éclairée pour l'empêcher d'adopter quelquefois de pieuses fables ».

Disons à la décharge du saint Docteur, qu'au

ÉPHÈSE. 11 Il est prouvé aujourd'hui que l'hist. l'ath. 3
n'est postérieure d'un siècle à s^r J. Damasc. Dem. interpolé;
De plus apocryphe 2 fois nul

temps où il écrivait, les apocryphes étaient en pleine floraison, et que, s'il y fut pris, beaucoup d'autres de ses contemporains y furent pris avec lui.

III. *Nicéphore Callixte*. — Nicéphore Callixte, racontant le trépas de la sainte Vierge, arrivé, selon lui, la 5^e année de Claude (en 46) et la 59^e année de son âge à elle-même, s'inspire à la fois de Juvénal et du faux Aréopagite : de Juvénal dans son livre II, ch. xxiii ; du faux Aréopagite dans son livre II, ch. xxii. C'est pauvre comme autorités !

Quelle créance mérite-t-il lui-même comme historien ? Voici le jugement qu'on trouve à son nom dans Migne :

« Nicéphore Callixte, qui, dans le xiv^e siècle, a entrepris d'écrire une *Nouvelle Histoire*, n'a sans aucun doute mêlé tant de fables et de puérités à sa narration que parce que, dédaignant de suivre le récit d'Eusèbe, elle ne se trouve appuyée sur l'autorité d'*aucun ancien*. »

« Il rapporte beaucoup de choses, dit Feller, qui ressemblent extrêmement à des fables. »

Le docteur Lecanu parle « *des mille erreurs dont cet auteur fourmille* ».

Baronius est plus sévère encore. A l'an 563 de ses *Annales*, il lui reproche d'avoir été imprudent — *nimiùm imprudentem* —, et d'excuser mal à propos une hérésie de Justinien. A l'an 383, il lui reproche une faute bien autrement grave : celle d'avoir, avec Socrate et Sozomène, novatiens comme lui, avancé quantité de choses plus ou moins fausses, en faveur de la secte, au grand détriment, non seulement de la vérité historique, mais de la doctrine catholique et des mœurs de la Religion chrétienne, auxquelles ils en imposent très souvent — « *quibus frequentissimè imponunt* ». Avec ce caractère et ces habitudes, peut-on s'étonner de voir Nicéphore suivre de pré-

férence le parti des apocryphes, et, à l'encontre des plus graves auteurs, nous représenter Juvénal comme *un grand et divin Prélat* ?

Nous résumerons en deux mots tout ce qui vient d'être dit sur saint André de Crète, sur saint Jean Damascène, sur Nicéphore Callixte, et sur leur témoignage dans la question qui nous occupe.

Comme valeur personnelle, témoignage nul ! puisqu'ils n'ont point vu ce qu'ils rapportent, n'étant venus que de longs siècles après.

Comme valeur empruntée aux témoins sur lesquels ils s'appuient, valeur nulle encore ! puisqu'ils ne font tous les trois que citer des apocryphes ou Juvénal, qui n'est pas moins suspect que les apocryphes eux-mêmes.

11° Le Bréviaire Romain.

1° Chacun sait que, si le Bréviaire Romain fait autorité pour la doctrine, il n'a aucune prétention à l'infaillibilité historique dans les légendes qu'il contient. Une preuve incontestable en est dans les remaniements successifs qu'ont éprouvés ces légendes.

Il y a dix ans, au jour de saint Marcellin Pape, 26 avril, nous lisions que ce Pape, ayant eu la faiblesse de céder à la peur, avait apostasié un instant ; mais que, revenu bientôt à lui-même, il avait noblement expié cette surprise par le martyre. Dans le Bréviaire d'aujourd'hui, très justement corrigé sur ce point, nous lisons que cette apostasie prétendue n'est qu'une calomnie odieuse, inventée par les Donatistes, pour se venger du saint Pape, qui s'était montré contre eux trop bon justicier. Donc, de ce que telle légende se trouve dans le Bréviaire, il n'en faut point conclure que c'est article de foi.

2° La légende de saint Damascène, qu'on lit au 18 août, n'a été, paraît-il, que fort tard introduite dans le Bréviaire Romain. Jusque vers le xvi^e siècle, on lisait à sa place la fausse lettre de saint Jérôme, dans laquelle ce saint docteur ne veut pas qu'on affirme rien sur l'assomption de Marie.

Le correcteur du Bréviaire, séduit par le grand nom et l'orientalisme de saint Jean Damascène, et tout heureux de substituer à la fausse lettre de saint Jérôme une leçon qui se recommandait de si haute autorité, ne prit pas garde que le témoignage de saint Jean Damascène, dans le cas présent, n'avait d'autre valeur que celle de l'apocryphe Euthymius. »

(Le correcteur du Bréviaire a été trompé; ce n'est pas une raison pour que nous le soyons avec lui; et on nous permettra, en rejetant l'apocryphe même, de rejeter à la fois tout ce qui ne repose que sur lui.)

3° On dit que Benoît XIV songeait à corriger cette légende de saint Damascène, et que la mort seule l'empêcha d'exécuter ce projet. La chose semble assez probable, lorsqu'on sait que, « doctrinalement », il refuse de trancher la question entre Ephèse et Jérusalem, et que, comme écrivain particulier, il se prononce nettement pour Ephèse.

4° Au Bréviaire Romain, on peut toujours opposer d'une certaine façon le Martyrologe Romain, corrigé en 1749 par Benoît XIV.

On connaît la manière habituelle du Martyrologe d'annoncer les saints et les fêtes : « Tel jour, en tel lieu, fête de tel saint ». Or, comment le Martyrologe annonce-t-il l'assomption de la sainte Vierge ?

« 14 août. Veille de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie. — 15 août. Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie. »

Point de date pour l'année, point d'indication de lieu, point mention d'aucune circonstance parti-

Une remarque: le texte portait Ex antiqua et verissima Traditione. Supprimé le mot verissima, pour ne pas couvrir de détails plus que ductores. On suit le plus aujour'hui le Texte du Damascien interpolé. Donc nul besoin d'aller à 2° Supprimé les détails les plus compromettants.

culière ! On avouera que cette discrétion et cette réserve ne sont pas ordinaires, et donnent à penser.

Les Martyrologes particuliers des Carmes, des Bénédictins, des Franciscains, des Dominicains, des Servites, de la Merci, des Augustins, etc., etc., imitent tous la même réserve.

Les Martyrologes d'Adon et d'Usuard, ix^e siècle, évitent soigneusement de se prononcer : « Mieux vaut, disent-ils, ignorer que de s'abandonner à de vaines et fausses conjectures ».

Le Martyrologe de saint Jérôme, qui n'est, semble-t-il, qu'une traduction de celui d'Eusèbe, garde le même silence. C'est donc que tous ces martyrologes ignoraient le lieu et la date précise de la mort de Marie, ou du moins avaient sur ces deux questions des doutes, et des doutes sérieux.

5° On peut opposer encore à la légende de saint Jean Damascène et du Bréviaire Romain, la liturgie et les longues disputes auxquelles donna lieu la fête de l'Assomption, disputes qui durèrent des siècles, et qui s'étendirent au delà du moyen âge.

La chose n'était donc pas si claire pour tous. En eût-il été ainsi, si la tradition de Jérusalem avait été alors partout reconnue, partout acceptée ?

12° Ménologe des Grecs.

Le Ménologe est pour les Grecs ce que sont pour nous le Graduel et l'Antiphonaire. C'est comme un Propre des Saints.

Le Ménologe est tout pour Jérusalem. Malheureusement pour Jérusalem, le Ménologe n'est point infallible, tant s'en faut ! et ce que nous avons dit des légendes du Bréviaire Romain s'applique encore mieux à ses propres légendes.

Le plus célèbre Ménologe grec, composé par ordre

de l'empereur Basile, ne remonte pas au delà du IX^e siècle. Il est postérieur par conséquent à la plupart des apocryphes ; et cela confirme le sentiment de Baronius et de Tillemont qui croient que les Grecs « ont tiré du faux Méliton ou d'autres sources aussi peu autorisées tout ce qu'ils disent sur la mort de la sainte Vierge ». — 11 984

Il n'est guère possible d'en douter, lorsqu'on lit dans le Ménologe même la légende qui accompagne le Propre de l'Assomption et qui rappelle, trait pour trait, tantôt Méliton, tantôt Euthymius, tantôt Denys l'Aréopagite, peut-être d'autres encore que nous connaissons moins.

Voici du reste, mais un peu abrégée, cette légende, pour l'édification du lecteur :

« Trois jours avant sa mort, Marie est avertie par un ange qui l'exhorte à ne point se troubler, mais plutôt à se réjouir de ce qu'elle va bientôt passer à une vie immortelle. Heureuse à l'idée de revoir son Fils, Marie se rend à la montagne des Oliviers pour y prier, selon son habitude. A son passage, les arbres s'inclinent devant elle, comme des serviteurs animés, pour rendre hommage à leur Souveraine. De retour à sa maison, qui tremble tout entière, elle allume de nombreux flambeaux, remercie Dieu, puis appelle ses parentes et ses voisins. Alors elle balaie sa maison, prépare son lit et tout ce qu'il faut pour sa sépulture. Cela fait, elle annonce la nouvelle qu'elle a reçue de l'ange et montre le gage qui lui en a été donné : une branche de palmier... On se lamente ; on prie Marie de ne point laisser orphelins ceux qui lui sont si chers. Marie promet de les protéger du ciel, et avec eux le monde entier. Ensuite elle fait donner ses deux robes à deux pauvres veuves qu'elle entretenait.

« A ce moment, le bruit soudain d'un fort tonnerre

se fait entendre ; et un amas de nuages transporte des extrémités de la terre à la maison de la Vierge les disciples du Christ. Parmi eux étaient aussi les saints Hiérarques : Denys l'Aréopagite, Hiérothée et Timothée. Apprenant la cause de leur réunion, ils s'adressent à Marie : « O notre Souveraine, lui disent-ils, tant que vous étiez parmi nous, nous voyions en vous Notre-Seigneur et notre Maître ; c'était pour nous une douce consolation. Comment allons-nous supporter cette épreuve ? Mais, puisque tels sont les desseins de votre Fils, nous nous réjouissons de vous voir monter aux cieux ». — Marie de les consoler, et de leur recommander d'enterrer son corps comme elle l'aura elle-même disposé sur son lit.

« Après cela arrive Paul, le divin, le vase d'Élection. Il tombe aux pieds de la Vierge : « Salut, dit-il, Mère de la vie, *sujet de mes prédications* ! Bien que je n'aie point vu le Christ, en vous contemplant, il me semblait le voir lui-même ».

« La Vierge se met alors sur son lit... elle dispose son corps très pur... fait ses dernières recommandations, donne sa bénédiction, et remet son âme entre les mains de son Fils et de son Dieu.

« Pierre commence les chants funèbres... Les autres apôtres portent le lit ; et le corps qui a reçu Dieu est transporté au sépulcre au milieu des flambeaux et des hymnes. On entend les anges qui chantent ; les voix des milices célestes remplissent l'air. Les chefs des Juifs veulent renverser la couche funèbre et jeter à terre le corps. Ils sont frappés de cécité. L'un d'eux qui, plus emporté que les autres, avait osé saisir le lit sacré, perdit ses deux mains, lesquelles, spectacle digne de compassion, restèrent suspendues à la couche.

« Il crut alors de toute son âme et fut guéri. Les

11 quand St Paul a été guéri par la Vierge...
(1) au lieu d'être suspendus à la couche...

autres aussi crurent... On mit sur leurs yeux une partie de la couverture du lit et ils recouvrèrent la vue.

« Arrivés à Gethsémani, les apôtres déposent dans le tombeau le corps principe de vie; et pendant trois jours ils assistent aux concerts angéliques qui s'y font entendre sans interruption.

« Un des apôtres était absent... il arrive le troisième jour, exprime son regret de n'avoir pas assisté aux funérailles... Les Apôtres alors d'un commun accord ouvrent le tombeau pour permettre à leur collègue de vénérer encore une fois le corps sans tache... Quel n'est pas leur étonnement de trouver le tombeau vide! il n'y avait plus que le linceul, consolation pour les affligés, et pour tous les fidèles preuve indiscutable de la translation (μεταθέσεως) de Marie ».

1) Nous avons tenu à donner presque *in extenso* cette légende du Ménologe. Rien n'y manque de ce que l'on trouve dans les principaux apocryphes : l'ange qui avertit Marie de sa mort, trois jours d'avance — la palme — le tonnerre — les apôtres qui arrivent sur les nuages — le convoi aux flambeaux — les Juifs qui attaquent le cercueil, qui sont frappés de Dieu, qui croient et qui retrouvent la santé ou la vue — l'enterrement à Gethsémani — et enfin les anges qui escortent le corps en chantant, puis restent pendant trois jours près du tombeau, ne cessant de faire entendre leurs célestes concerts, etc.

Etant donnée la source où a puisé le Ménologe, que reste-t-il à penser de la valeur historique de ses renseignements?

Faut-il ajouter que le Ménologe grec fait mémoire « de certains saints », dont le nom serait cherché en vain dans tous nos Martyrologes? Par exemple, au 6 février : « Mémoire, parmi les saints, de notre Père Photius, archevêque de Constanti-

nople, dont l'office se célèbre dans l'église du vénérable Précurseur et Baptiste Jean ».

Il s'agit de Photius l'hérésiarque, fauteur et consommateur du schisme!

A ceux qui continueraient quand même d'attacher au Ménologe grec une importance particulière dans la question qui nous occupe, nous ferons observer qu'au Ménologe grec, on peut opposer les Pères grecs, et même la Liturgie grecque.

Pas un Père grec, nous l'avons dit déjà, nous le verrons bientôt mieux encore, pas un Père grec, pendant 600 ans, qui parle de l'assomption de Marie! et si l'un d'eux, un seul, saint Epiphane (310-403), touche un mot simplement de *sa mort*, c'est pour dire qu'il ne sait pas, et qu'on ne sait pas si Marie est morte. Comment le Ménologe, venu bien plus tard, saurait-il mieux les choses que saint Epiphane, que tous ces Pères, qui ont vécu des 2, des 3, des 4, des 5 siècles plus tôt?

Et puis de quels mots la Liturgie grecque se sert-elle pour désigner la Translation de Marie au ciel? Nous disons, nous : *Assomption*; ce qui exprime bien la chose. L'Eglise grecque n'a que les deux expressions : κοιμησις et μετάστασις, qu'elle emploie indifféremment : κοιμησις, dormition, sommeil, d'où vient notre mot cimetière; et μετάστασις, transitus, passage, trépas. Ce sont des mots de mort plutôt que de résurrection.

Ses symboles sont en rapport avec son langage et avec ses idées. Savez-vous, nous disait récemment le savant et distingué chapelain de Saint-Louis des Français à Moscou, M. l'abbé Vivien, savez-vous comment, en Russie, on représente l'Assomption? Marie est étendue sur un lit, morte ou mourante. Les apôtres l'entourent, et Notre-Sei-

1) Saint Epiphane de la fin au tombeau vide
 Saint la fin sur le tombeau vide, que?
 l'ange... une...
 le corps...
 nous...

gneur apparaît, ayant entre ses bras un beau petit enfant. C'est l'âme de sa sainte Mère qu'il reçoit et qu'il emporte au ciel.

Qu'il y a loin de ce tableau à notre toute glorieuse Assomption, où l'on voit Marie, ressuscitée, vivante, s'élever au ciel, sur un nuage, entourée d'une troupe d'anges qui chantent ses louanges et lui font un cortège triomphal !

Ce qui domine dans l'idée russe et dans le symbole russe, c'est la mort. D'où les Russes ont-ils reçu ces idées et ces symboles ? Des Grecs, leurs maîtres dans la foi, au ix^e siècle. Sans doute, ils croient aujourd'hui fermement à l'Assomption telle que nous la concevons nous-mêmes. Mais, comme les Grecs, ils ont retenu l'idée primitive et le symbole primitif. Ce qui semble bien prouver, à l'encontre du Ménologe, que pendant longtemps Grecs et Russes, au moins les Grecs, n'eurent pas des idées bien claires sur l'Assomption de Marie.

13^o Tradition de Jérusalem.

Certes, nous sommes loin de contester l'existence d'une tradition favorable à Jérusalem. Nous reconnaitrions même très volontiers que la tradition de Jérusalem est aujourd'hui plus répandue, plus connue que celle d'Éphèse. Mais on nous accordera que cela ne suffit point pour qu'une tradition fasse loi.

Pour qu'une tradition fasse loi, il faut qu'elle réunisse au moins les deux conditions suivantes : 1^o qu'elle remonte aux origines ; — 2^o qu'elle repose sur des bases solides et incontestables. Sans la première condition, ce n'est pas une tradition, mais une invention. Sans la seconde condition, c'est moins une tradition qu'un vain bruit, auquel on ne doit aucune créance raisonnable.

Or la tradition de Jérusalem est dépourvue de ces deux conditions à la fois : 1^o elle ne remonte pas aux origines ; — 2^o elle ne s'appuie sur aucune base solide et incontestée.

Première assertion. — Elle ne remonte pas aux origines.

De 310 à 403, nous en avons une preuve incontestable dans le témoignage aussi clair, aussi explicite que possible, d'un homme qui a science, autorité, et qui est du pays : saint Epiphane. Que dit le saint docteur ? Dans un écrit doctrinal et destiné à la publicité, nous le répétons, il déclare hautement et en quelque sorte officiellement « *qu'il ne sait si la sainte Vierge est morte ; qu'il ne sait si elle a été ensevelie ; qu'il ne sait si elle n'a pas terminé ses jours par le martyre ou si elle n'a pas été enlevée vivante au désert, comme la femme de l'Apocalypse* ».

Ce n'est pas tout. Le saint docteur prétend que personne n'en sait plus que lui ; et il va jusqu'à se demander s'il est possible de trouver des traces, même obscures, fournissant un renseignement quelconque, fût-ce incertain, sur la mort de la sainte Vierge. — *Quippè haud scio an de SS^a illà ac BB^a Virgine obscura quædam inveniri vestigia possint, quæ incertam nobis illius mortis fidem faciant.*

Et aucun des contemporains ne proteste ; aucun ne relève de si fortes, de si étranges assertions. Les adversaires ne réclament point. — Les amis n'avertissent point non plus Epiphane qu'il se trompe, ou simplement qu'il s'avance beaucoup en parlant ainsi.

Il est donc clair qu'au temps de saint Epiphane (310-403), aucune tradition certaine n'existait à Jérusalem même, en faveur du tombeau de Gethsémani.

Les partisans de Jérusalem sentent la force de ces déclarations de saint Epiphane, et ils font tout

ce qu'ils peuvent pour en atténuer l'effet. C'est par modestie, dit l'un, qu'il parle ainsi. — Il exagère, dit un autre, et force l'expression de sa pensée.

Modestie ? Ou saint Epiphane sait, ou il ne sait pas. Si, sachant, il dit qu'il ne sait pas, ce n'est pas de la modestie, c'est du mensonge.

Exagération ? S'il n'y avait qu'un mot en passant, on pourrait accepter peut-être cette explication ; mais saint Epiphane revient plusieurs fois sur la même pensée, et chaque fois il affirme très nettement « son ignorance » ; il doute même qu'il soit possible de savoir la moindre chose sur ce sujet. On n'exagère pas à ce point.

Un auteur grave fait dire à saint Epiphane que la sainte Ecriture s'est tue sur la mort de Marie « à cause du miracle prodigieux dont cette mort fut l'objet ». (Hergenrœther, Notes, I vol., p. 231.)

Saint Epiphane ne dit point cela. Il y a dans le texte : « διὰ τοῦ ὑπερβάλλον τοῦ θαύματος — propter supereminentiam prodigii, ou plutôt, admirationis ». Saint Epiphane, dans le passage visé, fait une simple supposition. Peut-être, dit-il, est-ce à cause de ce qu'il a dû y avoir de merveilleux dans cette mort, pour que les hommes ne fussent pas trop surpris... « de eâ re penitens scriptura conticescit, id quod propter admirationis vehementiam factum arbitrator, ne hominum animos majorem quemdam in stuporem conjiceret ».

Comment saint Epiphane pourrait-il parler « de miracle prodigieux » effectivement arrivé à la mort de Marie, lui qui ne sait pas même si cette mort a eu lieu ?

Il reste donc établi que de 310 à 403 il n'existait aucune tradition certaine à Jérusalem, fixant la mort et le tombeau de Marie en cette ville.

De 632 à 634, saint Modeste, patriarche de Jérusalem, exprime son étonnement de ce qu'avant lui « personne n'a parlé du trépas de la sainte Vierge » ; et « c'est pour cela, continue-t-il, qu'il y en a tant qui écoutent, bouche béante, tout ce qui regarde le jour de cette mort, pour découvrir au moins quelque chose du secret qui la couvre. » Lequien et Le Hir constatent cette surprise de saint Modeste et relèvent sa remarque.

De 686 à 720, saint André est évêque de Crète. Il a visité Jérusalem ; il a interrogé et entendu les traditions ; il a lu tous les écrits des anciens, et que déclare-t-il à son tour, d'après Tillemont ? « qu'il n'a pu rien trouver, si ce n'est le pseudo-Denys l'Aréopagite ».

Nous voici en 720 ; et rien encore à cette date, ou presque rien, en faveur de Jérusalem ! témoin saint Epiphane, qui ne sait même pas si la sainte Vierge est morte ! témoin saint Modeste qui s'étonne que personne avant lui n'ait parlé « de son bienheureux trépas » ; témoin saint André de Crète qui a tout lu, et qui n'a trouvé que des apocryphes. Que veut-on de plus concluant ?

Mais quel est donc le premier qui parle clairement de Jérusalem ? Vers 600, 622, 690, on commence à trouver des allusions, des on-dit... dicitur. De 700 à 720, André de Crète précise davantage et devient plus affirmatif ; mais il faut attendre quelques années encore pour trouver « la première mention historique »... On la trouve enfin « dans saint Jean Damascène » mort à l'âge de 84 ans, vers 760 ou 780. (Darras — Vogüé.) ^{1) Dans le texte interpolé d'après 1000}

C'est lui qui le premier, sur la foi d'un inconnu, (1) nous rapporte le prétendu entretien de Marcien et de Juvénal. Donc, historiquement parlant, la tradition de Jérusalem ne remonte pas au delà du VIII^e siècle.

(1) et par le fait d'une interpolation du IX^e siècle

Nous donnons des noms précis, des dates précises. Si nous nous trompons, qu'on veuille bien nous rectifier, en nous donnant des renseignements contraires aussi précis que les nôtres.

Ceux qui voudraient encore plus de preuves à l'appui de notre première assertion, les trouveront abondantes au paragraphe : *Silence de Jérusalem*, article *Ephèse*.

Deuxième assertion. — La tradition de Jérusalem ne remonte pas aux origines. Elle ne s'appuie non plus sur aucune base solide et incontestée. Il suffit de reprendre ce que nous disions tout à l'heure. Qui le premier fait « *mention historique* » de la tradition de Jérusalem ? Saint Jean Damascène ! Sur quelles autorités s'appuie saint Jean Damascène ? Sur Denys l'Aréopagite, et surtout sur Euthymius. — Qui cite-t-il comme témoin et garant de la *tradition de Jérusalem* ? Juvénal !!!

Saint Jean Damascène, un historien qui n'a point vu les choses et qui les rapporte 700 ans après coup ! Des autorités apocryphes : le faux Denys Aréopagite et Euthymius !! Un garant convaincu d'ambition dangereuse par saint Cyrille d'Alexandrie, convaincu de faux par saint Léon le Grand !!! Voilà vraiment de belles et sûres autorités en faveur de Jérusalem.

Et cependant c'est sur ces autorités que tout repose. Lisez partisans et adversaires, vous ne sortez guère de là : saint Jean Damascène, Euthymius, Denys l'Aréopagite, Juvénal ; auxquels on ajoute saint André de Crète qui a tout lu sans pouvoir rien trouver, et Nicéphore Callixte qui met de côté tous les historiens anciens, pour s'appuyer sur des auteurs apocryphes comme le faux Denys, ou trois fois suspects comme Juvénal.

Cette argumentation, qui n'est pas la nôtre seule-

ment, gêne étrangement les partisans de Jérusalem.

Pour y échapper, ils veulent bien reconnaître avec Hergenrœther (I vol. Notes, p. 231) que « *c'est ordinairement sur les Ecritures apocryphes de l'apôtre saint Jean et de Méliton que l'on fonde la tradition de l'enlèvement du corps de Marie au ciel* » ; mais ils s'efforcent de faire entendre que l'Eglise de Jérusalem avait, en dehors de ces apocryphes, « *une tradition antérieure*, n'ayant, avec eux, rien de commun ».

C'est ce qu'il faudrait prouver. Or on voit bien qu'ils affirment, mais on ne voit pas qu'ils arrivent à prouver.

Les uns rappellent que Juvénal, s'adressant à l'empereur Marcien, lui parle *d'une antique et très véridique tradition*. Mais, encore une fois, qui est garant de cette antique et très véridique tradition ? Juvénal ! — Qui raconte cela de Juvénal ? Euthymius ! Euthymius l'inconnu et l'apocryphe ! Juvénal l'ambitieux et le faussaire ! c'est peu en vérité, c'est trop peu pour donner crédit à une opinion aussi grave. Du reste, nous avons déjà dit ailleurs ce que nous pensions de cet entretien de Juvénal et de l'empereur ; nous avons relevé l'anachronisme d'Euthymius mettant dans la bouche de Juvénal en 451 les paroles d'un auteur cité pour la première fois en 532. Et nous avons conclu avec Serry, Baillet, Tillemont, Le Camus, d'autres encore, qu'il n'y avait rien d'impossible à ce que tout ce récit ne fût qu'une invention de Juvénal.

D'autres recourent à un moyen plus savant et plus sérieux.

Darras, s'appuyant sur M^{sr} Mislin et les Bollandistes, rapporte (tome VI, p. 31) que saint Cyrille moine mentionne, dès 420, dans la Vie du B. Euthymius, l'existence d'un *temple vénérable, situé à*

l'orient de Jérusalem et dédié sous le vocable de l'Assomption. Il s'autorise ensuite de l'archéologie moderne pour prétendre que ce temple a été bâti par sainte Hélène ou par Constantin. Puis il conclut triomphalement : « nous remontons ainsi... jusqu'à l'an 310 de notre ère ».

Nous demandons au vénérable historien la permission de lui faire remarquer qu'il commet ici trois erreurs à la fois.

1° Il confond l'église de l'Ascension avec l'église de Sainte-Marie à Gethsémani. Nous sommes en pays de langue grecque ; il importe de ne pas l'oublier. Or jamais les Grecs, nous l'avons dit déjà, ne se servent du mot Assomption pour désigner l'enlèvement de Marie au ciel ; toujours ils disent Dormition ou Passage, κοίμησις ou μετάστασις. Le mot Assomption, Ἀνάληψις, est réservé à Notre-Seigneur. Là où nous disons Ascension, les Grecs disent Assomption. Lecanu (p. 213) en fait la remarque. Or il en était ainsi dès le iv^e et dès le v^e siècle : témoin Pallade, qui, dans son *Histoire Lausique*, écrite vers 420, parle au chap. 104 : « d'oratoires au mont des Oliviers, sur la colline de l'Assomption, d'où Jésus monta au ciel... Oratoriorum in Oliveto, in colle Assumptionis, undè ascendit Jesus ». — Et S. Luc : *Assumptus est Jesus*...

Quand donc Cyrille nous parle de temple vénérable de l'Assomption, il faut l'entendre, dans notre langue, de l'église de l'Ascension dédiée à Notre-Seigneur, et non pas de l'église de l'Assomption dédiée à la sainte Vierge. L'épithète de Vénérable lui convient sous tous rapports, et le nom seul d'Assomption la désigne clairement.

2° Pour l'église même de Sainte-Marie à Gethsémani, elle n'est pas de sainte Hélène ; et elle ne remonte pas à Constantin.

« On a, dit M^{sr} Mislin, attribué cette église à sainte

Hélène ou du moins à Constantin. Ce n'est pas admissible ! » Et il a raison contre Darras et son archéologie moderne. Nous possédons les lettres de Constantin ; nous avons de plus les rapports d'Eusèbe, témoin oculaire. Or ni Constantin ni Eusèbe ne parlent de Gethsémani. Chaque fois qu'ils mentionnent les églises bâties par sainte Hélène soit à Jérusalem, soit dans les environs immédiats, ils sont invariables et pour le nombre et pour le lieu : toujours trois églises, pas plus ; et toujours aux mêmes endroits : la première sur le saint Sépulcre, la deuxième sur la crèche à Bethléem, la troisième sur le sommet du mont des Oliviers, d'où le Seigneur s'éleva au ciel, le jour de son Ascension glorieuse. (Eusèbe, l. III, ch. xli-xliii.) *Vie de Constantin*

3° La date de 420 donnée par Darras est une date en l'air. A plus forte raison celle de 310, puisque, en toute hypothèse, sainte Hélène n'est venue qu'en 326 à Jérusalem.

Darras a mal compris le texte de Cyrille. Voici ce texte en entier (*Vie de saint Euthymius*, ch. xvii) : « Le frère Gabriel ayant été 24 ans prêtre et préfet... se bâtit un petit monastère dans la vallée du Temple Vénérable, situé vers l'orient et appelé de la Sainte-Assomption. » P. Lagrange traduit : *Ascension S. Spiritus*

Lorsqu'on va aux sources, on trouve ceci : l'im-pératrice Eudoxie, ayant appris de saint Euthymius qu'elle mourrait bientôt, se hâta de faire la dédicace de l'église Saint-Etienne qu'elle venait de bâtir ; après quoi, elle dota cette église de riches revenus, et elle en donna le soin à Gabriel. C'est le 15 janvier 460 qu'eut lieu cette dédicace, après laquelle Gabriel fut établi prêtre et préfet de l'église Saint-Etienne. Vingt-quatre ans après, Gabriel construisit son petit monastère, et c'est alors que Cyrille parle occasionnellement du Temple Vénérable... Mais

nous sommes alors en 484, bien loin de la date 310 avancée par Darras.

Ce n'est pas tout. Cyrille, qui écrit, n'avait que 16 ans en 542; il n'a certainement pas écrit avant 550. On voit où cela nous reporte; car il suffirait que l'église, quelle qu'elle fût, existât à cette date, pour que Cyrille pût désigner par son nom l'endroit où Gabriel bâtit son monastère, 60 ou 70 ans auparavant. Notre deuxième assertion nous paraît suffisamment démontrée, et nous pouvons clore ici cette discussion.

Maintenant résumons.

Pour résumer tout ce qui regarde Jérusalem et sa tradition, qu'avons-nous vu? Douze et même treize autorités sont citées en faveur de Jérusalem; nous n'en connaissons point d'autres qui méritent l'attention.

Sur ces douze autorités, trois sont apocryphes et ne peuvent faire loi dans un débat historique: Denys l'Aréopagite, le faux Méliton, l'inconnu Euthymius. *Une copie interpolée. S. J. Dav.*

Trois autres sont en soi authentiques; mais on abuse de ces trois autorités. On tire du silence de Polycrate ce qui n'y est pas. On fait dire à saint Epiphane ce qu'il ne dit pas; et on le pose en adversaire d'Ephèse, alors que, de fait, sa parole est plutôt contre Jérusalem. Enfin on détourne le sens du tombeau de Gethsémani, et on cherche à faire croire qu'il a servi à Marie, lorsqu'il n'a été tout au plus que préparé pour elle.

Alors paraît Juvénal, l'ambitieux, l'intrigant, le hardi, le peu scrupuleux Juvénal, qui n'a pas craint de falsifier des pièces officielles en plein Concile d'Ephèse, et qui n'est pas homme à craindre d'exploiter à son profit *apocryphes et tombeaux*.

Après Juvénal, trois siècles, quatre siècles, huit

siècles, neuf siècles après lui, viennent les dernières autorités. C'est André de Crète, c'est le Damascène, c'est Nicéphore Callixte, c'est enfin le peuple ou l'opinion publique, qui, trompés tous par Juvénal, trompés par ses apocryphes, trompés par le tombeau et l'église qu'on leur montre en disant que c'est de la Vierge, accueillent la fausse tradition, lui prêtent l'appui de leur nom et de leur parole, la propagent, et en font avec le temps ce qu'on appelle aujourd'hui la *grande tradition de Jérusalem!*

Nous ne sommes pas les seuls à penser ainsi. Le R. Père Simon Zopfl, prieur aujourd'hui des Carmes de Wirebourg, a passé huit ans au mont Carmel, fouillant la bibliothèque du couvent, scrutant les vieux papiers et étudiant de toutes ses forces la question Ephèse-Jérusalem. Il raconte que la fin de toutes ses recherches a été la conviction que la tradition de Jérusalem ne repose que sur des apocryphes et qu'elle a Juvénal pour auteur.

Veut-on nous permettre, en terminant cet article, de tracer à grands traits ce que nous avons de sérieuses raisons de croire la *très vraie histoire* de la tradition de Jérusalem?

Vers 429, Juvénal monte sur le siège de Jérusalem, plein d'ambitieux désirs, et prêt à se servir de tout pour relever son siège et grandir son Eglise.

En 415, quelque dix ans avant lui, une vision avait révélé à l'un de ses prédécesseurs le tombeau de saint Etienne, premier martyr, dont le corps, au moment de la persécution, avait été secrètement enlevé par Gamaliel et enseveli dans son propre sépulcre. Cette découverte avait été l'occasion d'une grande fête; de plus, un certain éclat en avait rejailli sur l'Eglise de Jérusalem.

Qui sait si ce ne fut pas la découverte de ce

tombeau de saint Etienne qui inspira à Juvénal une idée géniale?

Il y avait là, dans Gethsémani, un tombeau vieux de quatre siècles et plus. On disait bien que ce tombeau, préparé jadis pour la Mère de Dieu, ne lui avait jamais servi. Mais, après quatre siècles, était-ce bien sûr que ce tombeau n'avait pas réellement servi? Qui disait cela? une simple tradition populaire, peut-être encore assez vague.

Il n'en fallait pas tant pour décider Juvénal à tirer profit du tombeau et de l'heureuse demi-obscurité qui l'entourait. Serry l'accuse rondement de l'avoir fait. Tillemont, Lequien et d'autres inclinent dans le même sens. Benoît XIV ne répugne point à cette pensée. Un auteur plus récent, le Père Remi Bruselli, Mineur Observantin et partisan de Jérusalem, constate, de son côté, qu'à partir de Juvénal, la tradition « va grandissant comme une plante, etc. » (Florence, 1863)... On ne pouvait dire en meilleurs termes qu'il n'y avait rien avant Juvénal, et que c'est à lui que la tradition commença.

Une chose certaine, c'est qu'à dater de là, on voit les apocryphes pousser comme champignons en pleine forêt : le faux Méliton, le faux Denys, le faux Euthymius, les fausses lettres de saint Timothée et quantité d'autres du même genre.

Qui avait intérêt à publier ces faussetés? Juvénal. Qui les a inspirées, sinon écrites? Il y a grande apparence que c'est lui encore, au moins pour Méliton; peut-être aussi pour Euthymius; et, pour le reste, des gens du même esprit et du même parti.

Ainsi pensent Tillemont, Serry, Lequien, etc.

Vers le même temps, aux environs de 450, a dû être bâtie l'église de Gethsémani, pour donner corps à la nouvelle doctrine.

Et cependant, malgré le mouvement que dut se

donner Juvénal et le bruit qu'il dut faire autour de son tombeau; malgré les apocryphes qui pullulent et qui finiront peu à peu par s'emparer de l'opinion; malgré cette église bâtie sur le prétendu tombeau, et que l'on montre aux pèlerins, il faudra plus de 200 ans avant que la croyance au tombeau de Gethsémani prenne racine dans l'esprit des peuples et arrive à être opinion publique.

Il est possible de suivre pas à pas le progrès de cette tradition de Jérusalem. On la voit naître; on la voit grandir; on la voit enfin entrer de plain-pied dans l'histoire.

En 420 et 430 il n'y a rien.

En 460, Virgilius, dans son *Itinéraire*, ne parle encore que de l'église Sainte-Marie. « Ibi est ecclesia Sanctæ Mariæ Matris Dei »; aucune allusion au tombeau.

En 540 selon les uns, vers 600 selon d'autres, le moine Antonin de Plaisance visite Jérusalem... Déjà il est plus explicite. Il mentionne dans la vallée de Josaphat : « la maison de sainte Marie, d'où l'on dit qu'elle fut enlevée au ciel... domus sanctæ Mariæ de quâ eam dicunt ad cælos sublatam fuisse ».

Une variante porte : « in quâ sepulcrum monstratur de quo eam dicunt, etc. ».

En 690, Arculfe fait à son tour le pèlerinage de Terre Sainte. Il parle, lui aussi, du tombeau; mais, comme Antonin, il y met encore une certaine réserve : « in quo sancta Maria aliquandiù pausasse dicitur », où, dit-on, Marie reposa quelque temps... dicunt... dicitur... on dit... dit-on...

On voit la tradition qui entre peu à peu dans les esprits; et cela se comprend, avec cette église bâtie sur le prétendu tombeau de la sainte Vierge, que les pèlerins visitent; avec ces apocryphes surtout circulant de tous côtés et répandant leurs idées. La

secret impénétrable qui entoure les derniers moments de la sainte Vierge, il prononce cette parole : « c'est peut-être à cause de ce qu'il a dû y avoir de tout merveilleux dans cette mort, pour ne pas jeter les hommes dans un étonnement extrême ».

C'est une raison. Mais peut-être y en a-t-il une autre meilleure encore. Dieu fait mourir Moïse loin du peuple, à l'écart, sur une montagne, et il cache son tombeau, afin que ce tombeau ne devienne pas pour les Juifs, si portés à l'idolâtrie, une occasion de scandale et de chute.

Quand on se reporte aux premiers temps du christianisme, et que l'on songe à ce vieil esprit païen, qui avait pénétré peuples et individus, pour ainsi dire, jusqu'à la moelle des os, on sent ce qu'il fallait de tact et de prudence aux apôtres pour éloigner de toute pratique idolâtrique les disciples sortis de la gentilité. N'y aurait-il pas eu un véritable danger pour ces nouveaux convertis à offrir trop tôt la Vierge Immaculée, la Mère de Dieu, à leur culte et à leur amour ? Combien auraient été tentés d'en faire une Diane quelconque ou une Cybèle mère de Jupiter ! Saint Epiphane nous rapporte que, même de son temps, des Scythes et des Arabes en étaient venus à adorer Marie comme une véritable divinité.

Le Père Lana, ancien consulteur des rites, estime que c'est là le vrai motif du silence gardé par les apôtres, et il appelle ce silence : *secret de discipline*.

Il fallait cacher Marie au moins dans ces commencements du christianisme.

Ceci posé, nous nous demandons s'il était possible de trouver, pour cacher Marie, un lieu plus impropre que Jérusalem ?... Jérusalem où Marie était connue et vénérée de tous les fidèles ! Jérusalem où affluaient constamment, de toutes les parties du monde, les nouveaux disciples de l'Évangile, avides tous de con-

templer les traits divins de la Mère du Sauveur ! Jérusalem où la Vierge se trouvait exposée à la vue de tous, amis et ennemis !

Comment surtout cacher sa mort ? comment cacher son tombeau, à Jérusalem, après les solennelles funérailles que nous racontent les apocryphes, ces miracles éclatants, cette foule de quinze mille personnes, ces chants divins, ce cortège extraordinaire, ces chœurs d'anges qui pendant trois jours et trois nuits ne cessent un seul instant de se faire entendre !

Ah ! combien le récit de Catherine Emmerich est préférable à celui des apocryphes de Jérusalem !

D'après elle, Marie ne meurt point à Jérusalem, mais à Ephèse ; pas même à Ephèse ! c'est sur une montagne, loin de la ville et de tout bruit. Sa mort est des plus saintes, mais sans cet accompagnement de mille choses merveilleuses et invraisemblables, dont les apocryphes chargent tous leur récit. Les apôtres et quelques fidèles du voisinage assistent seuls aux funérailles. Le corps de Marie est déposé dans une grotte. Il est presque nuit quand les apôtres ferment le sépulcre.

A ces premiers détails, Catherine Emmerich en ajoute d'autres qui étonnent : Après avoir fermé le tombeau, les apôtres creusèrent un fossé devant l'étroite entrée de la grotte, plantèrent devant une haie composée de divers arbustes, et firent passer au pied de cette haie un petit cours d'eau voisin ; de sorte, dit-elle, qu'il était impossible d'apercevoir l'entrée. Que de fois nous avons lu ce passage sans y rien comprendre !

Pourquoi ce fossé ? cette haie ? ce cours d'eau qu'on détourne ? pourquoi toutes ces précautions ? La voyante dit bien quelque part que Dieu a voulu envelopper d'une certaine obscurité les faits si importants de la mort, de la sépulture, de l'assomption de Marie, pour empêcher l'esprit païen, alors tout-

puissant, de faire invasion dans le christianisme ; mais nous ne saisissons pas la portée de la réflexion. Aujourd'hui tout s'explique : il fallait cacher Marie, au moins pour un temps, afin d'empêcher l'esprit païen, si puissant à cette époque, de faire de Marie une divinité.

Mais qu'il en soit ce qu'on voudra du récit de Catherine Emmerich ; laissons là ce qu'elle raconte, pour ne considérer que la chose en elle-même.

On avouera que, pour garder simplement le silence gardé par les apôtres eux-mêmes, aucun lieu ne pouvait être plus mal choisi que Jérusalem ; et que rien non plus ne pouvait être plus mal imaginé que ces funérailles éclatantes que nous rapportent les apocryphes.

Comme tout va mieux à Ephèse !

Cette mort, merveilleuse en elle-même, mais sans éclat au dehors, sur une montagne retirée, loin de toute multitude ; ces funérailles vers le soir, presque de nuit, en présence des seuls apôtres et d'une petite troupe de pieux fidèles ; cette tombe qui, aussitôt fermée, est cachée aux regards indiscrets !... comme tout cela est d'accord, non seulement avec le silence que l'on veut garder alors, mais aussi avec l'obscurité qui continuera à planer sur le tombeau de Marie dans les siècles suivants et jusqu'à nos jours !

La conclusion s'impose : Marie n'a pas pu, Marie n'a pas dû mourir à Jérusalem. Donc elle est morte à Ephèse.

2° Le silence de Jérusalem.

Cette loi du silence, dont nous avons parlé dans l'article précédent, n'était évidemment que pour un temps ; elle devait cesser avec les circonstances qui la rendaient nécessaire. Dès le II^e siècle, l'esprit

chrétien s'étant affermi dans les âmes, elle n'avait plus déjà la même raison d'être ; encore moins l'avait-elle au III^e siècle, au IV^e siècle, quand la conversion de Constantin eut assuré le triomphe public du christianisme sur le paganisme.

Les faits confirment cette manière de voir. Saint Irénée, au II^e siècle, parle de la sainte Vierge. Saint Cyrille de Jérusalem fait de même et très librement dans ses catéchèses. Saint Epiphane enfin (310-403) va jusqu'à soulever la question de sa mort et de sa sépulture.

Nous sommes donc en droit de conclure que, si la loi du secret existait pour la sainte Vierge au I^{er} siècle, elle n'existait plus déjà au II^e siècle, moins encore au III^e et au IV^e.

Or n'est-ce pas un fait digne de remarque, et absolument incompréhensible, que Jérusalem continue, jusqu'au milieu du V^e siècle, c'est-à-dire jusqu'à 451, si ce n'est davantage, à garder le silence le plus profond, le plus absolu, sur le tombeau de Marie qu'elle croit posséder ?

Et ce ne sont pas seulement les apôtres qui se taisent, ni les disciples immédiats des apôtres ; ce sont les Pères des quatre premiers siècles, tous ! et avec eux les historiens, les écrivains, les voyageurs, les monuments, la tradition elle-même. Pendant 450 ans et plus, pas un mot de qui que ce soit, ni sur la mort, ni sur le tombeau de la sainte Vierge à Jérusalem ; et cependant les écrits et les récits, pendant cette période, abondent sur Jérusalem. Les pèlerins les plus illustres s'y donnent rendez-vous ; des foules y accourent de toute la terre ; les plumes les plus autorisées écrivent son histoire. Ne donnons que les noms les plus connus.

En 211, saint Alexandre, disciple de Clément d'Alexandrie, vient à Jérusalem, où le vieux Narcisse,

alors évêque de la ville sainte, le prend pour coadjuteur. Ce fut un prélat des plus éclairés et des plus attentifs à recueillir les traditions de son Eglise. Son premier soin à Jérusalem fut de former une belle bibliothèque ecclésiastique, que l'on peut considérer à bon droit comme la première bibliothèque chrétienne. Il gouverna pendant 39 ans l'Eglise de Jérusalem. Pas un mot de lui sur le tombeau, pas un mot de lui sur la mort de la sainte Vierge à Jérusalem!

Origène, de son ordination à sa mort (230-254), fut presque toujours en Palestine, ordinairement à Césarée, mais souvent aussi à Jérusalem. Il a écrit beaucoup; il a parlé beaucoup. Pas un mot de lui ni sur le tombeau, ni sur la mort de la sainte Vierge à Jérusalem.

Vers 313, Eusèbe de Césarée, le plus diligent, le plus sûr et le plus ancien de nos historiens ecclésiastiques, compose sa Chronique. Vers 325, même avant, il écrit son Histoire, s'appuyant sur ceux qui l'ont précédé. Il est allé à Jérusalem; il a interrogé les lieux, les monuments, les souvenirs; il a puisé à pleines mains dans la bibliothèque de saint Alexandre... *immensam materiam*, nous apprend-il lui-même. Il parle du saint Sépulcre, du Calvaire, de Bethléem, du mont des Oliviers, de la grotte où Jésus enseigna la prière à ses apôtres. Pas un mot ni du tombeau, ni de la mort de la sainte Vierge à Jérusalem.

Après Eusèbe, Socrate, Sozomène, Théodoret nous parlent des Lieux Saints trouvés au temps de l'empereur Constantin, ainsi que des monuments les plus remarquables existant alors dans la ville sainte. Ils n'eussent pas manqué de nous parler du tombeau de Marie, si ce tombeau eût existé, eux qui ont relaté minutieusement des choses beaucoup moins importantes. Or pas un des trois ne dit un seul mot ni du

tombeau ni de la mort de la sainte Vierge à Jérusalem.

En 326-328, sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, va à Jérusalem, avec mission spéciale de rechercher et de relever les Lieux Saints. Elle bâtit une église au Calvaire et sur le tombeau de Notre-Seigneur; elle bâtit une église sur la crèche à Bethléem; elle bâtit une église sur le sommet des Oliviers, d'où Notre-Seigneur est monté au ciel. D'elle pas un mot, ni sur le tombeau, ni sur la mort de la sainte Vierge à Jérusalem.

En 333, le Pèlerin de Bordeaux visite longuement Jérusalem, et il cite, nom par nom, tous les pieux endroits qu'il a vus: mont des Oliviers, vallée de Josaphat, tombeau des prophètes Isaïe et Ezéchias, etc., etc., etc.; il parle de tout cela. Pas un mot de lui ni sur le tombeau, ni sur la mort de la sainte Vierge à Jérusalem.

En 345, saint Cyrille, né en la ville sainte, prêtre, puis évêque de Jérusalem, adresse à son peuple 28 catéchèses ou instructions, dans lesquelles il résume tout l'enseignement catholique. A plusieurs reprises il y parle de Marie, de sa maternité divine, etc. Pas un mot, ni du tombeau, ni de la mort de la sainte Vierge à Jérusalem.

Vers 356, saint Basile le Grand fait le pèlerinage des Lieux Saints, et il reste quelque temps à Jérusalem. Pas un mot de lui, ni sur le tombeau, ni sur la mort de la sainte Vierge à Jérusalem.

En 379, saint Grégoire de Nysse visite les Lieux Saints. Il nomme le Calvaire, le saint Sépulcre, la montagne des Oliviers, Bethléem, dans son *Iter Hierosolymæ*. Pas un mot, ni sur le tombeau, ni sur la mort de la sainte Vierge à Jérusalem.

En 380, Sylvia, l'illustre sœur, croit-on, de Rufin, ministre du grand Théodose, visite à son tour Jérusalem. Elle a écrit tout un livre où elle raconte ce

qu'elle a vu. Elle cite en particulier l'église de l'Ascension sur le mont des Oliviers ; une seconde église sur la grotte où Notre-Seigneur instruisait ses disciples ; une troisième église enfin sur la grotte de l'Agonie. A un jet de pierre de cette église, ajoute-t-elle, est l'endroit où le Sauveur fut pris par les soldats. C'est tout ! Pas un mot, ni sur le tombeau, ni sur la mort de la sainte Vierge à Jérusalem.

Vers 385, sainte Paule, avec sa fille sainte Eustochium, fait le voyage de Terre Sainte. « Elle se prosterne devant la Croix, elle baise la pierre du sépulcre. Au mont Sion, elle voit la colonne de la flagellation encore teinte du sang de Jésus-Christ. Hors de Jérusalem, elle visite le tombeau de Rachel, puis la grotte de Bethléem, puis la tour du Troupeau... Elle voit Bethphagé, puis le tombeau de Lazare à Béthanie, et celui de Josué sur le mont Ephraïm. » (Lettre 27 de saint Jérôme.) — Pas un mot ni sur le tombeau, ni sur la mort de la sainte Vierge à Jérusalem.

Sainte Mélanie, l'Ancienne, passe 27 ans à Jérusalem, de 384 ou 85 à 411 ou 12, date de sa mort. — Sainte Mélanie, la Jeune, y passe 22 ans à son tour, de 417 à sa mort, arrivée en 439. — Rufin, si connu pour son amitié, puis ses querelles, avec saint Jérôme, passe, dans le même temps, de longues années à Jérusalem. Il habite, près de 30 ans, le mont des Oliviers. Pas un mot, ni dans les nombreux écrits de celui-ci, ni dans les relations de celles-là, soit du tombeau, soit de la mort de la sainte Vierge à Jérusalem.

En 415, Paul Orose visite Jérusalem. Il parle ; il écrit. Rien de lui non plus, ni sur le tombeau, ni sur la mort de la sainte Vierge à Jérusalem.

Saint Jérôme, enfin, passe près de 40 ans à Jérusalem, de 373, son premier voyage, et 385, son deuxième

voyage, jusqu'au 22 septembre 420, qu'il mourut.

Saint Jérôme interroge les gens du pays, les simples et les savants ; il s'adresse à tous ceux qui peuvent lui donner un renseignement utile ; il consulte les traditions et les souvenirs du passé ; il visite les lieux, les sanctuaires, les monuments ; il écrit quantité d'ouvrages, et en particulier quantité de lettres où il rappelle, l'une après l'autre, toutes les choses de Terre Sainte. Il a tout un livre sur les *Lieux hébraïques*. — Et lui, non plus, n'a pas un mot, ni sur le tombeau, ni sur la mort de la sainte Vierge à Jérusalem. Il parle pourtant de Gethsémani, mais c'est pour dire que là il n'y a qu'une seule église : celle de l'Agonie, sans doute, mentionnée déjà par Sylvia.

Et maintenant, nous le demandons : n'est-ce pas chose terrible ? terrible contre Jérusalem, que ce silence profond, absolu, universel, gardé pendant quatre grands siècles, de l'apôtre saint Jacques, premier évêque de Jérusalem, à Juvénal, premier patriarche de la ville sainte, en 451 ?

Quoi opposer à un fait si significatif ?

Invoquera-t-on la loi du secret ? Il y a bel âge qu'il n'en est plus question ! et puis, de quel droit l'invoquer, lorsqu'on a raconté ces grandes funérailles de Marie et ce cortège triomphal à travers toute la ville de Jérusalem ?

Dira-t-on que le silence n'est qu'un argument négatif qui ne prouve rien ? On a bonne grâce, vraiment, à parler ainsi, lorsque, d'autre part, on oppose si fièrement à Ephèse le silence d'un seul homme, de Polycrate, et encore dans une circonstance unique et toute particulière !

Nous admettons cependant très volontiers que le silence d'un seul homme, même de deux, même de trois et quatre hommes, en général, ne prouve rien.

Mais, dans le cas de Jérusalem, il ne s'agit du silence ni d'un, ni de deux, ni de dix ; il s'agit du silence de tous les évêques, écrivains, historiens, voyageurs ; et cela pendant 450 ans.

Supposer qu'ils se sont tous donné le mot pour ne point parler ? c'est inadmissible. — Supposer que, sans s'être entendus, ils se sont trouvés tous d'accord pour ne rien dire ? c'est plus inadmissible encore.

Rappelons en outre que saint Epiphane a parlé, mais pour dire qu'on ne savait rien, et qu'il en était lui-même à ignorer si la sainte Vierge était morte ou pas morte. — Saint Modeste de Jérusalem a parlé, mais pour témoigner sa surprise de ce que personne n'avait parlé avant lui. Saint André de Crète a parlé aussi, mais pour avouer qu'il n'avait rien trouvé chez les anciens, si ce n'est le faux Aréopagite, sur lequel il s'appuie faute de mieux.

Pour expliquer cet inexplicable silence, les partisans de Jérusalem sont réduits à dire, avec Quaresmius, que, les ruines de la ville ayant recouvert le tombeau, il était demeuré caché. A qui fera-t-on croire cela, lorsqu'on sait qu'entre la ville et Gethsémani s'ouvre la très profonde vallée de Josaphat, qui les sépare ? Autant dire, pour qui connaît Paris, que les ruines de la rive droite sont capables d'aller, par-dessus la Seine, encombrer la rive gauche.

Lecanu, avec plus d'apparence de raison, avance que le tombeau fut obstrué par les travaux de circonvallation des Romains. Mais il se réfute lui-même en nous apprenant que la 6^e légion, campée à l'est, avait pris position au sommet des Oliviers, et que ses retranchements se trouvaient à plus de 6 stades, c'est-à-dire à 1200 mètres environ de la ville.

Ce qui est beaucoup plus probable, c'est que l'enfoncement actuel de l'église de Gethsémani est postérieur à la construction primitive, et qu'il ne vient, ni des ruines de la ville, ni des travaux d'attaque des Romains, mais bien des édifices assez nombreux établis en cet endroit, qui furent renversés en 614 par Khosroës, ainsi que des autres ruines qui eurent lieu dans les siècles suivants. Brocard ou Burchard est de cette opinion, lorsqu'il dit : que le tombeau de la Vierge fut couvert par les ruines des édifices voisins : *coopertum ruinis ædificiorum vicinorum*.

Mais admettons que ce tombeau ait été un instant caché soit par les ruines de Jérusalem, soit par les travaux des Romains. Caché ne veut pas dire oublié. Caché ne veut pas dire inconnu. Le Calvaire aussi a été caché, et longtemps caché sous un monceau de décombres et diverses constructions ; mais on n'a jamais perdu de vue sa position ; et toujours on a su dire : il est là !

Si enfin il avait été vraiment caché et vraiment oublié, il y aurait eu un jour sa découverte, comme pour la vraie Croix vers 326, comme pour le tombeau de saint Etienne en 415. Mais non ! en aucun temps, ni d'aucune façon, on ne voit dans l'histoire que le tombeau ait été découvert ; de sorte qu'il en faut revenir à ce que nous avons dit déjà précédemment : ce tombeau a toujours été connu ! Et alors le silence si invariablement gardé par tous les écrivains n'en devient que plus accablant pour Jérusalem.

Il ne reste qu'une seule ressource aux partisans de Jérusalem, c'est de pouvoir rétorquer l'argument contre Ephèse, et opposer à Ephèse ce même silence. Mais, pour ce faire avec justice et vérité, il faudrait que les deux cités fussent dans des condi-

tions identiques et égales sous tous rapports. Or, qui ne voit, du premier coup d'œil, la différence complète des situations ?

Quelle différence comme vie et mouvement ! Jérusalem est la cité sainte où, dès la première Pentecôte, on voit réunis des gens de toutes les nations que le soleil éclaire : Parthes et Mèdes, Elamites et Mésopotamiens, habitants de la Judée, de la Cappadoce, du Pont, de l'Asie, de la Phrygie, de la Pamphylie, de l'Égypte, de la Libye, de la Cyrénaïque, puis encore des Romains, des Juifs, des Prosélytes, des Crétois, des Arabes.

Saint Grégoire de Nysse nous apprend, comme sainte Paule, comme saint Jérôme, que, chaque année, depuis la mort du Sauveur, des foules de pèlerins accourent de tous les pays de la terre pour adorer la Croix et le tombeau du Sauveur : vierges et moines, évêques et docteurs, etc., etc., etc.

Voit-on rien de semblable pour Ephèse ? Quelles sont les foules qui remplissent ses chemins ? Qui y va en pèlerinage ? Ce n'est pas là que Notre-Seigneur est né, qu'il a vécu, qu'il a souffert, qu'il est mort, qu'il est ressuscité glorieux, qu'il est monté au ciel. / 10

Quelle différence comme éclat et comme histoire ! Jérusalem a de grands pontifes. Des événements remarquables se passent dans son sein.

Quels sont les grands évêques qui ont illustré le siège d'Ephèse ? C'est à peine si on connaît le nom du successeur immédiat de saint Jean. Puis de quels faits mémorables Ephèse a-t-elle été le théâtre ?

Quelle différence comme simple notoriété ! Jérusalem est une ville visitée, interrogée, fouillée, connue sous tous les rapports. Que sait-on de l'histoire d'Ephèse, même simplement civile ? Que sait-

on d'elle comme arts, comme industrie, comme trafic, comme vie politique et nationale ? Rien ou presque rien. Cela prouve-t-il qu'elle n'ait eu ni commerce, ni industrie, ni beaux-arts, ni vie politique ? Les nombreux bouleversements qu'elle a subis ont tout ruiné, tout perdu.

Dès 262 elle est envahie par les Goths ; son fameux temple de Diane est détruit. Que d'autres invasions après cette première invasion ! A l'occasion du Concile œcuménique de 431, on la voit reparaître et briller un instant ; puis elle rentre dans son obscurité, jusqu'au jour où elle tombera définitivement sous le cimetière des Turcs, emportant avec elle dans sa tombe tout ce qu'elle avait pu garder de traditions et de souvenirs.

Enfin, quelle différence absolue entre ces funérailles triomphales de Jérusalem, au su, au vu de toute la ville, et les funérailles si simples, presque solitaires du *Bulbul-Dagh* ! entre ce tombeau de Gethsémani auprès duquel, pendant trois jours et trois nuits, ne cessent de retentir les chants des anges, et cette tombe cachée dans la montagne, que tout dérobe aux regards indiscrets, et dont l'éloignement seul suffit à écarter les voyageurs ! Ici le silence s'explique. A Jérusalem il reste inexplicable.

Quand les apôtres eurent quitté Ephèse pour retourner aux travaux de leurs missions ; quand les quelques fidèles qui avaient assisté aux funérailles, eurent disparu, morts ou dispersés, qui resta pour parler au monde du tombeau de la Vierge sur le *Bulbul-Dagh* ? Qui resta pour en garder et pour en transmettre le souvenir ? Ah ! je comprends que les Pères les plus illustres d'Italie et d'Afrique, de Gaule et d'Espagne, même de Palestine et de Syrie, venus cent et deux cents ans après, n'en aient point, ou n'en aient que vaguement entendu parler... trop

10 Un fervent de Jour. Labbé Hefist a voulu compter les Pèlerins d'Éphèse : en mille ans et au VIII^e siècle seulement s'William de... 1

vaguement, pour en pouvoir ensuite parler eux-mêmes, avec quelque assurance.

Si une chose doit étonner à Ephèse, ce n'est donc pas qu'on ait parlé si peu du tombeau de Marie ; mais bien qu'on ait réussi, malgré le temps, malgré tant de bouleversements, malgré les ruines de toute espèce, à en garder encore un pareil souvenir.

Et là-dessus même, comparez Jérusalem à Ephèse ! Qu'avez-vous à Jérusalem pendant les quatre premiers siècles, qui vous parle de Marie ?... L'Ephèse de cette époque a péri tout entière, avec ses monuments, avec ses maisons, avec son histoire nationale. Il n'en reste rien ! rien que des ruines et quelques souvenirs. Or, chose remarquable ! ces ruines : comme l'Eglise-Double, comme Panaghïa-Capouli, comme Panaghïa-Cryphi ; ces souvenirs, comme la dévotion d'Ephèse, comme la lettre du Concile, comme la tradition des Kirkindjotes, sont tout pleins de Marie et rappellent hautement sa présence.

3° *Acceptit in sua.*

Cornelius à Lapide, expliquant ce passage, dit : « saint Jean, s'en allant donc là (à Ephèse), y conduisit avec lui la Bienheureuse Vierge ». Dom Calmet en dit autant. Tillemont, Serry, Baillet, les Pères Richard et Giraud dans leur *Grand Dictionnaire*, en disent autant. Vingt autres de même valeur en disent autant.

Benoît XIV, commentant le même texte, au Vendredi-Saint, est encore plus explicite. Voici ses propres paroles : « Jean remplit parfaitement la mission qui lui était confiée... et étant parti pour Ephèse, il l'emmena avec lui, et c'est là que cette Bienheureuse Mère s'envola de ce monde au ciel ».

V. Migne, C.Th. XXVI, 101, page 347.

Dom Ruinart, l'illustre élève de Mabillon (1657-1709), va plus loin encore. Il affirme que c'est l'opinion des doctes que Marie est morte à Ephèse : « *mortuam autem eam Ephesi fuisse doctorum virorum est sententia* ». (Edit. saint Grégoire, note.) On connaît la science profonde de Dom Ruinart, son grand jugement, la sûreté de sa critique, sa consciencieuse et scrupuleuse exactitude.

La collection Migne, dans une de ses nombreuses dissertations sur Marie, reproduit littéralement la parole de Dom Ruinart et la fait sienne, tout en inclinant plutôt pour Jérusalem que pour Ephèse.

Rorhbacher, qui est tout pour Jérusalem, dit cependant quelque chose de semblable, sous une forme différente. Sa phrase est typique : « *Les jansénistes et compagnie font mourir et enterrer la Vierge à Ephèse* ». *3 éditérom vol 4, liv. 27. p. 38*

Les jansénistes n'étaient point des ignorants, tant s'en faut ; et s'ils sont suspects en théologie, ils sont recevables en histoire ; d'autant plus que, dans le cas présent, avec Tillemont, Dom Ruinart, Benoît XIV, ils se trouvent en fort belle société.

Pour ruiner d'un seul coup toutes ces interprétations, les adversaires prétendent que saint Jean n'est venu que fort tard à Ephèse, après la mort de saint Paul : donc pas avant 66 ; et alors, disent-ils, la sainte Vierge aurait eu 84 ans : ce qui rend improbable toute hypothèse d'un voyage. Quelques-uns cependant descendent de 66 à 58, 57, même 56 à la rigueur ; mais point plus bas.

Nous tenons à faire remarquer, et à bien faire sentir, tout d'abord, ce qu'il y a d'étrange dans pareille doctrine.

C'est une tradition très ancienne et très respectable, acceptée et soutenue tant par les Pères que par les théologiens, que les apôtres, avant de se

séparer, se partagèrent le monde ; non point assurément pour renfermer leur zèle dans telle ou telle province, mais pour assigner à chacun le champ où il travaillerait de préférence : *ubi operam suam potissimum collocaret.* (Schelstra.) Sont témoins de cette tradition et de cette doctrine : Origène, Eusèbe, saint Grégoire de Nysse, saint Jean Chrysostome, saint Léon le Grand, saint Grégoire le Grand, saint Isidore de Séville, Nicétas, saint Théodore Studite, etc., etc., etc., et enfin Bellarmin, avec Baronius qui les résume tous en disant, à l'an 44 : « Ces choses établies... ils se partagèrent les provinces où chacun devait aller... *His institutis... diviserunt sibi ad quas singuli proficiscerentur Orbis terræ provincias* ».

Ce partage fut fait par le sort, disent les uns ; par *inspiration particulière*, disent les autres ; mais tous sont unanimes à y reconnaître *la main et le choix du Saint-Esprit*.

Dans ce partage des provinces, il n'y eut ni exception, ni distinction entre apôtres et apôtres ; chacun eut son lot, avec mission spéciale de prêcher là surtout. Saint Paul, d'après saint Isidore de Séville, n'eut point de part dans ce partage : *Paulo cum cæteris nulla sors propria traditur* ; soit par un dessein particulier de la Providence qui lui donnait mission par tout le monde, soit plutôt que le partage fût déjà fait, quand, vers 38 ou 39, il se joignit aux apôtres.

Saint Jean eut son lot comme les autres apôtres ; et ce lot, au rapport de tous, fut l'*Asie Mineure*.

Et maintenant nous demandons aux adversaires d'Ephèse, comment peuvent-ils, je ne dirai pas admettre, mais seulement supposer que, chacun des apôtres s'étant hâté d'aller cultiver sa part d'héritage, Jean, seul de tous, soit resté près de trente ans sans mettre le pied dans le pays qu'il avait mis-

sion spéciale, et mission de Dieu, entendez bien ! d'évangéliser et de sauver ?

Ou saint Jean est coupable, si, pouvant aller plus tôt dans sa province, il n'y est pas allé ; — ou le Saint-Esprit a été imprévoyant en le chargeant d'une province où il ne pouvait aller que dans sa vieillesse. Qui acceptera jamais pareil dilemme ?

Mais, dira-t-on, saint Paul et saint Timothée s'en occupaient pour lui. — D'Ephèse, oui ! de la province, non ! et encore d'Ephèse, seulement à ~~partir~~ ^{à partir de 55 à 57} mais avant 55 ? *mais après 57???*

Et puis, comprend-on cet apôtre qui se décharge sur les autres de la mission qui lui est spécialement confiée, à lui, et qui reste inactif tout ce temps, ou qui va s'occuper ailleurs de ce dont il n'a pas charge ?

Eh quoi ? n'était-il pas tout entier, pendant ce temps, à son devoir de gardien fidèle ? Il gardait Marie à Jérusalem...

Comment oser dire pareille chose, lorsque, d'après l'immense majorité des auteurs, Marie est morte en 48, plus tôt même, si l'on en croit certains historiens grecs ?

D'où vient donc cette opinion étrange qui retarde jusqu'en 66 environ la mission de saint Jean en Asie Mineure ?

De *deux causes*, selon nous. La *première*, de ce qu'on n'a pas distingué assez entre *Ephèse* et la *province* ; — *entre Ephèse* où, d'après les documents historiques connus, il semble ne s'être établi, d'une manière fixe, que très tard ; — et *la province* où, selon la raison et des traditions, il a dû venir de fort bonne heure,

La *deuxième cause*, de ce qu'au lieu de partir d'en haut, c'est-à-dire du principe que saint Jean a *fait son devoir...* fecit quod debuit... on est parti

d'en bas, s'arrêtant à des objections de détail, plus spécieuses que solides.

Il y a des raisons sérieuses de penser que saint Jean est venu de bonne heure en Asie Mineure. (1)

1° L'Asie Mineure était sa province, son lot, le champ qu'il avait à cultiver. Pourquoi donc, à l'encontre de tous les autres apôtres, ne serait-il pas venu le plus tôt possible cultiver le champ par Dieu à lui confié ?

2° On le regarde communément comme l'apôtre de l'Asie Mineure. Or, dans le langage ordinaire, on réserve ce nom d'apôtre à celui qui, le premier, évangélise un pays ou un peuple.

3° On le regarde également comme le fondateur des sept Eglises de l'Apocalypse : « à quo et septem illæ in Asiâ positæ Ecclesiæ, ad quas scribit in Apocalypsi, fundatæ traduntur. (Baronius, anno 44, n° XI.)

Saint Jérôme l'affirme expressément : « fundavit rexitque totas Asiæ Ecclesias : il fonda et gouverna toutes les Eglises d'Asie ».

Le Bréviaire Romain s'est approprié cette parole de saint Jérôme, et, à son tour, il l'applique à saint Jean. Le Martyrologe fait de même, le Martyrologe revu et corrigé par Benoît XIV.

Voilà donc quatre autorités graves, d'accord toutes les quatre, pour affirmer que saint Jean n'a pas seulement gouverné, mais qu'il a de plus fondé toutes les églises d'Asie. Or, à coup sûr, ce n'est pas dans sa vieillesse qu'il a fondé toutes ces églises ; alors surtout qu'il est certain, par les Epîtres de saint Paul, que telles et telles de ces églises existaient bien avant 66, où l'on veut qu'il soit venu en Asie pour la première fois.

Nous n'ignorons pas qu'une certaine opinion cherche à expliquer le mot *fundavit* de saint Jérôme : il

est l'édification par son grand discours, ou il n'est qu'après d'après St Irenée, d'après Barnabé l'évangéliste, l'apôtre 126

fonda, en lui donnant le sens bien plus mitigé de : *il affermit, il consolida*.

1° Nous répondrons à ceux qui pensent ainsi que leur sens n'est qu'un sens détourné. Or, la première règle de toute interprétation, c'est de prendre les mots dans leur sens propre ; à moins que le contexte ou la raison n'indiquent clairement le contraire : ce qui n'a pas lieu ici.

Nous répondrons 2° que saint Jérôme, que Baronius, que le Bréviaire, que le Martyrologe, et Benoît XIV aussi, savent leur latin et connaissent la différence qu'il y a entre *fundavit* et *firmavit* ou *stabilivit*. Il y a donc quelque présomption à les vouloir corriger en cela.

Mais, repart-on, et Ephèse?... N'est-ce donc pas saint Paul qui en est le fondateur? *Ephèse brève*?

Saint Jérôme avait lu les Actes ; il n'ignorait pas ce qu'ils disent de saint Paul à Ephèse, ni de saint Timothée. Si donc il maintient quand même son mot : *fundavit totas Asiæ Ecclesias*, c'est que ce mot doit être vrai, même pour Ephèse. Saint Paul a organisé le premier l'Eglise d'Ephèse, oui ? mais qu'est-ce qui s'oppose à ce que saint Jean ne soit passé là avant lui, n'y ait converti des âmes, et préparé ainsi les premières pierres de l'édifice que saint Paul viendra bientôt élever et achever ?

Si saint Paul a été si absolument le seul vrai fondateur d'Ephèse, d'où vient donc que, malgré ce qui est écrit aux Actes, saint Jérôme et la tradition tiennent si peu compte de lui ? D'où vient qu'on l'oublie en quelque sorte pour ne parler que de saint Jean ? Polycrate ne le nomme même pas, dans sa fameuse lettre. Le Concile de 431 n'en dit mot, et ne mentionne que saint Jean et la sainte Vierge. Est-ce que cela n'autorise pas à penser que saint Paul, dans la fondation même de l'Eglise d'Ephèse, n'a pas eu une

en 51 Paul a prêché lui-même mais a organisé l'Eglise et l'édifiée. Les Actes eux-mêmes ne parlent que de la Synagogue où il enseigna d'abord, de l'Église de Tyrannus où il se parla ensuite, et enfin de l'Eglise domestique et d'après St Irenée, chez qui il logea

action si entière et si unique que l'on pense généralement ? Il y a là un mystère !

Peut-être expliquerait-on ce mystère, en supposant à Ephèse, comme on fait pour Antioche, deux Eglises fondées par les deux apôtres : l'une pour les Gentils, l'autre pour les Juifs, et qui plus tard se seraient fondues en une seule Eglise, sous la direction de saint Jean. Cette idée nous est suggérée par ce que nous lisons de si affirmatif là-dessus dans Prochore, dans Méliton, dans Marie d'Agréda, dans Catherine Emmerich et dans d'autres auteurs. Sans doute ces témoins ne sont pas rigoureusement historiques ; mais dans ce qu'ils rapportent tout n'est pas à dédaigner. Il nous semble que l'hypothèse ci-dessus émise mérite quelque considération, surtout pour qui connaît l'Orient, où l'on voit, de nos jours encore, deux, trois, quatre évêques dans la même ville, c'est-à-dire autant d'évêques que de nationalités.

4° Les Actes, l'Histoire aussi, mentionnent en Asie, non loin d'Ephèse, des Eglises existant dès le temps de saint Paul ; donc avant 66 : *Colosses, Laodicée, Hiérapolis*, pour ne citer que celles-là. Ce n'est pas saint Paul qui les a fondées ; qui est-ce donc ? Ne serait-ce pas saint Jean, pendant ces longues années de 37 ou 38 à 66, pendant lesquelles, sauf un instant au Concile de Jérusalem en 51, un voile impénétrable couvre ses actes et sa vie ? Pourquoi pas ?

Le R. P. Ollivier, dans son livre des *Amitiés de Jésus*, est de cette opinion. D'après lui, « saint Jean aurait, dès 42, amené Marie à Ephèse ; là, il l'aurait confiée à des mains fidèles, comme avait fait Notre-Seigneur à Capharnaüm, pendant sa prédication ; puis, ce pieux devoir rempli, il aurait repris le cours de ses missions apostoliques. Une tradition, ajoute ce Père, fixe à Hiérapolis le séjour ordinaire de saint Jean, jusqu'à l'arrivée de saint Philippe. A Hiéra-

polis, saint Jean était plus au centre de ses opérations, qui atteignaient jusqu'aux pays des Parthes et la rive occidentale du Pont-Euxin. » (P. 316.)

Le R. P. Ollivier n'est point seul à penser ainsi. On peut voir dans Baronius que Métaphraste parle, dans le même sens, du séjour de saint Jean en Phrygie et à Hiérapolis. On peut y voir aussi, au même endroit, an 44, que les Pères Jésuites, envoyés en mission aux Indes, rapportent que, d'après la tradition du pays, le même saint Jean aurait porté l'Evangile jusqu'à Bassora. Ce sont là des témoignages positifs.

D'autre part, on ne voit rien dans l'histoire qui contredise ces témoignages. Sur quoi donc s'appuyer pour refuser à saint Jean la fondation de ces Eglises d'Asie, alors que diverses données s'accordent pour lui en attribuer l'origine ; qu'on ne voit rien, de fait, qui s'y oppose, et, de plus, que personne ne revendique l'honneur de les avoir fondées ?

5° Enfin, où est Jean et que fait Jean de 38 à 66 ? Il n'est certainement pas à Jérusalem quand saint Paul y va vers 38 ou 39 : « *Neminem vidi...* Je n'ai vu personne, dit saint Paul, dans les quinze jours que j'ai passés à Jérusalem, si ce n'est Pierre et Jacques, frère du Seigneur. » Où veut-on que soit saint Jean, si ce n'est dans sa mission ? Qu'avait-il à faire ailleurs ?

Baronius suppose que saint Jean était à Ephèse avant 51 ; c'est de là qu'il le fait venir au Concile de Jérusalem (an 51, n° 3). Dès le v^e siècle, plusieurs pensaient de même, puisque le faux Méliton raconte que Jean était à Ephèse lorsqu'un nuage vint le couvrir et l'emporter près de la Vierge qui allait mourir. Prochore, le prétendu compagnon de saint Jean, dans le récit qu'on lui prête des Actes de l'apôtre, donne pour leur arrivée à Ephèse une date antérieure à 40.

Peut-être trouverait-on un témoignage de plus, en faveur de cette thèse, dans la Vie de saint Timothée, écrite, dit-on, par Polycrate, évêque d'Ephèse au n^e siècle. Dans une phrase assez embrouillée, il distingue comme trois séjours successifs de saint Jean à Ephèse : l'un après Pathmos ; — un second, « cùm è mari ejectus Ephesoque redditus est » : lorsqu'il fut rejeté par la mer et rendu à Ephèse ; — un troisième enfin, précédant celui-ci, puisqu'en celui-ci il était rendu à Ephèse, c'est-à-dire y rentrait de nouveau.

Les raisons que nous venons de donner pour établir le séjour de saint Jean, sinon à Ephèse, au moins en Asie, bien avant 66, ne sont pas toutes évidemment d'égale force. Néanmoins leur ensemble forme un argument imposant ; on en sentira mieux la puissance à la faiblesse des objections.

Les adversaires d'Ephèse posent comme article de foi que saint Jean n'a pu venir, que saint Jean n'est point venu en Asie avant l'an 66. Voyons donc leurs raisons.

1^{re} OBJECTION. — Quand saint Paul vint à Ephèse en 55, il n'y trouva, disent les *Actes* au chapitre xix, que douze disciples en tout ; encore ces douze disciples étaient-ils des disciples de saint Jean-Baptiste, ne sachant pas même s'il y avait un Saint-Esprit

RÉPONSE. — 1^o On fait dire aux *Actes* ce qu'ils ne disent pas. Saint Luc raconte, comme un incident, que saint Paul trouva à Ephèse, en 55, douze disciples de saint Jean-Baptiste. Il ne dit pas qu'il n'y en avait pas d'autres, et de vrais disciples. La preuve qu'il y en avait d'autres, c'est ce qu'on lit au chapitre précédent des mêmes *Actes*. Qu'est-ce donc que ces frères dont parle le verset 27 ?

2^o L'objection prouverait tout au plus que Jean n'était point à Ephèse ; mais elle ne prouve rien pour

la province, ni pour Hiérapolis que mentionne le R. P. Ollivier, d'après une tradition.

2^o OBJECTION. — Saint Paul se vante lui-même de « n'avoir point prêché l'Évangile où le Christ a déjà été nommé, pour ne pas construire sur le fondement d'autrui ». (Rom. xv, 20.)

RÉPONSE. — 1^o Avec la distinction d'Ephèse même et de la province, déjà faite à l'objection précédente, on a la réponse aussi à cette objection. *Mais vous m'avez*

2^o Saint Paul a-t-il prêché à Antioche après saint Barnabé et saint Pierre ? — Oui. — A-t-il prêché à Rome de 60 à 62, alors que saint Pierre y avait établi sa chaire depuis près de 20 ans ? — Oui. — Donc il faut comprendre ce que veut dire saint Paul, et ne point prendre faussement ses paroles à la lettre.

Il y avait de la place à Ephèse pour saint Jean et pour saint Paul, comme à Rome plus tard pour saint Paul et pour saint Pierre, comme il y en aurait aujourd'hui à Paris pour les douze apôtres à-la-fois, chacun ayant son quartier propre, sans avoir besoin d'entrer dans la moisson du voisin.

3^o OBJECTION. — ~~Mais c'est saint Paul qui fonde l'Eglise d'Ephèse!~~

RÉPONSE. — Rien ne s'y oppose, puisque les apôtres avaient juridiction partout ; et que, d'autre part, saint Jean pouvait être dans la province, à Hiérapolis par exemple, sans être à Ephèse.

Mais il n'est pas dit, qu'on veuille bien le remarquer, que, dans cette Église d'Ephèse fondée par saint Paul, il n'y eût pas d'éléments primitifs formés ou préparés par saint Jean ; comme nous en avons fait la réflexion.

Il n'est pas dit non plus qu'à côté de l'Église fondée par saint Paul pour les gentils, par exemple, il n'y en avait pas une autre plus ancienne fondée par saint Jean pour les Juifs convertis.

11) St Jérôme dit que St Paul a fondé une Eglise à Ephèse. mais il ne dit pas qu'il a fondé l'Eglise d'Ephèse. au lieu d'Epheci. au lieu de Hieros. Puis vers 100 ans après St Paul on a écrit ce n. l'Église n'est pas parlée ni de St Paul ni de St Jean ni le texte même N. A. B. C. par ce n. D. Disciples et Epheci

4^e OBJECTION. — Mais c'est Timothée qui est établi par saint Paul évêque d'Ephèse. *C'est l'acte même qui l'établit.*

RÉPONSE. — 1^o Evêque de l'Eglise fondée par saint Paul, car saint Luc ne s'occupe que de celle-là.

2^o Pourquoi pas évêque même de toute Ephèse? Saint Jean, ayant charge de toute l'Asie Mineure, n'était l'évêque d'aucun lieu particulier. Saint Jean et saint Timothée pouvaient donc facilement se trouver ensemble, l'un chargé de la province, l'autre chargé de la ville d'Ephèse et peut-être aussi de ses environs.

Mais, de ce que saint Timothée a toujours été l'évêque d'Ephèse, en conclure que saint Jean ne pouvait venir en cette ville, c'est aller contre l'histoire même.

De l'aveu de tous, saint Jean s'est fixé à Ephèse au moins vers 66, et y est resté, sauf le temps de son exil, jusqu'à sa mort arrivée l'an 100, dit-on. Or, en 66, saint Timothée était encore évêque d'Ephèse; et il continua de l'être jusqu'à son martyre en 97. Saint Jean et saint Timothée ont donc demeuré ensemble plus de trente ans! S'ils ont pu demeurer ensemble à Ephèse après 66, pourquoi n'auraient-ils pu le faire avant?

3^e OBJECTION. — Les *Actes des Apôtres* ne disent rien de saint Jean à Ephèse.

RÉPONSE. — Les *Actes* sont coutumiers de ce silence. Saint Luc s'occupe de saint Paul, point des autres.

Saint Paul va à Antioche vers 42-44. Saint Pierre, avant lui, avait tenu là son siège pendant sept ans. Y a-t-il dans les *Actes* une seule allusion à ce siège de saint Pierre, à ce séjour de sept ans?

Saint Paul va à Rome; il y prêche en toute liberté pendant deux années entières, de 60 à 62: *toto bienio prædicans regnum Dei*.... Saint Pierre est là

depuis près de vingt ans, pasteur de l'Eglise romaine, chef de l'Eglise universelle. Trouvez dans les *Actes* une ligne, un mot de saint Pierre à Rome ou de l'Eglise qu'il y a fondée et qu'il gouverne!

Qu'on s'étonne après cela du silence des *Actes* sur saint Jean à Ephèse!

6^e OBJECTION. — Quand saint Paul convoque à Milet les anciens de l'Eglise d'Ephèse, il n'est point question de saint Jean.

RÉPONSE. — Eh non! saint Jean ne dépendait pas de l'Eglise fondée à Ephèse par saint Paul; et il n'avait rien à faire dans la convocation faite à Milet par saint Paul des *anciens* de cette Eglise.

Saint Jean d'ailleurs pouvait fort bien, en ce temps-là, être loin d'Ephèse, occupé des choses de sa province.

7^e OBJECTION. — Saint Epiphane assure que saint Jean ne se fixa à Ephèse que dans sa vieillesse.

RÉPONSE. — On pourrait répondre avec Tillemont: qu'autant saint Epiphane connaît bien les choses de Jérusalem où il a séjourné longtemps, autant il connaît peu les choses d'Ephèse, où il n'a jamais mis le pied, où il n'a jamais eu de relation connue. Mais quand même nous admettrions comme vrai ce que dit saint Epiphane, cela ne prouve rien contre nous. Autre chose être à Ephèse, autre chose être dans la province. Autre chose encore se fixer à Ephèse, autre chose n'y séjourner qu'en passant.

8^e OBJECTION. — Et la tradition d'Apollonius, n'est-elle pas contre vous?

RÉPONSE. — Apollonius, à la fin du II^e siècle, prétend que Notre-Seigneur a défendu à ses apôtres de quitter Jérusalem, si ce n'est douze ans après son Ascension: ce qui renverrait à l'an 44 ou 43 la dispersion des apôtres.

Quand cela serait vrai, peu nous importe! puisque

c'est en 48 seulement, d'après nous, que la sainte Vierge est morte à Ephèse.

Mais est-ce bien vrai ? La tradition romaine dit non, puisqu'elle fait venir saint Pierre à Rome dès l'an 42. — Baronius dit non, à l'an 44 : *falsum demonstravimus*. — Tillemont en dit autant ; et cela suffit pour résoudre la difficulté. — V. *Ann. J. J. p. 22*

Nous ne connaissons pas d'autres objections contre la venue et le séjour de saint Jean en Asie Mineure avant l'an 66. Après la réponse que nous avons donnée à chacune d'elles, nous nous croyons, en droit de regarder notre proposition comme démontrée, et d'en faire un argument de plus en faveur d'Ephèse.

Marie d'Agréda dit expressément que saint Jean partit de Jérusalem le 3 janvier 40 pour mener la sainte Vierge à Ephèse. — Catherine Emmerich arrive à la même date, en disant que la sainte Vierge mourut à Ephèse en 48, après neuf ans de séjour. — Prochore dit : *vers l'an 38 ou 39*, si nous l'avons bien compris. — Flavius Dexter suppose 41 : *hoc anno Joannes Theologus, comitante B. Virgine, Ephesum proficiscitur*. — Méliton fait mourir la sainte Vierge « *secundo et vicesimo anno* » post Ascensionem, la vingt-deuxième année après l'Ascension ; donc en 54 ou 55. Mais il suppose que saint Jean est déjà à Ephèse, puisque c'est d'Ephèse qu'il le fait venir pour assister au trépas de Marie. — Enfin Baronius est dans les mêmes sentiments, puisque lui aussi, en 51, fait venir Jean d'Ephèse pour assister au Concile de Jérusalem.

N'est-ce pas chose curieuse de voir *apocryphes* et *voyantes* concorder ainsi, pour la même date, avec les raisonnements appuyés sur l'histoire et les traditions des peuples ?

4° L'état troublé de Jérusalem.

Ceux qui sont pour Ephèse mettent communément la venue de Marie en cette ville vers 38 ou 40. Il est impossible de préciser l'histoire, pas plus que la tradition, ne donnant aucune date sûrement déterminée.

On pense que Marie se retira à Ephèse pour échapper en particulier aux persécutions dont elle aurait pu être l'objet à Jérusalem.

Pour combattre cette raison, les doctes s'ingénient à prouver savamment que, de 34 à 61, il n'y eut point de persécution générale contre les chrétiens. Nous les admirons ! Comme s'il était nécessaire qu'il y eût persécution déclarée et officielle pour que Marie ait couru des dangers !

Prenons l'Evangile. Notre-Seigneur va à Nazareth, et il prêche dans la synagogue. Tout le monde est en admiration ! Il ajoute quelques paroles ; et les voilà tellement furieux contre lui, qu'ils le poussent dehors et l'entraînent hors de la ville, pour le précipiter.

Evangile encore. Au jour des Rameaux, le peuple enthousiasmé crie : *Hosanna !* Cinq jours après, ce même peuple n'aura pas assez de malédictions pour jeter à la face du Sauveur, et dans sa rage il le crucifiera !

Passons aux *Actes*. — Saint Etienne, diacre, adresse aux Juifs un long discours. Ceux-ci l'écoutent d'abord avec patience, avec intérêt même. Mais voici qu'il se met à leur reprocher leur dureté : « *Vos Spiritui sancto semper resistitis !* » Il n'en faut pas davantage pour les aigreur tous contre lui, le chasser à grands cris hors des murs, et le lapider.

Vers 38, saint Paul, converti à la foi, prêche Jésus-Christ à Damas. Les Juifs se soulèvent, et ils s'enten-

dent tous comme un seul homme « *ut eum interficerent* », pour le tuer.

L'apôtre s'échappe par-dessus la muraille et il vient à Jérusalem. Là il recommence à prêcher Jésus-Christ aux Juifs et aux Grecs. Nouveau soulèvement contre lui ; et on ne songe à rien moins qu'à le mettre en pièces : « *illi autem quærebant eum interficere* ».

En 41, Hérode arrive de Rome avec le titre de Roi. Que va-t-il faire pour plaire à ses sujets ? Il décapite Jacques, et il fait arrêter Pierre, pour l'immoler aussi après la Pâque. Comme cela montre l'état des esprits, et la haine habituelle des Juifs contre les chrétiens !

En 57, saint Paul revient à Jérusalem, et il entre dans le temple pour y accomplir un vœu. Des Juifs d'Asie l'aperçoivent : « *le voilà, le voilà, le perturbateur de la loi et du peuple !* On se jette sur lui ; on le frappe ; on l'entraîne. Sans la garde romaine il était assommé. Les Romains cependant le chargent de chaînes et le retiennent prisonnier ; mais cela ne suffit point à ces furieux : quarante d'entre eux, d'accord en cela avec les princes des prêtres et les anciens, font le serment de ne boire ni manger avant de l'avoir fait disparaître de dessus la terre.

En 62, saint Jacques, évêque de Jérusalem, gouverne cette Eglise depuis près de trente ans, respecté de tous, vénéré de tous. Mais ce respect, cette vénération portent ombrage au grand prêtre Ananus, et celui-ci profite de l'absence du gouverneur romain pour mettre à mort le saint apôtre.

Entre temps, on se saisit de Lazare, de ses sœurs, d'autres disciples, et on les expose sur la mer, pour les faire périr.

On voit par ces faits répétés — et combien en passons-nous ! — ce qu'il faut penser de cette fameuse paix, dont il est question au ch. ix, v. 31

des Actes. A-t-on bien lu ce passage ? Au verset 29, on cherche à tuer saint Paul. Au verset 30, saint Paul s'enfuit à Césarée, puis à Tarse... et au verset 31 : « *Ecclesia quidem per totam Judæam, et Galilæam, et Samariam habebat pacem...* Et l'Eglise par toute la Judée, et la Galilée, et la Samarie, jouissait de la paix !.. » Une belle paix, en vérité, qui, sans persécution ouverte, vous laissait exposé à toute heure à l'un de ces coups de fureur aussi subits qu'imprévus ! (1)

Qu'en pensent les partisans de Jérusalem ? Dans des conditions pareilles, était-il prudent pour saint Jean, gardien de Marie, de laisser cette Bienheureuse Vierge dans la ville déicide ?

Les Juifs ne pardonnaient point à l'Évangile de vouloir se substituer à la Loi ; et, à mesure que le christianisme allait faisant des progrès, la fureur des judaïsants devait aussi aller en augmentant. Qui frapper ? Les chefs évidemment de la religion nouvelle, puis tous ceux qui, par leur caractère, leur position, leur vie, donnaient du relief à la secte maudite.

C'est ainsi qu'on les voit presser de questions, puis chasser de la synagogue l'aveugle-né, à qui Notre-Seigneur avait miraculeusement rendu la vue. — C'est ainsi qu'ils cherchent à faire mourir Lazare, après sa merveilleuse résurrection, parce que cette résurrection fait trop de bruit et attire trop de disciples à Jésus. — C'est ainsi que, n'ayant point réussi alors à le faire mourir, à cause du peuple, ils l'exposeront plus tard, avec ses sœurs, à la furie des flots, sans avoir l'odieuse de verser son sang. — C'est ainsi qu'ils lapideront saint Etienne, poursuivront saint Paul, applaudiront au supplice de saint Jacques et à l'arrestation de saint Pierre, etc., etc., etc. Que d'autres actes du même genre on peut très justement sup-

(1) Tacite - Hist. 2, 2 appelle cette époque « *Fecit de eis desastres, et cruella jusque dans la paix* ».

poser, sans que l'histoire sacrée ou profane en fasse mention!

Qui ne comprend le péril continuels qu'il y aurait eu pour Marie à demeurer à Jérusalem, et les alarmes de saint Jean, des apôtres, des disciples à son sujet, lorsqu'à tout instant pouvait éclater contre elle, vu son titre de Mère du Sauveur, un de ces mouvements populaires dont il était si facile qu'elle fût la victime? Il suffisait d'un homme qui la désignât aux fureurs de la multitude.

Mais voici bien autre chose, qui nous est rapporté par Eusèbe et par Josèphe. Si nous les croyons, depuis la mort de Notre-Seigneur jusqu'à la prise de Jérusalem, la ville et la Judée furent en proie à des maux continuels: « *Sed et alios multos motus in eadem Hierosolymorum civitate concitatos, idem Joseph refert, ostenditque ab illo deinceps tempore et urbem et universam simul Judæam seditionibus, bellis, ærumnisque continuis vicissim sibi succedentibus vexatam fuisse, donec ultima clades obsessionis illos oppressit.* » (Livre II, ch. vi. Eusèbe, *Hist. Eccles.*)

En l'an 33, soulèvement des Samaritains sur le mont Garizim et massacre d'un grand nombre d'entre eux par Pilate.

De 39 à 41, troubles profonds à Jérusalem, à la suite de l'ordre émis par Caligula de placer sa statue dans le temple.

Il faut lire dans Josèphe le récit poignant de ces trois années de crises et d'angoisses: ce peuple consterné qui va, avec ses femmes et ses enfants, jusqu'à Ptolémaïs, conjurer le gouverneur romain d'avoir pitié de lui; qui ne répond rien à toutes les menaces de mort qu'on lui fait, sinon qu'il aime mieux périr que de laisser violer son temple; qui se couche à terre et offre sa gorge au glaive des soldats; qui prie, qui pleure, qui craint, qui veille, qui aban-

donne son commerce, qui laisse ses champs sans culture, qui renvoie toute autre affaire pour ne s'occuper que de cette unique affaire. (Josèphe, livre II, ch. xvii.) Et cette émotion dura jusqu'à la mort de Caligula.

Quelle belle occasion pour les fanatiques de se venger sur les chrétiens des maux qu'ils souffraient, et de tomber impunément sur eux à la faveur de ces troubles populaires!

C'est alors, croit-on, que Lazare et ses sœurs, avec un certain nombre d'autres disciples, furent jetés à la mer pour y périr d'une mort obscure. — Alors aussi que plusieurs familles juives, devenues chrétiennes, quittèrent Jérusalem pour aller ailleurs chercher la paix, et fondèrent çà et là diverses colonies chrétiennes, que l'histoire retrouvera plus tard. — Alors encore, très probablement, que Jean emmena Marie à Ephèse pour la soustraire à tant de dangers qui menaçaient son repos et même ses jours.

A mesure que l'on avance, la situation va s'empirant à Jérusalem. En 42, et pendant les années suivantes, la famine prédite par Agabus.

En 52, au temps de Pâques, sous l'administration de Cumanus, éclate une sédition qui coûte la vie à plus de 20.000 Juifs.

Plus tard, sous Néron et Félix, grand soulèvement des prêtres; combats continuels et acharnés entre eux. (Eusèbe, livre II, ch. x.)

Eusèbe ajoute, d'après Josèphe: « *N'y ayant personne pour reprendre les auteurs du mal, et la ville étant comme privée de gouverneur, ces désordres se passaient en toute liberté* »... Dans le même temps, un ramassis de brigands, réunis à Jérusalem, tuaient tous ceux qu'ils rencontraient. Les jours de fête, en particulier, mêlés au peuple et cachant des poignards sous leurs habits, ils frappaient tout ce qu'il y avait

de mieux ; le grand prêtre fut lui-même une de leurs victimes. C'était à tel point, conclut Josèphe, que « *chacun se regardait comme en plein champ de bataille, attendant la mort à chaque instant* ».

Était-il possible à saint Jean de laisser la sainte Vierge à Jérusalem, en un tel temps, au milieu de tels périls et de telles alarmes ?

Les Grecs admettent l'exil de Marie-Madeleine, de Lazare et de plusieurs autres de sa maison. Pourquoi la sainte Vierge n'aurait-elle pas *pu quitter* Jérusalem, elle aussi, dans le même temps que ses amis de Béthanie ou après leur départ, et fuir une ville où elle n'était plus en sûreté ?

5° L'église Sainte-Marie d'Ephèse.

Le Concile de 431 se tint, comme l'on sait, dans l'église Sainte-Marie. C'était la grande église d'Ephèse, la cathédrale. Sans doute cela n'autorise pas à faire remonter jusqu'à saint Jean l'érection de cette église ; mais cela autorise du moins à lui supposer une certaine ancienneté. Admettons qu'elle ait été ruinée comme tant d'autres, sous Dioclétien ; n'a-t-elle pu être rebâtie sur les mêmes fondements, à la paix de Constantin, et faire suite avec l'ancienne église ? Mgr Baunard, qui pourtant n'est pas tendre pour Ephèse, accorde que l'église Sainte-Marie remonte au 1^{er} siècle. Ce n'aurait été à l'origine qu'un sanctuaire consacré à Marie par saint Jean lui-même... Ce sanctuaire, se transformant avec le temps, serait devenu la métropole d'Ephèse. (*Vie de l'ap. saint Jean*, p. 269.)

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, le fait constant est qu'il y avait à Ephèse, en 431, et même avant, une église dite de Sainte-Marie. Or, on connaît la défense existant alors de bâtir des églises ail-

leurs que sur les reliques des saints, ou « sur l'endroit illustré soit par leur mort glorieuse, soit par leur vie pleine de vertus ». Le Concile de Carthage établit cette défense au chapitre 1 ; mais elle remontait bien plus haut, car on lit dans la légende de saint Félix I, pape et martyr (269-274), qu'il fit une loi de célébrer la messe sur les tombeaux des martyrs : « *hic constituit super sepulcra martyrum missas celebrare* ». Ce n'est point un usage qu'il établit, comme on pourrait le croire de ces paroles prises à la lettre, puisque depuis les temps apostoliques cet usage existait ; ce que veut ici saint Félix, « c'est rendre obligatoire la coutume existant déjà, en défendant d'offrir les augustes mystères ailleurs que sur un autel qui possède au moins quelques reliques des martyrs. Tel est le sens précis du décret pontifical ». (Darras, tome VIII, p. 443.) *Conc. Carth. 398. Can. 14.*

Cela étant, du seul fait de l'existence de cette église à pareille époque, nous sommes en droit de conclure que l'on croyait alors que Marie était morte, ou avait au moins séjourné à Ephèse. C'est la conclusion de Tillemont, de Baillet, de M. Le Camus dans son dernier ouvrage, et aussi la nôtre.

Voici, à côté de ce premier fait, un second fait qui n'est pas moins significatif.

Cette église d'Ephèse est la seule que l'on connaisse dédiée à Marie dans tout l'Orient, et peut-être même dans le monde entier. On parle bien de Sainte-Marie des Neiges, bâtie à Rome entre 353 et 366 par le pape Libère, à la suite du miracle que l'on connaît ; mais il y a là-dessus contestation parmi les doctes. On parle bien de trois églises élevées à Constantinople par l'empereur Constantin, en l'honneur de la sainte Vierge ; mais il y a sur ces trois églises contestation plus grande encore : « on ne peut citer, dit Krauss (t. I, p. 141), aucun témoignage historique ».

N'est-ce pas un fait étrange que cette église unique, ou presque unique dans le monde, dédiée à Marie, et qui se trouve non point à Jérusalem, mais à Ephèse ?

Sans doute ce n'est pas une preuve péremptoire que Marie ait là son tombeau ; mais si on considère le fait en lui-même ; si on le rapproche surtout de cette défense faite par les canons (*id legibus ecclesiasticis prohibentibus*) de bâtir ailleurs que sur les reliques des saints, ou aux endroits sanctifiés par leur présence, force sera de convenir qu'il y a là quelque chose qui parle, et que c'est au moins une forte présomption que Marie a vécu là, qu'elle est morte là.

Qui comprendrait, au cas contraire, l'incurie de Jérusalem ? Qui comprendrait sainte Hélène, à son tour ? sainte Hélène qui va en Palestine avec la mission spéciale de rechercher les Lieux Saints, qui bâtit des temples magnifiques sur le berceau et le tombeau de Notre-Seigneur, et qui aurait oublié d'élever une simple chapelle sur le tombeau de sa divine Mère !

On peut, dans le même ordre d'idées, tirer un argument nouveau, en faveur d'Ephèse, de la dévotion toute particulière et si connue des Ephésiens pour la Mère de Dieu.

Qu'on nous permette de citer ici une page de la *Revue des Deux-Mondes*, signée : Amédée Thierry, 13 novembre 1871 :

« Quand l'empereur Théodose et Nestorius avaient
« placé dans la ville d'Ephèse le siège du Concile,
« ils n'avaient pas réfléchi à certaines circonstances
« qui ne permettaient pas que la question de Marie
« Mère de Dieu y fût examinée avec impartialité et
« discutée en paix. La Vierge Marie était morte à
« Ephèse, où elle avait suivi, après le trépas de son

« vrai Fils, le fils d'adoption qu'elle avait reçu de
« lui au pied de la croix ; elle y avait son tombeau,
« non loin de celui du disciple bien-aimé. C'était là
« du moins l'opinion commune au v^e siècle, opinion
« exprimée par le Concile même. C'était surtout l'opi-
« nion de la ville d'Ephèse, qui tirait de la croyance
« générale une source abondante de revenus par la
« multitude de pèlerins qu'attirait la dévotion aux
« deux tombes de Marie et de Jean le Théologien,
« comme on appelait son second fils.

« Peuple, magistrats, clergé, tout le monde regardait la Mère du Sauveur, non seulement comme la patronne, mais comme la nourricière d'Ephèse, qui faisait pleuvoir sur elle et sur l'Asie toutes sortes de prospérités et protégeait, soit contre les brigands des routes de terre, soit contre les tempêtes de la mer, les pieux voyageurs qui la visitaient.

« Une riche basilique y avait été construite sous le vocable de Marie ou de Sainte-Marie, dans laquelle la Mère du Sauveur était particulièrement honorée ; et cette église était la seule, dit-on, qui lui fût dédiée dans le monde chrétien, la coutume étant encore, à cette époque, de n'attribuer à une église le nom d'un saint ou d'une sainte que lorsqu'elle en possédait des reliques.

« Quiconque contestait à Marie le titre de Mère de Dieu était, aux yeux de tout bon Ephésien, un blasphémateur et un ennemi de la ville. Or, quand on songe quelle influence exerce sur une assemblée délibérante le milieu qui l'entoure, on ne peut s'empêcher d'avouer que si l'empereur et Nestorius avaient voulu créer un préjugé en faveur du terme de *Theotocos*, ils ne s'y seraient pas pris autrement...

« Quand les débats furent clos, on alla aux voix

« sur la condamnation, que l'assemblée prononça à l'unanimité... »

« Quand l'assemblée se sépara, il était nuit noire. Une foule immense encombrait les alentours de l'église Sainte-Marie et les rues avoisinantes. Elle y stationnait depuis le matin, anxieuse, agitée, mais sans tumulte. On s'interrogeait l'un l'autre, avec inquiétude, sur le résultat du vote. Quand on sut que Nestorius était déposé et la Vierge, patronne de la ville, reconnue pour Mère de Dieu, un cri de joie unanime se fit entendre. A mesure que les évêques sortaient de l'église, on les félicitait, on les embrassait ; des hommes du peuple les escortaient avec des torches jusqu'à leurs maisons ; des femmes marchaient devant eux avec des cassolettes de parfums : c'était une fête universelle dans Ephèse, qui resta illuminée toute la nuit. Le lendemain 23, la sentence fut signifiée à Nestorius. On l'afficha sur toutes les places, et on la fit publier à son de trompe par les crieurs publics. »

Cet article n'est-il pas suggestif, comme on dit dans le langage du jour ? Le P. Augustin Largent, de l'Oratoire, qui s'en occupe dans la *Revue des Questions historiques* (tome II, p. 5-70), n'y relève que ce qui a trait à l'impartialité du Concile. Par son silence, il semble admettre tout le reste.

6° La lettre du Concile d'Ephèse. ...

Comment faut-il entendre cette lettre du Concile d'Ephèse ? Voici le sentiment de divers auteurs.

ABBÉ LE CAMUS : — « On sait, dit-il dans son *Voyage aux Pays bibliques* (tome I, p. 258), que le troisième Concile général, tenu en 431, place à Ephèse le tombeau de la très sainte Vierge et celui de saint Jean. »

III Voir Un dernier mot, p. 49

ABBÉ PASCAL : — « On croyait à Ephèse posséder le tombeau de Marie ; et l'on a une lettre du Concile œcuménique de cette ville qui prouve qu'au v^e siècle cette croyance y était universellement établie. »

ENGER : — Que la bienheureuse Vierge ait été auprès de Jean à Ephèse, c'est ce que les Pères d'Ephèse rappellent, non avec intention, mais en passant, comme une chose hors de tout doute. *Beatam Virginem apud Joannem Ephesi fuisse, tanquam extrà omnem dubitationem collocatum Patres Ephesini, non dedita operâ, sed prætereundo commemorant.*

DOM CALMET : — Jean garda Marie dans sa maison tout le temps qu'il demeura en Palestine ; et il l'emmena avec lui à Ephèse. C'est là qu'elle rendit sa très sainte âme à Dieu, au témoignage des Pères d'Ephèse... *Ex epistola Concilii Ephesini constat. (Dict. de la Bible, art. Marie.)*

BARONIUS : — Que la sainte Vierge soit partie avec saint Jean et qu'elle ait habité près de lui à Ephèse, les Pères du Concile d'Ephèse l'indiquent clairement : *non obscure indicant Patres Concilii Ephesini...* (anno 44, n° XI).

BAILLET (15 août) : — « Il y a grande apparence qu'elle finit ses jours à Ephèse ; et il semble que l'on peut conclure d'une lettre du Concile œcuménique, assemblé dans cette ville l'an 431, que l'on croyait alors qu'elle y était enterrée. »

TILLEMONT est encore plus explicite : « Nous ne voyons pas le moyen de douter qu'elle n'ait été à Ephèse et même qu'elle y soit morte, après ce que nous en dit le Concile d'Ephèse. »

Que d'autres nous pourrions citer, parlant tous dans le même sens ! — v. Tombeau p. 132 etc —

Les adversaires remuent ciel et terre pour donner à la fameuse lettre du Concile toute autre interprétation. *A priori*, après les noms que nous venons de

rappeler, leur tentative peut paraître quelque peu imprudente. Mais voyons le texte même de la susdite lettre.

Les Pères écrivent au clergé et au peuple de Constantinople, et parlant de Nestorius, ils disent : *ῥθάσας ἐν τῇ Ἐφεσίῳ, ἔθα ο θεολόγος Ἰωάννης, καὶ ἡ θεοτόκος Παρθένος ἡ ἀγία Μαρία...* En latin : *Cùm in Ephesiorum civitatem pervenisset, in quâ Joannes Theologus et deipara Virgo sancta Maria...* — En français : Etant arrivé à Ephèse, là où Jean le Théologien et la Mère de Dieu la très sainte Vierge Marie...

Où ce texte est complet, ou, comme pensent plusieurs, le verbe a été supprimé.

Si le texte est complet, personne ne peut nier que, d'après l'usage et la grammaire, *un seul verbe* peut être sous-entendu : *εἰσι, sunt, sont*. Or, comment des personnages, morts depuis quatre siècles, peuvent-ils être présents, si ce n'est par leurs restes, ou au moins par leur tombeau ? Ce raisonnement paraît si naturel que Tillemont en a conclu immédiatement : « *donc Ephèse a, sinon le corps, au moins le tombeau* de la Vierge Marie* ».

Une chose confirme cette manière de voir : la sainte Vierge est mise sur le même pied que saint Jean, et on affirme la même chose des deux. Or il est certain pour saint Jean : 1° qu'il est mort à Ephèse ; 2° qu'il y a son tombeau.

Mais qu'ont imaginé les partisans de Jérusalem ? D'après eux, par *Jean le Théologien*, il faut entendre : non Jean le Théologien, mais *l'église de Jean le Théologien* ; et par *la Mère de Dieu la sainte Vierge Marie*, il faut entendre : non la Mère de Dieu la sainte Vierge Marie, mais *l'église de la Mère de Dieu la sainte Vierge Marie*.

Le premier défaut de cette opinion est d'être nouvelle, comme le reconnaît Darras lui-même, qui pour-

* Le A. P. Simon Zoffl. qui a passé 8 ans au Carmel étudiant avec un des nôtres la question de la mort de Marie, conclut au sujet de la Tradition de Jérusalem, comme unique, fondée sur l'apocryphe. Il a trouvé au Carmel un vieux manuscrit où le mot *ἔθα* mentionné dans la lettre du Conc. est remplacé par *ἔθα πόλις*.

tant la patronne (tome XIII, p. 72) ; son aveu est curieux et bon à retenir.

« On a cru longtemps, dit-il, qu'il fallait entendre que la sainte Vierge et saint Jean l'Évangéliste avaient leur tombeau à Ephèse. On sait aujourd'hui qu'Ephèse possédait deux églises : l'une dédiée à saint Jean, l'autre à la Mère de Dieu ; et c'est à cette particularité que le Concile faisait allusion !!! »

Nous dirions volontiers à Darras et à ceux de son parti : *Faveas probare ! Prouvez !* Darras et les siens émettent ici une pure hypothèse.

Il ne suffit pas, en bonne logique, qu'il y ait eu effectivement à Ephèse une église de Saint-Jean et une église de Sainte-Marie, pour être en droit de conclure que, lorsque les Pères disent : saint Jean et sainte Marie, il faille entendre, non la personne de saint Jean, non la personne de sainte Marie, mais l'église de Saint-Jean et l'église de Sainte-Marie.

1° La première règle de toute interprétation, avon-nous dit déjà, n'est-elle pas de prendre les mots dans leur acception propre et ordinaire, à moins que le bon sens n'y répugne ou que le contexte ne s'y oppose ? Or, ni le contexte, ni le bon sens n'empêchent d'entendre ici par *Jean le Théologien*, saint Jean lui-même, et par *Marie Mère de Dieu*, la personne même de la sainte Vierge.

Mais, s'écrie-t-on, cela est contraire à l'histoire, puisque la sainte Vierge est morte à Jérusalem ! — Vous le dites ! nous le nions, nous ; et c'est précisément ce qu'il s'agit de démontrer. Depuis quand fait-on un principe de démonstration du fait même qui est à démontrer ?

2° C'est remplacer par une simple hypothèse des noms très précis de personnes.

3° Enfin, quand a-t-on vu une église s'appeler tout court *Jean le Théologien* ?... et surtout une église

s'appeler *Mère, de Dieu la sainte Vierge Marie...* ? Ce dernier nom en particulier n'est-il pas un peu long pour le nom populaire d'une église ?

Rappelons, à l'appui de ceci, que l'église Sainte-Marie d'Ephèse est mentionnée souvent dans les Actes du Concile, mais toujours sous le nom d'*église Sainte-Marie*.

Nous avons en ce moment sous les yeux une brochure publiée en 1896, contre la thèse d'Ephèse, par ordre du patriarche grec de Jérusalem. Pour bien montrer qu'il y avait à Ephèse une église de Sainte-Marie, et qu'il s'agit dans la lettre du Concile de cette église, non de la sainte Vierge elle-même, l'auteur cite vingt-quatre passages des Actes du Concile où il est fait mention de cette église ; et il ne s'aperçoit pas, le malheureux ! que toutes ses citations tournent contre lui ! Pas une seule fois l'église de Sainte-Marie n'est désignée sous le nom tout court de Sainte-Marie ; toujours il est dit : ou *métropole d'Ephèse*, ou *église appelée Sainte-Marie...* Ἐν τῇ Ἐφεσίων μητροπόλει... ἐν τῇ ἀγιωτάτῃ ἐκκλησίᾳ τῇ καλουμένῃ Μαρία... ἐν τῇ μεγάλῃ ἐκκλησίᾳ τῇ καλουμένῃ Μαρία... ἐν τῇ ἀγία καὶ μεγάλῃ ἐκκλησίᾳ τῇ καλουμένῃ Μαρία, etc., etc. Est-ce assez clair ? (1)

Donc, pour conclure, si le texte est complet sans verbe exprimé, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de n'en point conclure que le tombeau de la sainte Vierge est à Ephèse, comme celui de saint Jean.

Le texte a-t-il été tronqué et le verbe supprimé ? Avant de discuter pour savoir quel est le verbe qui a été supprimé, nous ferons une question préalable. Qui a supprimé ce verbe ? D'après le droit : *Fecit cui prodest*. — Qui donc a intérêt à cette suppression ? Les partisans d'Ephèse ? Non, évidemment,

(1) V. Tombeau d'Éph. p. 136, 137

puisqu'on profite de cette suppression même pour annihiler ce qu'il peut y avoir dans le texte de favorable à leur opinion. — En peut-on dire autant des partisans de Jérusalem ? Certes, loin de nous la pensée de les rendre responsables de la susdite suppression ! Mais il y a un homme déjà suspect, déjà accusé de faux par le pape saint Léon le Grand, que l'on peut sans témérité soupçonner et accuser de ce méfait. Capable de commettre le coup, il l'est ; et il l'a prouvé ! Intéressé à le faire ! Qui plus que lui ? S'il réussit à dérober les titres d'Ephèse, ce sera Jérusalem qui l'emportera, et son évêque avec elle !

Rohrbacher, Darras, Fleury font une remarque qui va singulièrement éclairer notre sujet. Il est certain, disent-ils tous les trois, et par les plaintes de saint Maxime d'Antioche, et par la réponse de saint Léon au même prélat, que Juvénal chercha au Concile d'Ephèse à usurper la juridiction des trois Palestine, et qu'il ne craignit point, pour y arriver plus sûrement, de produire de fausses pièces. Or, rien de ces pièces, rien de toute cette affaire ne se retrouve dans les Actes du Concile, tels que nous les possédons actuellement. Des actes ont donc disparu ! Qui les a fait disparaître ?

Eh ! qui veut-on que ce soit, sinon le seul qui avait intérêt à cela, Juvénal ? — Que s'il a pu enlever des actes entiers, combien lui a-t-il été plus facile d'effacer un mot ! Et remarquez comme, pour ce faire, il a eu toutes les facilités possibles.

En 431, il signe, dit l'abbé Le Camus, avec les Pères du Concile, la lettre mentionnant *le séjour...* et peut-être aussi la mort en cette ville de la Bienheureuse Vierge Marie. Il se garda bien alors de réclamer ou de protester, dit un autre écrivain ; *on l'aurait lapidé.*

Mais, 18 ans après, au brigandage d'Ephèse, il eut occasion de reprendre sa revanche ; et, étant donné l'homme, on ne peut guère admettre qu'il ne l'ait point prise. On le vit là être des premiers à fouler aux pieds les décisions du précédent Concile, condamner Flavien de Constantinople, et prendre ouvertement le parti de l'hérésie. Quand il eut chassé les bons évêques par la violence et qu'il eut intimidé les autres, il resta maître, avec sa faction, du terrain et des choses. Qui put alors l'empêcher de mettre la main sur les Actes du précédent Concile ? Ces Actes étaient là, puisqu'une partie au moins fut lue au conciliabule. Qui surtout put l'empêcher d'effacer de ces Actes le mot qu'il avait sur le cœur et qui barrait la route à son ambition, à son orgueil ? Sans recourir à la violence, ne pouvait-il encore faire la chose en secret, à l'insu des autres ?

Il l'a pu, et nous croyons qu'il l'a fait. De là sans doute ces textes, copiés plus tard, qui nous sont arrivés avec des points... c'est-à-dire avec la suppression. On comprend le trouble qu'un seul exemplaire altéré pouvait jeter dans tous les autres, alors que l'imprimerie n'était pas inventée et que les éditions étaient rares.

Ce n'est pas la seule pièce qui ait été raturée. Pendant le Concile d'Ephèse, saint Cyrille prêcha dans l'église Sainte-Marie sur la sainte Vierge, au jour même de sa fête. Baillet pense que cette fête était celle de l'Assomption, qui se célébrait alors en même temps et le même jour que la Dédicace de l'Eglise. Saint Cyrille fit sans doute, dans ce discours, quelque allusion déplaisante. Le passage est supprimé aussi et remplacé par des points, comme on peut le voir par un vieux manuscrit grec que l'on conserve au Mont-Carmel. C'est la même main qui a dû faire le coup, et vers le même temps. Ces textes

¹¹⁹ Rapport d'un Calmo... *Journ. Ecclésiastique*
de Salzbourg n. 13. 1895. Fr. P. Simon Zoffl.
— Dans le manuscrit du Carmel, vieux manuscrit, le mot du Concile
est effacé et remplacé par des points. — Fr. P. Zoffl. qui a passé 19 ans
au Carmel, avec un Somain, pour s'occuper la question, et qui avait
une réputation que son des ouvrages et son journal — *Journ. de Salzbourg* prouve

gênaient Jérusalem ; on les a supprimés. — Qu'on en trouve, si l'on peut, une autre raison !

La suppression admise, les adversaires d'Ephèse cherchent à suppléer le verbe qui manque par diverses adjonctions ou interprétations. Leur embarras nous rappelle quelque peu le *Hoc est corpus meum*, et les protestants imaginant toutes sortes de sens, même les plus étranges, pour repousser le seul naturel et le seul bon.

Les uns supposent : *là où saint Jean et la sainte Vierge ont des temples...* ; d'autres : *là où ils sont spécialement honorés...* ; d'autres : *là où ils ont séjourné quelque temps*, etc., etc. Ce sont les trois interprétations le plus communément mises en avant par ceux qui n'admettent point notre sens.

Le défaut capital de ces diverses adjonctions ou interprétations, c'est de n'être que de pures hypothèses. Leur deuxième défaut est de n'être pas même d'accord entre elles. C'est la meilleure preuve qu'aucune de ces explications ne satisfait tout le monde ; la meilleure preuve aussi du peu de fondement des unes et des autres. Le troisième défaut, c'est le *non-sens* de ces divers remplacements.

Là où Jean et la sainte Vierge ont des temples !.... Mais on le voyait bien, et on le savait bien. Dans quel but un Concile rappeler cela ! c'est au moins oisif.

Là où Jean et la sainte Vierge sont honorés !.... Mais en 431, saint Jean et la sainte Vierge sont honorés partout. C'est encore parler pour ne rien dire, à moins qu'il ne s'agisse d'un culte tout à fait particulier et tel qu'on ne voyait pas ailleurs ; mais alors cela rentrerait dans notre sens et favoriserait notre thèse.

Là où ils ont vécu... là où ils ont séjourné quelque temps... Ceci encore nous est favorable.

S'il n'y avait eu que cela, aurait-on supprimé ? Ce n'était vraiment pas la peine de supprimer pour si peu !

Ainsi donc, qu'il en soit de ces paroles du Concile ce que l'on voudra ; qu'on les entende d'une façon ou de l'autre, ce texte reste pour nous, et il tourne quand même à l'avantage d'Ephèse contre Jérusalem.

7° Saint Epiphane et les apocryphes.

Saint Epiphane et les apocryphes nous semblent mériter une mention spéciale, non pas que nous songions à les citer comme témoins réguliers en faveur de la thèse d'Ephèse, mais parce qu'on peut tirer d'eux diverses inductions, qui ne sont point sans valeur.

1° SAINT EPIPHANE. — Saint Epiphane, comme il a été dit en son lieu, ne sait pas si la sainte Vierge est morte ou pas morte, ensevelie ou pas ensevelie.

Pour ce qui est du séjour de Marie à Ephèse, il semble l'ignorer aussi. Qu'il ignore ce séjour caché dans la montagne, il n'y a pas lieu de s'en étonner, surtout s'il est vrai, comme l'assure Tillemont, que jamais il n'a mis le pied à Ephèse, que jamais il n'a eu affaire *en ces quartiers-là*. Mais cependant il a dû en entendre parler, puisqu'il en parle lui-même, disant que l'Écriture *se tait sur le voyage d'Asie*.

Or, n'est-ce pas chose curieuse et à noter, que saint Epiphane, qui connaît Jérusalem, ne sache pas que la sainte Vierge soit morte et enterrée à Jérusalem, et que lui, qui ne connaît pas Ephèse, ait cependant entendu parler du voyage d'Ephèse ?

2° LES APOCRYPHES. — Avant Juvénal, on ne connaît que peu ou point d'apocryphes mettant à Jérusalem la mort et le tombeau de la sainte Vierge. Avec Juvénal on les voit pousser comme une moisson de champignons.

C'est d'abord le faux Méliton qui paraît à une date si opportune que Tillemont et d'autres, frappés de la coïncidence, se sont demandé *si c'est le faux Méliton qui a fait trouver le tombeau ou le tombeau qui a inspiré le faux Méliton*.

D'aucuns soupçonnent Juvénal d'en être lui-même l'auteur. (Baronius, anno 457, n° ix.) Nicéphore appuie ce sentiment, *ex traditione majorum*, quand il affirme que Juvénal a écrit un livre : *Du Trépas de la sainte Vierge*. Or on ne connaît pas en ce temps-là d'autre livre intitulé : *De Transitu...* ou *Du Trépas de la sainte Vierge* que celui du pseudo-Méliton.

Vient ensuite, entre 491 et 532, le faux Aréopagite, c'est-à-dire le Denys inventé ou interpolé, comme on voudra. Puis Euthymius qui cite les deux précédents. Ce sont là les trois principaux ; mais que d'autres à citer !... Lettres apocryphes de saint Timothée, de saint Ignace, de saint Jérôme, de saint Maxime, sermons supposés de saint Augustin, de saint Athanase, de saint Cyrille, de Sophronius, etc., etc., etc. ; et tous ces écrits poussent dans le même sens.

Pourquoi donc cette levée de boucliers apocryphes venant tous au secours de Jérusalem ? — Nous répondrons à cette question par une autre question. Quand a-t-on coutume de recourir à de faux témoins ? Quand on n'en a pas de bons, et que la cause est mauvaise.

Quelqu'un a essayé de dire : au moins ces apocryphes montrent quelle était alors la tradition existante. — Non ! ils ne montrent pas cela ! — 1° Si telle eût été vraiment la tradition existante, quel besoin d'apocryphes ? — 2° Que peut-on conclure du témoignage d'un menteur ou d'un faussaire ? rien ; si ce n'est son désir de faire passer pour vrai ce qui est faux, ou pour faux ce qui est vrai.

8° Tradition générale.

Nous avons vu au chapitre 1 : 1° qu'il y a une tradition dans l'Eglise et dans le monde savant en faveur d'Ephèse ; 2° que cette tradition est ancienne, et qu'elle remonte aux premiers siècles, d'après Lipsius, Enger, Curtius Ernest et certains monuments. Nous avons vu 3° que cette tradition d'Ephèse balance celle de Jérusalem. Le fait est là, tangible, indéniable : il a été impossible jusqu'à ce jour de trancher la question. Jérusalem, malgré tout le bruit fait autour de son nom ; Jérusalem, malgré tous les avantages qu'elle semble avoir dans le cas présent ; Jérusalem n'a pu l'emporter sur une ville morte depuis plusieurs siècles et hors d'état de se défendre ! N'y a-t-il point là une présomption puissante en faveur d'Ephèse ?

Comparez les deux traditions. Jérusalem a tout pour elle !... 1° la présence de Marie officiellement constatée au moins jusqu'à la Pentecôte ; — puis les souvenirs de son divin Fils qui semblent devoir l'attacher à la cité sainte jusqu'à la mort.

2° Le fait d'un tombeau existant à Gethsémani et dit très probablement tombeau de la Vierge, pour avoir été préparé pour elle.

3° Le silence d'Ephèse, qui va bientôt disparaître et qui sera dans l'impossibilité la plus complète de songer même à faire valoir ses droits.

4° L'habile, l'ambitieux, le peu scrupuleux Juvénal, qui est homme à tirer parti de tout pour grandir son siège et son Eglise.

5° Cette nuée d'apocryphes, qui paraissent du v^e au vii^e siècle, et qui tous lancent et propagent la prétendue *tradition de Jérusalem*.

6° Au vii^e et au viii^e siècle, saint Modeste de Jérusalem,

salem, saint Germain de Constantinople, qui commencent à prêter l'oreille aux apocryphes ; saint André de Crète, saint Jean Damascène, qui les accueillent et s'en font l'écho.

7° Puis les pèlerins sans nombre qui, chaque année, visiteront le prétendu tombeau de Marie et s'en retourneront chez eux, rapportant et répandant sans défiance ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu. Puis enfin les Croisades qui achèveront de populariser l'idée de Jérusalem, tandis qu'Ephèse, placée en dehors des routes suivies par l'Europe, demeure inaperçue et oubliée. Proteste-t-elle contre l'usurpation de Jérusalem ? La laisse-t-elle s'accomplir en silence ? Qui le sait ? En tout cas, si elle a réclamé, sa voix est restée sans écho et ses réclamations n'ont pu arriver jusqu'à nous.

Tout favorise Jérusalem ; et cependant, malgré le concours inouï de tant de circonstances toutes favorables, la tradition de Jérusalem n'a point réussi à faire oublier celle d'Ephèse.

Mettons Ephèse en regard de Jérusalem, la chose paraîtra encore plus merveilleuse. A Jérusalem, tout est disposé en faveur ; à Ephèse, c'est le contraire ; tout est disposé *contre*, jusqu'au clergé du pays qui combat contre Ephèse pour Jérusalem.

A l'origine, si l'on s'en rapporte à la tradition locale, confirmée et expliquée par Catherine Emmerich : une mort solitaire, dans la montagne, loin de la ville et de tout bruit ; — un tombeau caché dans une grotte ; — puis les apôtres s'en vont ; les fidèles se dispersent ; et désormais c'est la solitude et le silence. — Là pas de pèlerins nombreux, comme à Jérusalem, qui s'en retournent racontant chez eux ce qui les a frappés dans leur pèlerinage. — Là point d'illustres et saints évêques, comme les Alexandre, les Cyrille, les Modeste, les Sophronius, etc. ; point

• nouveau clergé (par suite de l'usurpation de Jérusalem)

de grands et savants docteurs, comme les Origène, les Epiphane et les Jérôme. — Là pas même d'histoire. Bientôt les Barbares fondront sur Ephèse, bouleversant tout; les invasions succéderont aux invasions, jusqu'à ce qu'une dernière ruine vienne en faire, ce qu'elle est aujourd'hui: un champ semé de marbres, de briques, de débris, au milieu desquels passe la charrue.

Or, malgré le silence des historiens, des voyageurs, de la ville elle-même, on pourrait dire malgré le silence de toutes choses; malgré aussi une *destruction si complète*, la tradition d'Ephèse a survécu. Elle subsiste! Que disons-nous: elle subsiste! Elle tient tête à sa rivale, et elle ne craint pas de lui dire en pleine face: Non! tu n'es pas la vraie!

Comprend-on cela! En vérité: *Digitus Dei est hic!* Il faut que la main de Dieu soit ici.

A Jérusalem encore, le simple tombeau de Gethsémani, même sans Juvénal, même sans les apocryphes, suffirait à expliquer la tradition de Jérusalem. Qu'est-ce donc avec Juvénal et les apocryphes accourant à la rescousse?

Mais qu'y a-t-il à Ephèse qui explique l'existence de la tradition d'Ephèse, en dehors du fait même que cette tradition rapporte? Oté ce fondement, d'où veut-on qu'elle ait pris naissance? De ce que saint Jean est venu à Ephèse? Mais non! puisque, dans la pensée des adversaires, il serait avéré que saint Jean n'est venu que fort tard à Ephèse, et bien longtemps après la mort de Marie. Des apocryphes? Quels sont ceux que l'on trouve pour Ephèse?

Il faut vraiment à la tradition d'Ephèse une base solide, pour avoir résisté, comme elle l'a fait, à tant de ruines des hommes et des siècles. Or que peut être cette base si ferme et si solide, sinon la vérité? Il n'y a que la vérité qui ait cette force inébranlable.

9° Tradition locale.

Dans une petite brochure éditée l'année dernière par la maison Oudin (Paris-Poitiers) et intitulée *Panaghia-Capouli* ou *Maison de la sainte Vierge près d'Ephèse*, on a raconté, avec pièces authentiques à l'appui, comment les Kirkindjiotes, ou descendants des anciens Ephésiens, ont gardé, de génération en génération, le souvenir très précis du séjour, de la mort et de la sépulture de Marie sur le mont *Bulbul Dagh*, voisin d'Ephèse.

Ils sont 4.000, retirés dans la montagne, à plusieurs heures d'Ephèse. Avant le chemin de fer d'Aïdin, ils vivaient isolés en quelque sorte du monde entier. Tous sont chrétiens, mais de religion grecque. Or, chaque année, de temps immémorial, ces Kirkindjiotes vont en pèlerinage aux ruines de Panaghia-Capouli, spécialement vers la fête de l'Assomption.

Qu'est-ce qui attire ce peuple, depuis des siècles, à cette ruine, malgré la distance de cinq lieues environ à parcourir, par des chemins qui ne sont pas des chemins, et malgré la présence des brigands, qui, jusqu'à ces quinze dernières années, avaient là leur quartier général, et ne se faisaient pas faute de rançonner, de molester, même de mutiler ou assassiner les malheureux voyageurs tombant sous leurs griffes et dont ils pouvaient espérer du butin?

Un témoin oculaire, qui a aujourd'hui 50 ans passés, raconte, dans la brochure de Panaghia-Capouli, ce qu'il a vu de ses yeux, il y a plus de 40 ans.

« La veille du pèlerinage, dit-il, des hommes partaient en avant pour « débroussailler » les abords de la maison et en permettre l'approche.

« Le jour venu, hommes, femmes, jeunes gens,

« jeunes filles, enfants et vieillards, arrivaient avec le prêtre. On établissait un autel provisoire sur les décombres mêmes remplissant la chapelle. Le prêtre disait la messe que tout le monde entendait fort dévotement. La messe dite, on défaisait l'autel, on prenait un peu de repos et on repartait pour Kirkindjé. »

Expliquez cette messe sur ces ruines, à cinq lieues du village, alors qu'il y a tant d'autres chapelles de la sainte Vierge en bon état et bien plus proches! Expliquez l'obstination immémoriale de ce peuple à croire que Marie est morte dans la petite maison de Panaghïa-Capouli, alors que son propre clergé, notez cela! est unanime, depuis des siècles, à lui répéter que le tombeau de Marie est à Jérusalem!

Vous dites que sainte Marie Mère de Dieu est morte à Jérusalem? Non! ce n'est pas à Jérusalem qu'elle est morte, mais à Panaghïa-Capouli, sur le Bulbul-Dagh! Là est encore sa tombe, comme nous l'ont dit nos pères; et c'est là que nous continuerons de venir chaque année fêter son Assomption; et vous y viendrez, prêtres, avec nous.

Expliquez l'attrait de ce peuple! expliquez sa croyance! expliquez ces pèlerinages annuels dont l'usage est si populaire, et dont l'origine se perd dans la nuit des temps!

10° Panaghïa-Capouli.

La découverte de Panaghïa-Capouli, faite en juillet 1891, éclaire, selon nous, la question d'un jour nouveau et semble devoir jeter un grand poids dans la balance.

— Ici, entendons-nous bien! Nous n'accordons à Catherine Emmerich aucune valeur historique. Mais

nous prenons *le fait même* de la maison cherchée et trouvée, boussole en main, sur les seules indications de la voyante; *fait tout matériel*, qui est, lui, du domaine de l'histoire.

Catherine Emmerich, à tort ou à raison, dans ses visions ou dans ses rêves — comme on voudra; nous n'avons pas à discuter ce point — assure avoir vu trois choses:

1° Elle assure que, de sa petite chambre d'Allemagne, elle a vu un site près d'Ephèse, dans telle direction, à telle distance, au pied d'une montagne du haut de laquelle on voit Ephèse d'un côté et la mer de l'autre, plus rapprochée qu'Ephèse. A côté sont des rochers élevés, et dans le voisinage se trouve un château, etc., etc.

2° Elle assure avoir vu là une maison isolée, construite en pierre, ayant tant de pièces, telle forme, telle disposition, avec niche ici, angle là, octogone par derrière, etc., etc., etc.

3° Elle assure avoir vu la sainte Vierge habiter cette maison. C'est là qu'elle aurait vécu neuf ans après son départ de Jérusalem; là qu'elle serait morte, et non loin de là, dans une grotte, aujourd'hui cachée sous terre, qu'elle aurait son tombeau.

Catherine Emmerich assure ces trois choses; et elle les assure comme les tenant toutes trois de Dieu qui les lui a révélées, sous forme de tableaux passés sous ses yeux. Que l'on croie ou que l'on ne croie pas, voilà un fait.

Dans ce que dit la voyante de Dülmen, il y a deux parties bien distinctes: une toute matérielle que chacun peut vérifier: le site, la maison, la montagne, les rochers, le château, la mer; — une autre surnaturelle: la révélation, qui échappe au contrôle, et que l'on peut accepter ou rejeter, selon sa manière de voir ou ses dispositions personnelles.

Première partie. — La voyante de Dülmen parle d'un site, d'une maison, etc., etc., etc. Oui ou non, ce site existe-t-il? oui ou non, cette maison existe-t-elle? et ce château, et ces rochers, et cette montagne, etc., etc.? — Oui, tout cela existe, et dans les conditions indiquées par la voyante. Plus de mille témoins, appartenant à tous les pays et à toutes les classes, l'ont amplement et surabondamment constaté. Chacun du reste peut aller, sur place, vérifier l'exactitude merveilleuse de la description faite, du fond de son pays d'Allemagne, par Catherine Emmerich, il y aura 80 ans bientôt.

Ceci n'est pas « une hallucination »; ceci n'est pas « un rêve »; ceci n'est pas imagination pure ni chimère; ceci n'est pas hypothèse gratuite; c'est, nous le répétons, un fait, une réalité constatée et attestée par maints voyageurs, non des moins autorisés, comme on peut le voir dans la brochure de Panaghia-Capouli, et sur laquelle ceux qui n'ont point vu auraient tort de disputer.

Ce point établi, nous prions simplement les adversaires, quels qu'ils soient, de vouloir bien expliquer raisonnablement ce fait tout brutal: comment une pauvre fille du peuple, ignorante et naïve, qui n'a jamais voyagé, qui n'a jamais étudié ni lu beaucoup, qui a presque toute sa vie été au lit malade et très souffrante, et qui est morte en 1824, comment, disons-nous, cette humble et pauvre fille a pu, du fond de son pays et du lit où la souffrance la tenait clouée, voir si bien, et décrire si bien, avec tant d'exactitude, avec tant de détails, position et plan d'une vieille ruine perdue dans la montagne, inconnue des savants, inconnue des touristes, et qu'elle n'a certainement jamais visitée en personne.

A-t-elle lu et copié quelque vieux document?... Quel est ce document? et où est ce document?

Est-ce un faussaire qui a ajouté aux récits de Catherine Emmerich?... Quel est ce faussaire? Quel intérêt, quel but avait ce faussaire? et où a-t-il puisé lui-même pour donner une description à la fois si minutieuse et si parfaite, alors qu'il est certain, par le témoignage de tous les gens du pays, que, jusqu'en ces dernières quinze ou vingt années, aucun étranger ne pouvait se risquer dans cette région, sans courir le risque d'être arrêté, rançonné, mutilé et massacré par les brigands?

S'il n'y a pas d'explication humaine possible, il faudra donc convenir que Catherine Emmerich a vraiment, comme elle l'affirme, vu en vision ce qu'elle raconte; et alors ses affirmations si positives, si décisives, tranchent la question en faveur d'Ephèse.

Nous pouvons arrêter ici ce travail, et, appuyé sur l'histoire, comme notre premier et vrai fondement; appuyé ensuite sur la découverte de Panaghia-Capouli et sur la voyante de Dülmen, comme simple *confirmatur*, nous pouvons définitivement conclure: *c'est bien à Ephèse que la sainte Vierge est morte et qu'elle a son tombeau.*

Plus d'une âme généreuse et sentimentale éprouvera un serrement de cœur, lorsque la froide raison lui montrera qu'il n'y a guère moyen d'échapper à la conclusion ci-dessus. On aimait Jérusalem pour Marie. On aimait voir cette Mère en deuil visiter pieusement et amoureuxment les Lieux Saints, sanctifiés par la Passion de son Fils, et qui lui rappelaient à la fois les plus poignants comme les plus chers souvenirs. On aimait à voir ce cœur maternel et virginal nourrir et consoler en même temps sa douleur, son amour, par la vue de cette grotte où Jésus a sué du sang, par la vue de ce palais où il a été si injustement accusé et encore plus injustement condamné, par la vue de ce Calvaire où il est mort

pour nous, par la vue de ce sépulcre témoin de sa défaite et de sa victoire, par la vue enfin de ce mont des Oliviers, au sommet duquel il a quitté la terre pour retourner près de son Père au ciel. Il semble que Jérusalem était pour Marie l'endroit désigné, par mille raisons secrètes, pour y vivre et pour y mourir.

Mais avons-nous bien raison de penser ainsi ? On oublie que tous les amis de Jésus ont quitté Jérusalem, les uns après les autres, d'assez bonne heure, et que Marie y serait demeurée solitaire et comme abandonnée. On oublie que tous les amis de Jésus sont allés mourir au loin : Pierre à Rome, Jean à Ephèse, Lazare à Marseille, Marthe et Marie aussi en Gaule, non loin de leur saint frère, et qu'aucun des apôtres, sauf Jacques le Majeur et Jacques le Mineur, n'a honoré de sa mort Jérusalem.

Et puis la ville déicide, maudite de Dieu et des hommes, avec la condamnation qui pesait sur elle, avec les souvenirs douloureux de son odieuse ingratitude, avec les troubles qui l'agitaient sans cesse, avec les meurtres dont elle était chaque jour le théâtre, avec le châtimeut divin qui déjà commençait à se faire sentir, Jérusalem, en de telles conditions, était-elle un séjour bien choisi et si désirable pour Marie ?

Combien, sous tous ces rapports, la retraite choisie par saint Jean sur le Bulbul-Dagh était préférable !

A cette divine Mère, morte au monde, morte à toutes les choses d'ici-bas, et qui n'a plus qu'une pensée, qu'un désir, qu'une aspiration : le ciel, pour y retrouver son tout aimable Fils, que fallait-il ? La solitude, le silence, le repos, loin de la multitude, loin de tout bruit des hommes, avec la liberté, que rien ne vint troubler, de vivre avec ses pensées et ses souvenirs.

A ce point de vue, il est difficile d'imaginer un endroit mieux choisi que le délicieux vallon du Bulbul-Dagh.

Sur les côtés et en arrière, un cercle de montagnes qui séparent de tous les bruits troublants et dissipants de la ville. Par devant, une échappée de vue sur la mer qui relie Ephèse à la Palestine et par où sa pensée peut à loisir se porter vers Jérusalem.

Tout à l'entour, le plus doux et le plus gracieux paysage, pour reposer à la fois le cœur, l'esprit et les yeux. En haut enfin, le ciel où va sans cesse toute son âme, où est son unique trésor.

Quand on a vu l'aspect désolé, la tristesse lugubre de Jérusalem, et que l'on a sous les yeux la vue si douce, si tranquille, si reposante de Panaghia-Capouli, non ! loin de regretter que saint Jean y ait conduit Marie, on est tout heureux, au contraire, du choix qu'il en a fait, pour permettre à cette divine Mère d'y finir ses jours dans le repos de la solitude, la prière et la paix.

APPENDICE

Dans ce chapitre nous reproduirons certain nombre de lettres écrites ici et là, en divers temps, tantôt pour donner ou demander une explication, tantôt pour répondre à une objection qui nous était faite, ou pour relever et combattre certaines thèses opposées à Ephèse.

À ces lettres réellement adressées à des personnes existantes, que nous désignerons le plus souvent par leurs simples initiales, nous en joindrons quelques autres adressées à des personnages fictifs, dans lesquelles nous achèverons de donner plusieurs éclaircissements qui n'ont pu trouver leur place ailleurs.

Ce chapitre III sera donc comme le complément et le *confirmatur* des deux chapitres précédents.

Lettre à M. G.

« Êtes-vous bien sûr que Benoît XIV n'ose se prononcer entre Ephèse et Jérusalem ?

« Lisez ce qu'il dit là-dessus dans son *Traité des saints Mystères*, à l'article Vendredi saint, sur les paroles : *accepit in sua...* et vous serez amplement édifié ! Là, il se prononce bel et bien, et pour Ephèse. »

Deuxième Lettre à M. G.

« Rorhbacher est contre Ephèse !... Eh oui, Rorhbacher est contre Ephèse, carrément même ; mais comme beaucoup d'autres ! pour avoir lu trop vite et n'être pas allé aux sources.

« Qu'oppose Rorhbacher à Ephèse ? Une phrase et un texte.

« La phrase est typique : « *Les jansénistes et compagnie sont pour Ephèse...* Donc, à priori, c'est faux. — Comme logique, vous avouerez qu'on peut désirer mieux ; d'autant plus que dans le cas présent les jansénistes se trouvent avec Dom Calmet, Tillemont, Benoît XIV et d'autres aussi bons catholiques.

« Le texte est de saint Epiphane : *Quand Jean partit pour Ephèse*, dit ce Père, *l'Écriture sainte ne dit pas qu'il emmena la sainte Vierge avec lui.*

« Et Rorhbacher de partir de là pour déclarer que saint Epiphane *nie formellement* le séjour de la sainte Vierge à Ephèse. Nier et se taire sont-ils donc deux choses identiques ?

« Mais l'Écriture sainte ne dit pas non plus que la sainte Vierge est restée à Jérusalem, y est morte, y a été enterrée, y a son tombeau !... Et alors ?... en vertu de la même logique... etc.

« Ah ! Monsieur Rorhbacher, vous vous êtes ici oublié. »

Lettre à Mgr Baunard. 1896

« Je viens de lire votre *Vie de saint Jean*, et en particulier le chapitre XII, avec toute l'attention, tout le respect que méritent le nom, le talent et l'autorité de l'auteur.

« Voulez-vous me permettre quelques remarques, pour mon instruction et celle de plusieurs ? »

« I. — Je lis, page 217, édition 1869, en note :

« Cette opinion — celle qui fait mourir Marie à Ephèse — abandonnée aujourd'hui... »

« Excusez-moi, Monseigneur, je croyais cette opinion non point abandonnée, mais simplement controversée. C'est du moins ce qui semble résulter de divers écrits tout récents que j'ai entre les mains.

« II. — Même note : « Là Jean le Théologien et la sainte Vierge Marie Mère de Dieu... Le verbe manque ; mais c'est gratuitement qu'on y supplée par le mot résidèrent que rien n'appelle ici. Ne s'agit-il pas plutôt de deux célèbres sanctuaires de Jean et de Marie?... »

« 1° Ne trouvez-vous pas que c'est remplacer des noms très précis de personnes par une simple hypothèse ? »

« 2° Et puis appeler une église Jean le Théologien, une autre église, Mère de Dieu Vierge sainte Marie, comme il y a dans le grec, ne sont-ce pas là pour des églises des noms quelque peu étranges ?... Le dernier surtout n'est-il pas un peu long ? »

« 3. C'est gratuitement qu'on y supplée par le mot résidèrent... Pourquoi gratuitement ? On trouve dans plusieurs auteurs la même assertion, mais aucun ne se donne la peine de prouver.

« Que si le mot résidèrent choque, mettons sunt ou fuerunt, sont ou furent ; et ce sera tout à fait, si je ne me trompe, dans le génie de la langue soit grecque, soit latine.

« III. — Cette opinion — la même que ci-dessus — est formellement contredite par saint Epiphane qui dit : « Lorsque Jean résolut de partir pour l'Asie, aucune écriture n'affirme qu'il emmena la sainte Vierge ». Aucune non plus n'affirme qu'il ne l'a pas emmenée. Ergo conclusion.

(1) avec le ph. l'article est placé!

« Est-ce que mon saint Epiphane serait falsifié ? Le texte que j'ai entre les mains me donne un sens tout différent. D'après ce texte, la thèse de saint Epiphane serait celle-ci : on ne sait rien de positif sur la sainte Vierge.

« Que si quelqu'un, ajoute-t-il, pense que je parle en l'air : licet sacrarum Litterarum vestigia consecrari, in quibus nullam de Mariæ obitu mentionem reperiet, mortua sit nec ne, sepulta an non sepulta fuerit. Ac cum Joannes interim in Asiam profectus sit nusquam tamen B. Virginem itineris comitem secum illum habuisse significat ; sed de eâ re penitus Scriptura conticescit... »

« Si ce texte latin reproduit exactement saint Epiphane : 1° la traduction française de la note est fautive. Il ne s'agit que de l'Écriture sainte, et non pas de toute écriture ; et le vrai sens est, non pas : Aucune écriture n'affirme..., mais simplement : on ne trouve nulle part dans la sainte Écriture que... ce qui est parfaitement juste et admis: (si l'et d'imph ulen)

« 2° De ce que la sainte Écriture ne dit pas que Jean a emmené avec lui la sainte Vierge, peut-on conclure qu'il ne l'a pas emmenée ? Autre chose : l'Écriture ne dit pas qu'il l'a emmenée ; autre chose : l'Écriture dit qu'il ne l'a pas emmenée.

« 3° Il n'est pas question seulement, dans saint Epiphane, du voyage de la sainte Vierge, mais aussi de sa mort, de sa sépulture. Si donc, du silence de l'Écriture sainte sur le voyage de Marie à Ephèse, on est en droit de conclure que Marie n'est pas allée à Ephèse, pourquoi du même silence de la sainte Écriture sur la mort, sur la sépulture de Marie, ne pas aussi conclure que Marie n'est pas morte, qu'elle n'a jamais été ensevelie ? »

« 4° De ce passage de saint Epiphane, il y a des gens qui tirent au contraire un argument en faveur

en Si l'Écriture ne dit pas qu'il l'a emmenée, elle ne dit pas non plus qu'il ne l'a pas emmenée. Ergo: pas de conclusion, ni pour, ni contre.

d'Ephèse. Pourquoi, se disent-ils, saint Epiphane parle-t-il de ce voyage d'Ephèse ? C'est donc qu'il y avait déjà de son temps une opinion en faveur d'Ephèse. Supposé qu'il y ait de sa part négation de ce voyage, sa négation même serait l'aveu implicite d'une tradition existant dès lors au sujet de ce voyage ; car personne ne songe à nier ce que personne ne songe à soutenir.

« IV. — Même note : « Polycrate, évêque d'Ephèse, « dans le second siècle, vantant les gloires de son « Eglise, dans sa lettre au pape saint Victor, ne parle « ni du séjour ni de la mort de Marie à Ephèse. »

« 1° Polycrate ne parle pas davantage de saint Paul, non plus que de saint Timothée !... Ergo à pari...

« 2° Polycrate avait d'excellentes raisons pour ne point compter Marie parmi les gloires de son Eglise. 1° Jamais Marie n'a appartenu à l'Eglise d'Ephèse, étant morte au moins 8 ans avant que l'Eglise d'Ephèse fût fondée ou du moins organisée par saint Paul. — 2° Autres les gloires de Paris, autres les gloires de Versailles. Or, d'après la tradition locale, Marie n'est point morte à Ephèse même, mais dans une localité voisine, distante de deux à trois heures, et formant, dit-on, très anciennement un évêché distinct de celui d'Ephèse.

« V. — Même note. « Les Pères unanimement « mettent à Jérusalem la mort et la sépulture de la « Mère de Dieu. »

« Est-ce bien vrai ? Saint Epiphane est un des Pères les plus compétents dans la question, vu sa science, vu son origine, puisqu'il est du pays, vu le siècle où il a vécu : 310-403. Saint Jérôme n'est pas moins compétent, vu son siècle lui aussi : 334-420, vu son long séjour près de Jérusalem, vu les études spéciales qu'il a faites sur toutes les traditions

chrétiennes de Terre Sainte. J'aurais grand plaisir à connaître les textes de ces deux Pères *mettant à Jérusalem* la mort et le tombeau de la sainte Vierge.

« Mieux que cela, Monseigneur ! Je me déclarerai satisfait, et vous rendrez du même coup un véritable service aux chercheurs, si vous pouvez nous indiquer *un seul Père* parlant soit de la mort, soit de la sépulture de la sainte Vierge à Jérusalem, *un seul*, dis-je, avant 451, c'est-à-dire avant ce Juvénal, cause de tout.

« VI. — Même note : « Benoît XIV n'ose « choisir entre les deux opinions. »

« Cela prouve du moins que l'une et l'autre sont respectables, et qu'il n'est pas si aisé de prononcer que la thèse de Jérusalem l'emporte sur celle d'Ephèse. Cependant l'assertion ci-dessus n'est pas tout à fait exacte.

« Si l'on prend la thèse où Benoît XIV examine la question en soi, non ! il ne se prononce pas. Mais que l'on prenne son commentaire du Vendredi saint sur les paroles *accepit in sua* et on aura son sentiment personnel. « Jean, dit-il, étant parti pour Ephèse, il l'emmena avec lui ; et c'est là que cette Bienheureuse Mère s'envola de ce monde au ciel. » Que veut-on de plus clair et de plus décisif ?

« VII. — A la page 234, saint Denys l'Aréopagite est cité comme ayant assisté en personne à la mort et à la sépulture de Marie. — Où ? non ne le dit.

« Une simple question : Comment saint Denys, converti seulement en 51 ou 52, a-t-il pu assister à la mort de la sainte Vierge arrivée en 48 d'après Eusèbe et l'opinion la plus commune, plus tôt même d'après Nicéphore et autres Grecs ?

« Veuillez agréer, etc. »

Lettre à M. l'abbé Aillon - mars 183

« Soyez satisfait ! J'ai consulté la haute science ; et la haute science a eu la grande et très grande amabilité de me répondre, par la plume du savant professeur et maître X. Duchesne

« Voulez-vous me permettre de placer sous vos yeux : *demandes et réponses* ?

« Par lettre du 12 février, je disais : « 1^o prière de m'indiquer les *meilleures raisons* que l'on connaisse contre le séjour et la mort de la sainte Vierge à Ephèse, ou aux environs d'Ephèse ; — 2^o prière de m'aider à expliquer raisonnablement ce fait tout brutal : comment Catherine Emmerich, morte en 1824, a-t-elle pu si minutieusement et si exactement décrire tant la *position* que le *plan* complet d'une vieille ruine, perdue dans la montagne, inconnue des savants, inconnue des pèlerins, et qu'elle n'a certainement jamais visitée elle-même ?

« A-t-elle copié quelque document ancien ? quel est ce document ? Est-ce un faussaire qui a ajouté à ses visions ? quel est ce faussaire ? quel intérêt avait ce faussaire ? quel but ? et où enfin ce faussaire a-t-il puisé lui-même pour nous donner une description à la fois *si détaillée* et *si parfaite* ? alors surtout qu'il est constant par le témoignage des gens du pays que, jusqu'à ces quinze ou vingt dernières années, il était impossible à aucun étranger de se risquer dans la montagne sans être exposé à se voir arrêté, rançonné, maltraité et même tué par les brigands ?

« Dix jours après, je recevais les deux réponses suivantes :

« A la *première question*. — « Les raisons que « l'on a de contester le séjour de la sainte Vierge à

« Ephèse ou aux environs se ramènent à une seule : « *l'absence totale de tradition*. »

« A la *deuxième question*. — « Autant que j'ai « pu voir, par le plan et les photographies que j'ai « eus sous les yeux, la *concordance* qui vous frappe « *n'existe en aucune façon*. »

« Voilà qui est clair et précis ! Mais je reprends :

« I. — S'il n'y a *aucune tradition* pour Ephèse, d'où vient qu'il y a controverse, depuis des siècles !... et controverse telle qu'il a été jusqu'à ce jour impossible de la trancher ?

« D'où vient que Benoît XIV étudiant, *ex professo*, la question, se contente de donner les raisons pour et contre, et ne se prononce ni d'un côté ni de l'autre ?

« D'où vient que les auteurs se partagent moitié pour Jérusalem, moitié pour Ephèse, tandis que bon nombre d'autres hésitent entre les deux villes ?

« D'où vient la croyance des gens du pays que la sainte Vierge est morte, que la sainte Vierge a été ensevelie sur le Bulbul-Dagh ? D'où viennent les pèlerinages qu'ils font de temps immémorial à Panaghïa-Capouli, pour l'honorer et fêter en particulier son Assomption ?

« II. — Expliquer la concordance admirable qu'on signale entre les ruines découvertes à Panaghïa-Capouli et la description que fait Catherine Emmerich, était difficile, surtout quand on est porté à ne voir dans les visions de Catherine Emmerich, tantôt que *fumisterie*, tantôt qu'*hallucinations* et *rêves*. On nie donc tout rondement : *la concordance qui vous frappe n'existe en aucune façon*.

« C'est plus vite fait ! mais, j'en demande mille fois pardon au savant et illustre maître X... A qui fera-t-il croire que, de son cabinet, à mille lieues de distance, sur de simples plans et photographies,

il voit mieux les choses que nous qui sommes sur place, et aussi que tant de braves gens, ni sots ni aveugles : hommes du monde, hommes d'Eglise, écrivains, dessinateurs, journalistes, ingénieurs, officiers de marine, qui ont vu aussi, de leurs yeux vu, et qui constatent au contraire « *qu'il y a ressemblance frappante ?* »

« Au silence complet d'Ephèse, on oppose les traditions « *si manifestes, si attestées* » de Jérusalem.

« Oui, parlons-en de ces fameuses traditions de Jérusalem ! On vous montre à Jérusalem : une *colonne* — un *tombeau* — un *rocher*. La colonne, c'est là qu'un prince des prêtres se jeta sur le cercueil de la sainte Vierge, pendant le convoi ; il perdit subitement l'usage de ses mains, se convertit, et recouvra la santé, dit la légende. Le tombeau, c'est là que fut déposé le corps de Marie après sa mort. Le rocher : là était saint Thomas lorsqu'il vit la sainte Vierge monter au ciel.

« Bravissimo ! voilà qui est décisif !... C'est fâcheux qu'avant 451, c'est-à-dire avant ce faussaire de Juvénal, personne, absolument personne n'ait l'air de connaître ni cette colonne, ni ce tombeau, ni ce rocher. Sainte Paule n'en dit rien ; saint Jérôme n'en dit rien ; Sylvia n'en dit rien ; le Pèlerin de Bordeaux, en 333, n'en dit rien. Saint Epiphane, qui est du pays (310-403), n'en dit rien. Bien plus ! il va jusqu'à soutenir, le brave Père, qu'on ne sait même pas si la sainte Vierge est morte, si elle a été enterrée ; et aucun de ses contemporains ne réclame contre pareille assertion. Mais alors cet enterrement, cette colonne, ce tombeau, ce rocher ??? Légende évidemment !

« De tout ceci vous pourrez conclure que la tradition d'Ephèse n'est point *si méprisable* que d'aucuns

ont l'air de croire, et qu'il y a quelque chose de *minùs rectum* à la rejeter en bloc sans l'avoir étudiée. »

Lettre à M. l'abbé M., ~~ex~~-Polytechnicien.

« Merci de votre bonne et excellente lettre. En la lisant, j'ai admiré une fois de plus comment les difficultés semblent fondre et s'évanouir, à mesure que nous allons au-devant d'elles, *corde sincero et simplici*.

« I. — Prenons votre Epître aux Galates :

« Saint Paul a été converti en 34 ou 35. Je pose 35

« Ch. I, v. 18 : deindè post annos tres, — 3

« Ch. II, v. 18 : deindè post annos quatuordecim, — 14

« Cela nous porte, addition faite, à l'année 52

« Or en l'année 52, d'après l'opinion la plus commune, Marie était morte depuis au moins 4 ans ; donc saint Jean n'avait plus à la garder.

« II. — Vous dites : « Les visions des saints ne peuvent établir qu'une simple présomption. »

« En thèse générale, *concedo totum*. Mais quand ces visions sont suivies et appuyées de *faits matériels* qui les confirment, *nego ! car eventus probat prophetiam*. Or c'est précisément notre cas.

« Catherine Emmerich affirme, comme le tenant également de Dieu, *deux choses très distinctes* : 1° qu'il y a, aux environs d'Ephèse, à telle distance, de tel côté, dans tel site, une maison en telles et telles conditions ; — 2° que cette maison est la maison où a logé, où est morte la sainte Vierge.

« *Ad I.* — Cette maison existe-t-elle, oui ou non ?

« Oui, cette maison existe, et dans les conditions indiquées par la voyante. Ceci n'est pas une présomp-

tion, mais une certitude. Il est donc prouvé, constaté, établi que la voyante a dit vrai sur le *premier point*.

« Ad II. — Ici, je l'avoue, notre grosse autorité est la parole même de Catherine Emmerich. Mais dès là qu'elle a été trouvée véridique dans la première partie de son affirmation, n'est-il pas raisonnable de penser qu'elle ne l'est pas moins dans la deuxième ? Et pourquoi conclure, contre toute logique, que, véridique sur le premier point, elle est menteuse pour le second ? qu'éclairée de Dieu sur le premier point, elle n'a été inspirée que par l'esprit d'erreur sur le second ? *Numquid Spiritus Dei divisus est ?*

« III. — Vous rappelez l'arbre de Matarieh. Je l'ai vu cet arbre, à une heure du Caire ; et je puis vous assurer que je n'ai entendu dans le pays aucune objection. Mais qu'il en soit ce qu'il voudra ; vous conviendrez de ceci : autre chose un arbre ancien et bien connu dans le pays, auquel à un moment donné on attribue un mérite quelconque ; autre chose une maison perdue dans les montagnes, que les pèlerins ne visitent pas, que les savants ne connaissent pas et qu'un « quasi-incroyant » de nos jours cherche et trouve sur les indications données, il y a plus de 70 ans, par une pauvre fille d'Allemagne, qui n'a jamais voyagé, ni étudié, et qui prétend avoir vu cette maison dans ses visions..., mettons dans ses rêves !

« IV. — Vous dites que c'est à l'inventeur à prouver. D'accord ! mais quelle meilleure preuve voulez-vous de la véracité de la voyante que le fait matériel, tangible, que : *tel elle a dit, tel il a été trouvé ?* Encore une fois : *eventus probat prophetiam*.

« V. — En nommant la tradition d'Ephèse, vous mettez un point d'interrogation. Pourriez-vous me dire, vous, Monsieur le savant, quelle était la tradition de Jérusalem avant 451, c'est-à-dire avant Juvé-

nal, auteur et propagateur de la tradition actuelle, et que le pape Léon le Grand qualifie des belles épithètes d'*ambitieux* et de *faussaire* ? Savez-vous bien que rien n'est moins prouvé que la mort de la sainte Vierge à Jérusalem ? Or cela seul est un grand préjugé en faveur d'Ephèse, puisque de l'aveu de tous, si la sainte Vierge n'est pas morte à Jérusalem, c'est à Ephèse qu'a dû avoir lieu son trépas.

« VI. — Etes-vous bien sûr que le commun des hagiographes est pour Jérusalem ? Nous « colligeons » et nous comptons. Il me semble que l'on serait bien plus près de la vérité en disant qu'ils se partagent en trois parts : partie pour Jérusalem ; la plupart de fort honnêtes gens, qui se copient aveuglément les uns les autres, — partie pour Ephèse, — partie qui se réservent ; et ces derniers, comme autorité, ne sont pas des moins considérables.

« J'admire comment les partisans de Jérusalem se citent de confiance les uns les autres, sans aller aux sources, et comment maintes fois les derniers venus répètent fidèlement les errata des premiers. J'en ai pris plus d'un torturant, faussant et même tronquant naïvement des textes. »

Deuxième lettre au même.

« Voici mes réponses à vos dernières objections :

« I. — Pour Benoît XIV. — Si, au lieu de chercher l'opinion de Benoît XIV dans « l'Instruction toujours nouvelle » de ce bon religieux, vous alliez la chercher dans les écrits mêmes de Benoît XIV, voici ce que vous trouveriez dans son livre des *Saints Mystères* :

« Vendredi saint, art. 48 : « Jean remplit parfaitement la mission qui lui était confiée, car il Lui

« rendit toutes sortes de services et de déférences ;
 « et, étant parti pour Ephèse, il l'emmena avec lui ;
 « et c'est là que cette Bienheureuse Mère s'envola
 « de ce monde au ciel. »

« Avez-vous bien lu ? Est-ce assez catégorique ?

« II. — Pour saint Jean Damascène. — Il raconte simplement d'après le témoignage d'auteurs antérieurs. *Indè* : tant valent les autorités sur lesquelles il s'appuie, tant vaut dans le cas présent son propre témoignage. Or, de son propre aveu, dans le cas présent, il ne fait que rapporter le récit d'un certain Euthymius, auteur apocryphe, que personne ne connaît, et qui enjolive son histoire de telles drôleries, de telles invraisemblances que de graves auteurs, qui le citent, ajoutent : *ficta inventaque... Ergò.* »

Lettre à M. le chanoine Le Camus. 1896

« Une bonne âme vient de me passer votre dernier livre sur *les sept églises de l'Apocalypse*. Je l'ai lu avec grande attention.

« Point ne vous cacherais que ce qui m'attirait surtout, c'est le chapitre d'Ephèse. Je m'intéresse à la question qui vient d'être posée à nouveau du tombeau de la sainte Vierge à Ephèse, et j'étais curieux de connaître le sentiment d'un homme qui a vu !

« Laissez-moi vous dire que j'ai été quelque peu déçu. Je m'attendais à *pour* ou à *contre*, avec raisons sérieuses à l'appui. Qu'ai-je trouvé ? partout des *prémises pour...*, et des *conclusions contre* ! Vous renversez ma vieille logique.

« Ainsi :

« I. — Vous constatez longuement que la description de Catherine Emmerich est exacte : « Or tout cela est à peu près exact » (page 134). Vous déclarez

«1) Comme aujourdhui: postérieur à 157. Damascène. Comment ? 2) Dam. ad-le pu l'aita ! Pour indépend.

au bas de la même page « que le voyageur demeure « stupéfait..., qu'une pareille concordance, si elle « était purement fortuite, serait plus qu'étrange... »

« Page 135 : « que tout autorise, on le voit, à « dire qu'on est là dans le domaine, sinon du miraculeux, du moins de l'extraordinaire et de l'implicable. »

« Je m'attendais naturellement à vous voir conclure : donc il y a au moins quelque apparence que Catherine Emmerich a dit vrai, en plaçant là la maison de la sainte Vierge ; car enfin : *eventus probat prophetiam.*

« Point ! votre conclusion est absolument négative. « Malgré cela, dites-vous, et sans révoquer en doute « les dons particuliers que Dieu peut avoir accordés à « la pieuse Augustine, je ne puis me résoudre à chercher à Panaghia-Capouli la maison de la sainte « Vierge. » (Page 135.)

« Vous constatez vous-même un fait, fait stupéfiant, plus qu'étrange, extraordinaire, inexplicable. On est bien fort, quand on a une base pareille. Mais non ! vous lâchez tout, pour opposer à ce fait, quoi donc ? une théorie !... et une théorie qui se réduit à une simple raison de convenance, laquelle encore tombe à faux : « Les apôtres s'établissaient tous dans « les centres mêmes qu'ils voulaient évangéliser. » Comme si, la sainte Vierge une fois établie en sécurité sur sa montagne et confiée à des mains fidèles, quelque chose empêchait saint Jean d'avoir son pied-à-terre à Ephèse, pour rayonner de là vers tous les environs. Mais c'est justement ce que dit Catherine Emmerich. Vous ne l'avez pas lue ?

« II. — Page 133, vous dites en parlant de la Double Eglise : « Mais pourquoi édifier dans la ville « un monument si singulièrement combiné en l'honneur de la sainte Vierge et de saint Jean ? » Et

vous répondez : « Probablement parce qu'on croyait
 « qu'ils y avaient vécu, car à cette époque on ne vouait
 « jamais d'églises par simple dévotion. Les canons
 « des conciles prescrivait de ne consacrer des sanc-
 « tuaires aux saints que sur le théâtre même de leur
 « vie méritoire ou de leur mort glorieuse. C'est ce
 « qui me fait supposer que nous sommes ici sur le
 « site le plus vénérable d'Ephèse, là où l'Eglise pri-
 « mitive, sous la direction de saint Jean et le regard
 « maternel de Marie, s'organisa et grandit. »

« Pages 136, vous dites encore : « Juvénal, qui avait
 « siégé au deuxième Concile d'Ephèse et signé la
 « lettre mentionnant la présence, sinon la mort de
 « Marie en cette ville... »

« Puis vous concluez : « Pour mon compte, beau-
 « coup moins qu'il y a cinq ans, je serais disposé à
 « admettre que Marie soit venue, et surtout qu'elle
 « soit morte à Ephèse ! » (Page 135.)

« Mais tout à l'heure vous nous parliez avec con-
 « viction de la croyance populaire, de canons, d'Eglise
 « grandissant sous le regard maternel de Marie, de
 « lettre du Concile mentionnant la présence, sinon la
 « mort de Marie en cette ville... Avez-vous donc si
 « vite oublié tout cela ? ou n'y croyez-vous déjà plus,
 « après y avoir cru, il y a un instant ?

« III. — Page 135 : « Vous êtes moins disposé que
 « jamais à admettre que Marie soit morte à Ephèse. »

« Page 136. Vous n'êtes « pas plus porté à recon-
 « naître l'authenticité du tombeau que l'évêque Ju-
 « vénal découvrit dans la vallée de Josaphat, et dont
 « personne, pendant 451, n'avait entendu parler. »

« Le tombeau de la sainte Vierge, d'après vous,
 « n'est pas à Ephèse ; il n'est pas davantage à Jérusa-
 « lem. Où donc est-il ? car enfin il doit bien être
 « quelque part.

« Permettez-moi en terminant de vous signaler

un petit erratum. Vous donnez à la chambre de la
 Vierge, à Panaghia-Capouli, *trois mètres carrés seu-
 lement* (p. 134). Ce n'est pas beaucoup ! Vous avez
 voulu dire, je pense, trois mètres de côté.

« Puis, comment avez-vous fait pour mettre *quatre
 heures* d'Ephèse à Panaghia-Capouli, alors que par le
 nouveau chemin on y va journallement en deux
 heures à pied, en cinq quarts d'heure à cheval, de la
 gare d'Ayassoulouk ? »

Lettre à S. B. Gerasime I, patriarche grec de Jérusalem.

« MONSEIGNEUR,

« La brochure récemment publiée d'ordre de
 V. B. par le respectable Chrysostome Papadopoulos,
 contient quatre propositions :

« 1° Saint Jean n'est pas allé à Ephèse avant l'an
 64 de Notre-Seigneur.

« 2° A cette époque, la sainte Vierge, ayant plus
 de 80 ans, n'a pu suivre saint Jean en Asie.

« 3° La lettre du Concile parle des temples dédiés
 à saint Jean et à la sainte Vierge ; mais elle ne dit
 pas que la sainte Vierge est morte à Ephèse.

« 4° De nombreux témoignages des Pères, il
 résulte que la sainte Vierge a demeuré à Jérusalem
 jusqu'à son bienheureux départ pour le ciel.

« Est-ce bien cela ? et avons-nous bien compris ?
 (Page 5.)

« Un mot seulement sur chaque assertion :

« Ad I. — Où donc était saint Jean de l'an 38 ou
 40 à l'an 64 ? — Qu'a fait saint Jean de l'an 38 ou
 40 à l'an 64 ? — Pourquoi enfin saint Jean, seul de
 tous les apôtres, aurait-il attendu trente ans pour se
 rendre à la mission que le Saint-Esprit lui avait spé-
 cialement assignée dès le commencement, d'après les

Pères, et pour évangéliser les peuples dont il était personnellement chargé ?

« *Ad II.* — Je comprends parfaitement que la sainte Vierge, étant morte en 48, ou au plus tard en 57, n'a pu aller en 64 en Asie. Mais s'il est démontré, comme nous le croyons, et comme l'affirment d'ailleurs les apocryphes eux-mêmes Méliton et Prochore, que saint Jean est allé en Asie bien avant l'année 64, pourquoi la sainte Vierge n'aurait-elle pu alors l'y accompagner ?

« *Ad III.* — Pour établir d'une manière irréfutable que la lettre du Concile entend parler *des temples dédiés* à saint Jean et à la sainte Vierge, non de saint Jean ni de la sainte Vierge mêmes, le respectable professeur Chrysostome Papadopoulos cite vingt-quatre extraits des Actes du Concile, où il est fait mention des susdites églises. Comment le respectable professeur ne s'aperçoit-il pas que ses citations tournent toutes contre lui ? Toujours il est dit : *dans la métropole des Ephésiens... dans la très sainte église appelée Marie... dans la grande église appelée Marie... dans la sainte et grande église appelée Marie... dans la grande église qui est appelée Marie*, etc.

« Pas une fois il n'est dit soit *Jean*, tout court ; soit *Marie*, tout court, pour désigner l'église Saint-Jean ou l'église Sainte-Marie. Le terme métropole ou église précède *régulièrement* le titre.

« *Ad IV.* — Puisqu'il y a tant de Pères pour Jérusalem, il ne sera pas difficile au respectable professeur Chrysostome Papadopoulos de nous en citer quelques-uns. Prière de nous en citer *un*, un seul ! avant 451, c'est-à-dire avant ce malheureux Juvénal, accusé d'ambition coupable par saint Maxime d'Antioche, convaincu de faux par le pape saint Léon le Grand, et dont le nom mérita pour un

temps d'être rayé des Diptyques, à la suite de sa participation criminelle au brigandage d'Ephèse.

« Il y aurait bien plusieurs autres choses à relever : comme l'assertion que, depuis les temps apostoliques, l'Eglise ? a toujours cru et enseigné que la sainte Vierge est morte à Jérusalem ; comme l'assez triste caractère prêté à saint Jean, etc., etc. ; mais ce ne sont là que des détails de moindre importance. Ce que nous avons dit suffit. »

Lettre au R. P. Directeur de l'Echo mensuel de Terre Sainte.

« M. Berger a cent fois raison de reprendre ces bonnes âmes, « *plus pieuses qu'érudites* », qui acceptent de confiance toutes sortes de pieux récits, même en opposition avec la sainte Ecriture et l'histoire, dès qu'ils sont accompagnés de visions ou révélations.

« Mais quand M. Berger essaie d'englober dans le même blâme ceux qui pensent que la sainte Vierge est morte à Ephèse ; quand surtout il affirme qu'ils ont contre eux les « documents les plus authentiques », je trouve, en ma simplicité, qu'il s'avance beaucoup.

« Voyons donc ses « documents authentiques » !

« I. — N° de mars 1897, page 518-519. L'auteur rappelle les douze disciples dont il est question au chap. XIX des *Actes*, et il conclut ainsi : « Voilà « tout ce qu'il y avait de chrétiens à Ephèse en 55, « 12 hommes ! »

« Les *Actes* ne disent pas cela. Le verset 1 parle, comme incident, de *certaines disciples* — quosdam *discipulos* — et le 7 verset dit que ces *certaines disciples* étaient au nombre de 12 ; rien de plus. Partir de ce passage pour affirmer qu'il n'y avait alors que ces 12 chrétiens à Ephèse, c'est dépasser

ÉPHÈSE.
 W. L. qui n'étaient pas même chrétiens
 alors, n'ayant reçu que le baptême de St Jean.
 L'année 55, pour dire qu'ils étaient chrétiens, il
 affirmait qu'il n'y avait pas de baptême.

la portée du texte ; et sans aller plus loin, on en trouve la preuve dans le chapitre précédent. Est-ce que saint Paul n'avait pas commencé lui-même en 54 à instruire d'autres disciples ? (Ch. XVIII, 19-20.) Est-ce qu'Apollon, à son tour, *vir eloquens et potens in Scripturis*, n'avait pas déployé tout son zèle pour en former aussi plusieurs ? (V. 24-26.)

« On dira peut-être qu'Apollon ne connaissait que le baptême de Jean. Oui, au commencement (v. 25), avant ses rapports avec Aquila et Priscille ; mais non, ensuite, quand ceux-ci l'eurent pris avec eux et l'eurent « instruit plus soigneusement de la voie du Seigneur » (v. 26). — Enfin quels sont « ces frères » dont on parle au v. 27 ?

« II. — Page 520. L'auteur cite « les fières paroles » de saint Paul aux Romains : « J'ai pu remplir de l'Évangile du Christ toutes les contrées, de Jérusalem à l'Illyrie ; mais *jamais* je n'ai prêché cet Évangile quelà où le nom du Christ n'était pas connu, ne voulant pas construire sur le fondement d'autrui ».

« Donc, conclut M. Berger : « saint Paul est bien « le premier apôtre d'Ephèse, et saint Jean n'a pu « y venir qu'après lui. »

L'argument paraît décisif. M. Berger malheureusement n'a pas fait attention à une chose : c'est que le mot de saint Paul, étant absolu et général, doit s'appliquer également à toutes les villes où saint Paul a prêché ; donc à Antioche ; donc à Rome, comme à Ephèse.

Et si M. Berger, dudit texte, conclut logiquement et légitimement : « Donc saint Paul est le premier apôtre d'Ephèse, et saint Jean n'a pu y venir qu'après lui » : il doit conclure de même pour Antioche et pour Rome : « donc saint Paul est le premier apôtre d'Antioche et de Rome ; et saint Pierre n'a pu y venir qu'après lui. »

M. Berger admet-il cette conclusion ? J'en doute. Car, outre qu'il ferait par trop le jeu de certains protestants d'Allemagne, qui partent du même principe pour discuter le séjour de saint Pierre à Antioche et à Rome, il aurait contre lui et la tradition et l'histoire.

Je me permettrai ici d'attirer l'attention de M. Berger sur un point qui a son importance.

Saint Pierre, d'après la tradition, est le premier évêque d'Antioche ; il a gouverné sept ans cette Église, de 35 à 42, dit-on. On parle même de dix mille Antiochiens baptisés par lui. (Hergenrœther.) Et cependant saint Paul, qui évangélise après lui cette Église, ne dit rien de ses travaux. Et les *Actes*, qui nous racontent le séjour de saint Paul à Antioche, n'ont pas un mot sur cet épiscopat de sept ans de saint Pierre à Antioche.

En 58 ou 59, saint Paul écrit une longue lettre aux Romains ; il leur parle de son désir de les voir, pour les confirmer dans la foi, pour les *évangéliser*, comme il a évangélisé d'autres nations, etc. On croirait vraiment que les Romains sont sans pasteur ! et il y a 16 ou 17 ans que saint Pierre est là, évêque des Romains, chef de toute l'Église et de saint Paul lui-même.

Mieux que cela ! En 60-62, saint Paul arrive à Rome, et il y reste « deux ans, prêchant le royaume de Dieu en toute confiance et liberté » (*Actes*, derniers versets). — Et pendant ces deux ans, pas une parole sur l'Église de Rome établie par saint Pierre ; pas une parole sur saint Pierre lui-même, prince des apôtres, qui est là gouvernant l'Église depuis 20 ans !

Quand M. Berger sera parvenu à expliquer ce silence coutumier de saint Paul et de saint Luc, son historien, pour Antioche et pour Rome, peut-être

pourra-t-il aussi nous expliquer le silence des mêmes pour saint Jean à Ephèse.

III. — Page 521. M. Berger cite Tillemont : « Dès maintenant, dit-il, nous pouvons donc nous approprier la parole de Tillemont : « *Nous ne saurions croire* que saint Jean ait fait aucun séjour « considérable à Ephèse avant l'an 65 pour le plus « tôt, et supposé que la sainte Vierge eût quinze ans « quand elle enfanta le Sauveur, quatre ans avant « l'ère chrétienne, elle aurait eu alors quatre-vingt- « quatre ans, et il n'y a aucune apparence qu'elle soit « venue à Ephèse dans un si grand âge. » (Tillemont. I, p. 467.)

Evidemment ceux qui liront telle quelle cette citation de Tillemont, en concluront que Tillemont est opposé à Ephèse, alors que c'est tout le contraire qui est vrai.

Pourquoi M. Berger supprime-t-il le commencement et la fin de l'article, et ne donne-t-il que le milieu, sans avertir ses lecteurs ?

Voici ce commencement et cette fin que M. Berger passe sous silence : « Nous ne voyons pas « moyen de douter qu'Elle n'ait été à Ephèse, et « même qu'Elle n'y soit morte, après ce que nous « en dit le Concile d'Ephèse : *ἐθα...* là où... etc. « Mais c'est une grande difficulté de savoir quand « saint Jean y est venu. » — (Ici la citation donnée « plus haut : *Nous ne saurions..... si grand âge* — et Tillemont conclut :) « Ainsi il faut dire que saint « Jean y était venu dès auparavant sans s'y arrêter, « et que la Vierge mourut alors..... » Puis diverses hypothèses.

Vous reconnaîtrez avec moi, mon Révérend Père, que la note de Tillemont ainsi complétée a un tout autre sens.

Mais que pensez-vous de ce procédé historique,

alors qu'on en appelle si hautement « aux documents authentiques ? »

Deuxième lettre au R. P. Directeur de l'Echo.

« Je viens de lire dans votre n° de mai 1897 la deuxième lettre de M. Berger. Trois cas de conscience !

« 1° Comment M. Berger peut-il répéter (p. 33) que ; « *d'après Tillemont*, il n'y a aucune apparence que la sainte Vierge soit jamais venue à Ephèse », lorsque vous lui avez prouvé vous-même, texte en main, avec ma lettre, que Tillemont pense et soutient tout le contraire ?

« 2° M. Berger croit aux douze années d'Apollonius (p. 35). C'est son droit. Mais pourquoi affirme-t-il que « ces douze années sont unanimement admises par tous les auteurs » (p. 36), alors que plusieurs n'en parlent même pas, et que nos deux principaux annalistes, pour ne citer que ceux-là, Baronius et Tillemont, sont contre ? Baronius dit en toutes lettres : *Falsum demonstravimus!* — (Bar. an. 44. — Tillem., note saint Matthieu.)

« 3° M. Berger croit « aux douze ans » ; mais cela ne l'empêche pas (p. 36) de mettre en 42 la dispersion des apôtres. Comment M. Berger s'arrange-t-il donc pour trouver douze ans, de l'Ascension 33 à l'Ascension 42 ?

« Le reste de la lettre n'ayant aucun rapport ni avec Ecriture sainte, ni avec « *Documents authentiques* », je n'ai pas à m'en occuper pour le moment ; mais j'y reviendrai plus tard. »

Troisième lettre au même.

« M. Berger, n° de mars (p. 515), affirme que les récits de Catherine Emmerich recueillis et rédigés

par le « célèbre poète allemand Brentano furent « *retravaillés et corrigés* par son frère et son neveu, « *et publiés assez longtemps après et par parties* ».

« Sur quoi M. Berger s'appuie-t-il pour affirmer cela ? J'ai en main une lettre du 17 avril 1893, qui semble dire tout le contraire.

« Ma lettre est d'un homme bien informé. Elle est du R. P. Schneider, Augustin du couvent de Munnertstad en Bavière, qui a charge de poursuivre le procès de béatification de Catherine Emmerich, et qui doit bien connaître la vraie histoire de ses récits.

« Voici ses propres paroles : ... « Clément Brentano... de l'année 1820 à 1823, écrivit les visions « de la vénérable servante de Dieu. — Ce fut d'après « ces manuscrits qu'il composa *lui-même* en vingt- « deux fascicules la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ* et que de son vivant il publia : 1° *la Passion de Jésus-Christ*, — 2° *la Vie de la Bienheureuse Vierge Marie* (1841 — Stuttgart, Cotta), car il mourut « le 28 juillet 1842. »

« Le R. P. ajoute que Christian Brentano hérita des manuscrits de son frère (27 octobre 1831) ; — que plus tard ces manuscrits, avec l'original même du journal de Clément Brentano, furent donnés par la famille aux PP. Rédemptoristes de Bavière, qui en sont aujourd'hui possesseurs, et qui les conservent dans leur maison de Gars, près Munich. »

Quatrième lettre au même.

Il est terrible ce M. Berger contre cette bonne Catherine Emmerich ! Pauvre sainte fille, comme il l'habille à la fin de son deuxième article ! et comme il traite ses visions : « *choses ridicules et inadmissibles...* imaginations étranges... imaginations qui donnent la

mesure de l'esprit du rédacteur (attrape ! Brentano ; tu n'es plus l'illustre poète de tout à l'heure)... récits plus que fantaisistes... détails incroyables, puérils, incohérents... »

Tout cela y est, et fort joliment dit. J'ai cependant un doute, ou plutôt un scrupule.

Si les visions de Catherine Emmerich sont vraiment aussi ridicules, aussi inadmissibles, aussi étranges, aussi fantaisistes, aussi incroyables, aussi puériles, aussi incohérentes, aussi (sottes) que l'assure M. Berger, d'où vient donc l'engouement qu'elles excitent chez quantité de bons chrétiens et de bonnes chrétiennes, qui passent cependant pour doués d'un certain jugement ?

D'où vient le crédit dont elles jouissent auprès de personnages qui ont un nom dans la science et dans l'Eglise ?

D'où viennent des paroles comme celles-ci :

« En lisant ces visions... dont l'ensemble est d'une « grande beauté, et qui portent fréquemment la trace « d'une lumière surhumaine... on ne peut s'empêcher « de reconnaître une action providentielle... etc. ? » (Dom Guéranger.)

Et ces autres paroles de Mgr Wittman, l'évêque de la voyante, à Brentano lui-même : « Ces choses « ne vous ont pas été communiquées pour rien. « Dieu a ses vues en cela. Faites-en connaître quel- « que chose : cela profitera à beaucoup d'âmes ? » (1)

Et d'autres du même genre, que nous pourrions citer, d'hommes graves et compétents ?

D'où viennent enfin tant d'approbations de savants religieux, d'évêques et même de cardinaux ?

Je serais bien aise d'avoir là-dessus une réponse satisfaisante de M. Berger.

(1) Et ces paroles encore de Guéranger : Les visions sont les plus merveilleuses, les plus riches, les plus vastes, les plus profondes, les plus saisissantes que l'esprit humain ait jamais contemplées en ce genre —

Cinquième lettre au même.

Dans la troisième lettre de M. Berger, il y a des assertions et aussi des impressions personnelles, beaucoup d'impressions personnelles.

Passons sur les impressions ; mais il y a des assertions qu'il est impossible de ne pas relever.

Une observation tout d'abord. M. Berger est allé une fois à Panaghia-Capouli. Il y est allé sans carte, sans indicateur, sans guide. Il n'a eu que trois heures, quatre heures au plus, pour visiter à fond et en détail maison et château, distants l'un de l'autre juste d'un kilomètre, et le reste...

Les « découvreurs », comme il dit, ont visité cent fois Panaghia, y ont passé des jours entiers, des semaines entières, interrogeant chaque pierre, fouillant chaque repli de terrain...

Dans ces conditions, n'y a-t-il pas quelque présomption à M. Berger de prétendre qu'il a mieux vu les choses, à lui seul, que tous ces messieurs ?

N'y a-t-il pas surtout quelque imprudence à lui à s'inscrire en faux contre ces messieurs, dont il reconnaît la bonne foi, et non seulement contre ces messieurs, mais aussi contre les trente et quelques signatures qui confirment l'exactitude de leurs affirmations ?

Et maintenant venons-en aux détails.

1° M. Berger n'a pas su distinguer le château, dont parle Catherine Emmerich. Cela m'étonne ; car enfin il est visible à l'œil nu ce château, avec ses ruines qui forment tout un monticule, avec une partie de son centre assez bien conservée, avec ses murs formés de blocs équarris. Mais j'y pense ! M. Berger est allé là sans guide ; n'aurait-il pas suivi une fausse piste ?

2° M. Berger cherche vainement « le fleuve au cours sinueux qui s'endormait paresseusement entre la montagne et la ville ».

Catherine Emmerich n'a jamais parlé de fleuve. Elle dit simplement un cours d'eau. M. Berger pourrait-il nous dire ce qu'est devenu le Sélinus, qui, au temps de Strabon, arrosait avec le Caystre la plaine d'Ephèse ?

3° M. Berger joue agréablement avec « les milles pointes de Samos qui donnent, à certaines heures du jour, par un effet particulier de lumière, l'illusion d'une infinité d'îles, semées sur les flots. »

Que Dieu me pardonne ! mais je trouve que M. Berger a ici deux fois tort. Son premier tort, c'est de mal copier la brochure qu'il cite. Il y a dans cette brochure : mille sans s, et non milles avec s. Son deuxième tort, c'est de rire de ce qu'il n'a pas été à même de juger. La réflexion, qu'il traite si légèrement, est d'un très digne capitaine de vaisseau, aujourd'hui sur les rangs pour passer bientôt contre-amiral, et qui, en sa qualité de marin, doit s'entendre quelque peu aux effets de lumière et aux perspectives lointaines.

4° M. Berger a vu dans les murailles de la maison, « en plusieurs endroits, des fragments de marbre, anciennes corniches, débris de chapiteau, restes de sculptures antiques ».

Assurément M. Berger n'a pas vu les choses, pour me servir de son langage, « avec les yeux des découvreurs » ; car aucun d'eux jusqu'à présent n'a réussi à apercevoir l'ombre même d'un seul de ces débris. Comment M. Berger s'y est-il donc pris pour voir des choses que personne n'a vues avant lui, que personne ne peut voir après lui ?

5° Il plaît à M. Berger de voir un *Ayasma* antique dédié à une Artémise quelconque — jadis c'était à

« Déméter » — dans un vulgaire trou, creusé à coups de pioche, à une date récente, pour retrouver l'eau de la fontaine d'en bas, qui avait cessé de couler. Il assure même, je ne sais sur quels « documents authentiques », « qu'un édicule sacré y avait été élevé en l'honneur de la déesse ; qu'on y venait à certains jours en pèlerinage ; qu'on y offrait des sacrifices ; qu'on y célébrait des fêtes » (p. 76-77).

Il plaît encore à M. Berger, pour appuyer son idée d'Ayasma antique, de voir *un conduit* « amenant l'eau à la fontaine » — depuis quand amène-t-on l'eau aux fontaines? — dans un simple trou de murs situé au-dessous du sol extérieur, et par lequel les eaux d'hiver descendant de la montagne se sont infiltrées, laissant des incrustations.

Libre évidemment à M. Berger d'avoir de ces belles conceptions et de les garder ; mais il est bon pourtant qu'il sache que, depuis le 30 mars 1894 qu'il a déposé quelque part certain papier constatant sa trouvaille, il en a conservé jusqu'à ce jour l'entier et non disputé monopole.

Je retiendrai cependant une chose des dires de M. Berger : il admet la haute antiquité de Panaghïa et de l'édifice primitif. Prenons-en acte en passant.

6° M. Berger donne à ce qu'il aime doctement appeler le *Diaconium*, trois mètres en carré. Qu'entend-il par trois mètres en carré ? L'expression est inusitée, et le sens équivoque. Je crains que M. Berger n'ait mal copié M. Le Camus, qui lui-même a mal copié la brochure de Panaghïa. Mettons un carré de trois mètres environ de côté, et n'en parlons plus !

7° M. Berger affirme que jamais saint Jean n'aurait eu la pensée de bâtir la maison de la sainte Vierge sur le plan d'une église.

Et si c'étaient les églises primitives qui avaient

adopté dans leur forme le plan des maisons antiques, comme cela est certain pour les grandes basiliques ?

Du reste, M. Berger connaît-il vraiment *beaucoup* d'églises ayant la forme de Panaghïa-Capouli : trois chambres de front, et, en avant, au milieu, une quatrième pouvant servir de vestibule ou d'entrée ?

8° M. Berger suit M. Le Camus ; il le copie même littéralement en certains endroits. Il admet comme lui que, pour l'ensemble, la description est ressemblante. Il répète, après lui, que le voyageur en constatant ces faits, en notant ces ressemblances, est stupéfait... ; qu'il y a là quelque chose d'extraordinaire... d'étrange... qu'il ne peut expliquer.

Pourquoi donc, à l'exemple de M. Le Camus, passe-t-il si vite sur ce fait stupéfiant, extraordinaire, étrange, inexplicable ? pourquoi le dédaigne-t-il ? pourquoi évite-t-il d'en tirer des conclusions ? Est-ce que cette conduite ne rappelle pas un peu la tenue de certaines gens qui nient *à priori* le miracle ? Mis en face d'un vrai miracle, ils ont, il est vrai, la franchise de reconnaître ce qu'il y a de « stupéfiant », « d'extraordinaire », « d'étrange », « d'inexplicable », dans le fait dont ils sont témoins, mais ensuite ils se dérobent, sans vouloir tirer de conclusion.

9° Le trait final de la lettre est parfait ! Je suis sûr que les découvreurs en seront très sincèrement reconnaissants à M. Berger. Grâce à lui, comme à M. Le Camus, les voilà armés maintenant et bien armés contre la calomnie future qui ne manquera pas, un de ces jours, de les accuser plus ou moins d'avoir cherché, en cette affaire, moins la gloire de Dieu que leur propre intérêt. Ils pourront désormais, jusqu'à la fin des siècles, prouver leur parfait désintéressement. A M. Berger, en leur nom, merci !

Lettre à M. H. P., Doyen de Sergines.

« Vous vous étonnez du silence d'Ephèse en face de l'usurpation de Jérusalem ! Oui, c'est vrai, il y a là quelque chose d'étrange, et comme un mystère.

« Ne peut-on cependant, jusqu'à un certain point, expliquer ce mystère, en se reportant au temps et aux circonstances ?

« Et d'abord à quel moment protester ? auprès de qui protester ? puis comment protester ?

« Jusqu'en 700, il n'y avait pas lieu à protestation. La tradition de Jérusalem n'était encore qu'à l'état d'embryon ; or on ne proteste contre une doctrine ou une prétention que lorsque cette doctrine ou cette prétention ont pris corps, et qu'il y a moyen de les saisir.

« Et de 700 à l'an mille et plus ?... C'est le temps de Léon l'Isaurien, de Constantin Copronyme, de Léon l'Arménien, de Michel l'Ivrogne et de son César Bardas. C'est le temps de Photius et le commencement du schisme. C'est le temps de Michel Cérulaire et la consommation du schisme. Entre temps, les Sarrasins s'emparent des provinces sud de l'empire et s'y taillent des royaumes.

« Au milieu des troubles profonds excités dans tout l'empire grec, tantôt par la guerre aussi acharnée qu'impie, déclarée aux images et aux saints par les Iconoclastes, tantôt par la conduite insensée, tyrannique des empereurs régnants ; puis par les longues et terribles querelles auxquelles donna lieu le schisme ; puis par la marche envahissante et progressive de l'invasion musulmane, on se demande s'il y avait place pour les réclamations privées d'Ephèse contre Jérusalem !

« On se demande même si Ephèse, bouleversée,

comme les autres villes de l'empire, par les désordres civils et religieux qui agitaient tout le pays, avait le temps, avait la pensée de prêter l'oreille aux vagues bruits qui pouvaient venir de Jérusalem ?... avait le temps, avait le moyen de suivre le lent et sourd travail qui se faisait peu à peu dans l'opinion publique, à son détriment et au profit de Jérusalem ?

« Mettons qu'elle se soit aperçue de l'usurpation de Jérusalem : auprès de qui ? et comment protester ? Il n'y avait ni presse, ni journaux, en ces temps-là.

« Mettons qu'elle ait protesté. Que de raisons pour que l'écho de sa voix ne soit point parvenu jusqu'à nous, et pour que ses protestations, je veux dire les vestiges de ses protestations aient disparu avec elle-même !

« Ce sera bien pire après l'an mille, quand le bruit des Croisades empêchera d'entendre tout autre bruit, et que toutes les luttes devront cesser devant cette grande lutte ; et que toutes les revendications particulières devront se taire devant la grande revendication faite par l'Europe chrétienne à l'Islamisme du tombeau de Jésus-Christ.

« Et cependant je suis convaincu qu'Ephèse a protesté de son mieux contre les prétentions de Jérusalem, bien que sa voix ait été étouffée par le bruit des armes ou des querelles tant civiles que religieuses ; bien que sa protestation soit restée isolée et comme perdue devant l'opinion qui commençait dès lors à prendre de plus en plus parti pour Jérusalem, à la suite des rapports répandus de tous côtés par les pèlerins revenant de la ville sainte.

« Je n'en veux qu'une preuve : la protestation qui se continue encore. Après huit siècles, neuf siècles, dix siècles ; malgré la défection de son propre clergé ; malgré le triomphe apparent de Jérusalem, le peuple d'Ephèse, représenté aujourd'hui par les

Kirkindjotes, a gardé sa croyance ; et chaque année il persiste, quoi qu'on dise autour de lui, à fêter à Panaghïa-Capouli la mort et l'assomption de la sainte Vierge.

« Mais j'y songe. Si Ephèse avait été trahie de bonne heure, par ceux-là mêmes qui avaient charge et mission de la représenter, de défendre sa cause?... je veux dire par son clergé ?

« Il venait de Constantinople ce clergé, les chefs du moins, surtout à partir du schisme ; c'est à Constantinople qu'il prenait ses idées, son esprit, son mot d'ordre. Or il paraît bien, d'après le Ménologe, que dès le ix^e siècle, sur la foi sans doute de quelques moines qui avaient vu, dans les derniers temps, l'église de Gethsémani, — car, pour l'entretien de Juvénaï et de Marciën, on ne peut guère y croire, — il paraît bien, dis-je, que Constantinople avait accueilli favorablement la nouvelle tradition de Jérusalem. Que lui importait à elle Jérusalem ou Ephèse ? Elle n'avait donc pas à y regarder de si près. Cela est vrai ! mais, en retour, comment un clergé, nourri des idées de Constantinople, aurait-il pensé à soutenir la thèse d'Ephèse ? Et de là sans doute l'antagonisme qui s'établit sur cette question entre le clergé et le peuple, antagonisme qui dure encore. »

Lettre à M. l'abbé J.

« Vos difficultés chronologiques n'ont rien d'insurmontable. Il suffit, pour les résoudre presque toutes, de fixer l'année de la mort de Notre-Seigneur.

« Voici à ce sujet trois bases qui paraissent assez certaines :

« I. — D'après saint Luc, c'est l'an 15^e de Tibère que Jean-Baptiste commença sa prédication. Or l'an 15^e de Tibère va du 19 août 28 au 19 août 29 de notre

ère. Sic : tous les historiens, auteurs, monuments de l'antiquité, ainsi que les médailles d'Antioche, de Jérusalem, de Rome ; à l'encontre de quelques modernes, qui pensent, mais en vain, le contraire. (Abbé Mémain, *Temps évangéliques*.)

« On admet que saint Jean ne commença guère sa mission qu'au printemps 29. On admet aussi que Notre-Seigneur ne commença à prêcher lui-même que six mois environ plus tard, et que sa prédication dura trois ans et quelques mois. — Cela nous mène en 33.

« II. — En la 4^e année de la 202^e Olympiade, il y eut, d'après Phlégon, Jules l'Africain, Origène, Eusèbe, une éclipse de soleil, la plus grande qu'on ait jamais vue. La nuit se fit au milieu du jour.

« Ce n'était pas un phénomène naturel, puisqu'il n'y eut pas, cette année-là, d'éclipse ordinaire, dans tout l'empire. Qu'était-ce donc ? Pas autre chose que les ténèbres dont parlent évangélistes et historiens, et qui couvrirent la terre de la 6^e heure à la 9^e heure, pendant que Notre-Seigneur était en croix.

« Or cette 4^e année de la 202^e Olympiade s'étendait du 28 juin 32 au 17 juillet 33. Et nous voici amenés encore à l'année 33.

« III. — Notre-Seigneur est mort un *vendredi*, et le jour de la Pâque. Les Juifs, il est vrai, ne la firent cette année-là que le samedi ; mais cela ne change rien au jour légal. C'était la coutume déjà, en vertu de la règle pharisienne du Badu, coutume aujourd'hui encore observée par les Talmudistes, chaque fois que la Pâque tombait un vendredi, de la renvoyer au lendemain.

« Or l'an 33 de notre ère est le *seul*, de l'an 26 à l'an 36, où la Pâque, c'est-à-dire le 15 Nisan, tombe astronomiquement et historiquement un vendredi. On

peut donc regarder comme une chose établie que Notre-Seigneur est bien mort en 33, et le vendredi 3 avril.

« Vous demandez ensuite comment saint Pierre, arrêté vers la Pâque de 42 à Jérusalem, a pu s'établir à Rome en janvier de la même année.

« Pourquoi dites-vous : arrêté en 42 ? Mettez 41, et tout s'arrangera. Le 24 janvier 41 Caligula est tué ; Claude lui succède. Un des premiers actes de Claude fut de nommer Hérode-Agrrippa roi de toute la Palestine. On comprend que le nouveau roi eût hâte d'aller prendre possession de son royaume et de se montrer à ses sujets.

« Or que fallait-il de Rome à Jérusalem ? D'après les historiens du temps, c'était un voyage de douze ou treize jours. Un bon navire ordinaire, « avec un vent très faible », pouvait aller en neuf jours de Pouzzoles à Alexandrie, et en trois ou quatre jours d'Alexandrie en Syrie. Mettez Agrippa avec sa galère royale bien équipée et bien munie de voiles et de rameurs ; il ne lui fallait pas dix jours ! Il avait donc tout le loisir de passer une ou deux semaines près de l'empereur pour lui faire sa cour, et d'arriver un mois encore avant la Pâque du 4 avril 41 à Jérusalem. »

Lettre à M. le professeur Th.

« Il y a des contradictions !... il y a des erreurs dans Catherine Emmerich !... Comme vous, je l'ai entendu dire quelquefois, mais sans trop me presser d'y croire.

« 1° Y en a-t-il autant qu'on cherche à faire entendre ?

« 2° S'agit-il bien de véritables contradictions, et de véritables erreurs ?

« Pour mon compte, je suis convaincu, *experien-*

tia teste, que la plupart de ces prétendues contradictions et de ces prétendues erreurs sont plus apparentes que réelles. De combien de ces difficultés, avec un peu de patience et de recherches, n'a-t-on pas déjà trouvé la solution ?

« Mais y eût-il dans Catherine Emmerich de réelles contradictions et de réelles erreurs, que je n'en serais aucunement étonné. Je serais même étonné du contraire. Le livre de Catherine Emmerich est un livre humain ; pourquoi exigerait-on de lui l'infaillibilité qu'on ne demande à aucun livre humain ?

« Le tort qu'on a souvent, c'est de vouloir assimiler les visions de Catherine Emmerich aux récits des auteurs inspirés. Mais non ! Catherine Emmerich n'est pas inspirée à la manière des prophètes, qui sont préservés de toute erreur, tant pour voir et comprendre que pour bien rapporter. Mettons que les tableaux qui passent sous ses yeux viennent réellement de Dieu, c'est tout ce qu'il y a de divin dans son fait. Elle n'est pas inspirée pour bien tout voir ; elle n'est pas inspirée pour bien tout comprendre ; elle n'est pas inspirée pour bien tout se rappeler ; elle n'est pas inspirée pour bien tout rapporter. Le secrétaire, à qui elle raconte ses visions, est encore moins inspiré qu'elle pour bien tout entendre, bien tout comprendre, bien tout retenir, bien tout rapporter. Et voilà huit sources d'erreurs possibles : elle a mal vu, elle a mal compris, elle a mal retenu, elle s'est mal expliquée. Le secrétaire à son tour a mal entendu, mal compris, mal retenu, mal rapporté.

« Qu'une ou l'autre de ces erreurs soit commise, cela empêche-t-il l'ensemble et le fond d'être vrais ?

« Qu'il y ait ainsi deux, trois, quatre erreurs de détail, même davantage, cela ôte-t-il au livre toute son autorité ?

« On ne jette pas à l'eau une cargaison entière

parce qu'il s'y trouve quelques grains de blé avariés.

« On ne méprise pas Tacite ni nos grands historiens parce qu'au milieu de cent vérités on trouve une inexactitude.

« Ne refusons pas à Catherine Emmerich ce qu'on ne refuse à aucun écrivain, et soyons justes même pour elle ! »

Deuxième lettre au même.

« Marie d'Agréda est, sur plusieurs points, en contradiction formelle avec Catherine Emmerich. On ne peut nier la chose ; il reste donc à l'expliquer.

« Je me suis fait là-dessus une petite théorie, que je vous livre pour ce qu'elle vaut.

« Je pense qu'il faut distinguer, dans les visions des saints, deux parties : l'une qui vient de Dieu, l'autre qui vient de l'homme. Dieu, par exemple, fait passer sous les yeux du voyant un tableau dont les grandes lignes seulement sont tracées, et il laisse au voyant le soin de remplir les détails secondaires, soit avec son imagination personnelle, soit à l'aide de la science qu'il a pu acquérir par ailleurs.

« Il est clair que, dans ce système, le fond qui vient de Dieu doit être le même chez ce voyant-ci et chez ce voyant-là, tandis que les détails accessoires varieront d'individu à individu, selon l'instruction, l'éducation, et aussi les caractères. Le type espagnol portera le cachet des mœurs espagnoles ; le type allemand portera le cachet des mœurs allemandes.

« Ma théorie m'explique suffisamment comment Marie d'Agréda et Catherine Emmerich, d'accord toutes deux sur les points principaux, peuvent être en divergence sur des points secondaires ; mais elle ne me dit pas qui des deux a raison dans tel cas particulier. Or là est précisément la chose importante.

« Je ne vois qu'un moyen de résoudre la difficulté — et ce moyen n'est pas infaillible, tant s'en faut — c'est de découvrir par le langage même de la voyante ou par les circonstances, ce qu'elle rapporte comme le tenant de Dieu, et ce qu'elle peut raconter comme venant d'autres sources.

« Si j'avais à faire un choix entre Marie d'Agréda et Catherine Emmerich, je donnerais en général la préférence à la seconde sur la première pour tout ce qui est détail historique ou positif. Marie d'Agréda plane dans les hauteurs et se plaît dans des conceptions qui échappent le plus souvent à notre contrôle. Catherine Emmerich, au contraire, peint les hommes et les choses, décrit les lieux, raconte minutieusement les faits, donne le nom des personnes et des villes ; et cela avec une telle aisance qu'il est visible qu'elle voit ce qu'elle dit. N'assure-t-elle pas elle-même que tout ce qu'elle raconte lui est montré par Dieu, sous forme de tableaux successifs ? Or elle est digne de foi, tant elle est pieuse, sainte, droite et candide !

« Et pour le cas particulier qui nous occupe : la mort de Marie à Ephèse ou à Jérusalem, laquelle croire des deux !

« Il me semble que Catherine Emmerich doit l'emporter ici sur Marie d'Agréda, et ce, en dehors de toute autre considération, pour les deux raisons suivantes :

« 1° Marie d'Agréda ne parle qu'incidemment du retour de la sainte Vierge d'Ephèse à Jérusalem, tandis que Catherine Emmerich traite la question en quelque sorte *ex professo*, entrant dans tous les détails des allées et venues, du séjour, de la mort, de la sépulture, du tombeau, de l'assomption, etc., etc., et toujours, d'après elle, ce qu'elle nous dit là-dessus, c'est en Dieu qu'elle le voit.

2° Travailleur inspiré par son Supérieur - Bénédictin

« 2^o Ce que dit Catherine Emmerich, sauf quelques détails principaux, que l'on trouve partout, ne ressemble en rien à ce qu'on lit ailleurs. La plupart de ses renseignements lui sont propres. Elle n'a pu les inventer, tant ils sont exacts ! Elle n'a pu les puiser à d'autres sources ; elle est la première qui les rapporte. Où donc veut-on qu'elle les ait pris ou appris, sinon en Dieu, comme elle l'assure elle-même ?

« Le récit de Marie d'Agréda, au contraire, rappelle terriblement le récit de l'apocryphe Prochore. Même genre, comme choses merveilleuses et extraordinaires. Mêmes expressions : ma Reine, la grande Reine, la Reine des vertus, la Mère Divine, la Mère de l'humilité, etc. Et plus d'une fois mêmes détails, copiés mot pour mot ! Je n'en citerai qu'un exemple, précisément le fait qui nous touche : le retour de Marie à Jérusalem. Prenez Marie d'Agréda et prenez Prochore — à moins que je n'aie de faux textes sous les yeux ! — ce sont les mêmes adieux à Ephèse, les mêmes recommandations aux soixante-treize vierges et à Marie la Vieille ; puis la même tempête suscitée par l'enfer qui assaille le vaisseau et cherche à l'engloutir ; enfin, à l'arrivée à Jérusalem, ce sont les mêmes paroles et les mêmes démarches, etc., etc. en *Faux Texte*.

« Le doute n'est pas possible ! Marie d'Agréda a littéralement copié Prochore. Et alors ? On voit le cas qu'il faut faire de tout ce qu'elle raconte du retour, de la mort, de la sépulture de Marie à Jérusalem.

« Et voilà mes petites réflexions. Vous satisfont-elles ? Dieu soit béni ! Les trouvez-vous sans fondement ? Jetez-les au panier ! Mais remerciez-moi tout de même de ma bonne volonté à vous servir »

Un Docteur Nirschl, de Hülzburg

Lettre Latine — 22 Dec 1897

Vous avez lu, relu, dites vous, Ephèse en grec, et vous pouvez en dire votre opinion. C'est donc que vous avez des arguments inimitables contre Ephèse. Que j'aurais plaisir à les connaître. En attendant permettez-moi de vous soumettre quelques difficultés.

1^o Après tout le bruit occasionné, depuis les Apocryphes, par les merveilleuses Turricathes de la S.V. tout à Jéous, Ghama al est-ce comment expliquons-vous le silence si soudain, si absolu que s'est fait là-dessus dans tout le pays, que personne n'en parle, ni Evêques, ni Pères, ni Docteurs, ni Historiens, ni Savants, ni Poètes. Personne la moindre allusion, du 1^{er} au 16^o siècle.

2^o Comment, au 14^o siècle, expliquons-vous les paroles nettes, fermes et si déterminées de St Epiphane un Père de l'Eglise, un laïque, un Palestinien, des plus au courant, dit St Jérôme, que personne des Chrétiens de Palestine : 1^{re} parole : On ne sait rien de la mort de la S.V. 2^e parole : On ne sait même pas si elle est morte ou non de suite. Mais, ben saint, ce Tombeau de Gethsemani et ce Tombeau et Tombeau ! Il n'en avait que trop que le dit Tombeau n'avait jamais servi à la Vierge. Qu'il savait bien que ouïe ouïe ! que Jérusalem entière ne savait absolument rien, rien de tout cela.

3^o Comment expliquons-vous au 7^o siècle et au 8^o siècle la persécution de la Patrie de St Abdou ? Et au 8^o celle non moins douloureuse de St André d. Cîteaux ? Tous deux gémissent profondément : 1^o De ce que nul d'eux n'avait

rien laissé sur la fin de la S.V. de ce qu'ils ont écrit au
par suite de silence à l'égard de la Vierge, sa mort, ses funé-
raires son tombeau.

4. Vous avez fait appel à la succession ininterrompue, ^{voir liq. 270.}
pour affirmer ~~la Tradition~~ à Jérusalem d'une Tradition remon-
tant aux premiers siècles. Comment ne vous êtes pas aperçu
que succession ininterrompue ~~provenant~~ au contraire contre
vous l'absence totale de Tradition quelconque: 1^{er} siècle, 0 Tra-
dition; 2^e siècle, 0 Tradition; 3^e siècle, 0 Tradition; 4^e, 5^e, 6^e siècles, 0 Tra-
dition.

5. Rappelons maintenant certains faits marquants
qui ont ruiné le Moyen Age, et qui'il serait fastidieux de
Les Pères du XV et du XVI siècles, unanimes à repré-
senter tous, tous, la mort de la S.V. à Ephèse.

Les Savants du XVII siècle et du XVIII, qui pendant 200
ans se donnent ~~pour~~ pour étudier à fond la
question d'Ephèse ou Jérusalem, et qui aboutissent presque
tous à reconnaître le sans fondement de la Nouvelle Tra-
dition de Jérusalem et à se prononcer pour Ephèse.

Et ce grand Pape Benoît XIV, avec sa haute science,
son autorité reconnue qui se déclare lui-même sans
hésitation pour Ephèse. Mgr du Verd Saint-Est. C'est d'Ephèse
écrit il sans doute, que cette bienheureuse Mère s'en vada au ciel.

Maun Voie des faits plus récents, de notre Temps
A tous grades, appuyant de plus en plus la cause d'Ephèse.

Que dites-vous, Père, de ce coup d'astuce porté à
Jérusalem par les Savants d'Allemagne quand ils
ont reconnu et solennellement établi que St. J. Damascène,
si longtemps regardé comme le Pote Etendant de la Tra-
dition de Jérusalem, n'a jamais même été pour Jérusalem,
et que tout ce qu'on lui a prêté, pendant des siècles, n'a
d'autre source qu'un faux texte d'Euthymius scurrilement
glissé dans l'Homélie du Saint Docteur longtemps après sa mort.

Que dites-vous, Père, de ce coup plus terrible encore, mar-
tel on en peut dire, que lui a porté un main se fu-
me, à son tour, Léon XIII le 19 avril 1896, quand Haute-
ment, officiellement, par Lettres Apostoliques, il a dépouillé
Gethsemani à jamais de toutes ses Indulgences, disqualifiant
du même coup, aussi à jamais, toute l'œuvre de sa légende.

3. Que dites-vous enfin de cet Ordo Romanum, qui dési-
gnant Panagia, rappelle chaque année Urbi et Urbi, que
Marie est morte à Ephèse. d'après l'opinion la plus probable.

Li Dans le même temps que pour y venir de ces ouvrages
leuses visions de C. Emericich, qui de son lit de ma-
lade, et de sa chambre d'Allemagne décrit Panagia
là où la Vierge a péri, là où elle a ses dernières années, là où
elle est morte, là où elle est morte au ciel, avec tant de
précision, et de si nombreux détails, que 70 ans après sa
mort, tel ^{un} érudit syphique parti à la recherche pour le pas-
sage à la vue des choses, se rend à l'évidence et est reconnu
entièrement convaincu.

Appendice 172

Lettre à M. G. pages 112, 113

" à M^{re} Baumard p 113, 116

" à M. Athin; réponse à M^{re} Duchesne p 118

" à M. Mailly p 121, 123

" à M^{re} Le Camus 124

" à S. B. le Patriarche Grecs 127

" à l'Écho Mennet de Léon Sainte

1^{re} Lettre p. 129

2^{de} Lettre 133

3^{de} Lettre 133

4^{de} Lettre 133

5^{de} Lettre 136

" à M. le Doyen de Serrières: M^{re} Tustin 140

" à M. Jung 142

" à M. le professeur Chevenin 144, 146

" au D^r Nirschl 149